This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

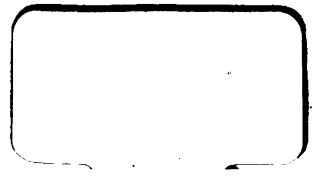
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06912164 2



*GAA

Miscellanées

MISCELLANÉES

BIBLIOGRAPHIQUES

MISCELLANÉES

BIBLIOGRAPHIQUES

PUBLIÉS PAR

ÉDOUARD ROUVEYRE

AVEC LA COLLABORATION

De MM. ALKAN aîné, Louis de BACKER, Gustave BRUNET
CHAMPFLEURY, A. CORROENNE
Fernand DRUJON, Adolphe JULLIEN, René KERVILER
Léon de LABESSADE, Paul LACROIX, Jules LE PETIT
Gabriel LE MERCIER, Charles de LOVENJOUL
Louis MOHR, Gustave MOURAVIT, Alexandre PIEDAGNEL
Octave UZANNE, Louis VIAN
le Bibliophile JOB

TROISIÈME PARTIE

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
ÉDOUARD ROUVEYRE
1, Rue des Saints-Pères, 1

1880

17235-

QUELQUES NOMS DE RELIEURS PEU CONNUS *

On voit que les prix de Du Seuil avaient sensiblement augmenté ; au commencement du siècle Boyet ne demande qu'une livre 15 s., pour un in-8, gr. pap. en veau ; 1 livre pour un in-12, et 18 livres pour l'in-fol, gr. pap., aux armes et chiffres, en maroquin ; aussi l'abbé Bignon ne marchande-t-il pas.

Je soussigné reconnois que le sieur Boyet a relié les liures compris dans le memoire cy joint, et j'ai arresté le présent memoire par ordre verbal de Monsieur l'abbé Bignon deduction faite de trois cens liures qui auroient esté payées cy-deuant audit sieur Boyet de plus qu'il ne lui etoit deub (*sic*), à la somme de cinq cens sept liures quinze sols qui luy reste deüe pour solde de compte jusqu'à ce jour. Fait à Paris le 15e mars 1707.

Jal n'a rien trouvé sur Boyet, tout au moins le nom de cet illustre relieur ne figure pas au *Dictionnaire critique de Biographie et d'histoire ;* voici un document qui nous donne approximativement la date de sa mort.

« Je reconnois que Monsieur Anisson, directeur de l'Imprimerie Royale m'a payé la somme de seize cens soixante

* Voir pages 189 et suivantes (*Miscellanées Bibliographiques*), tome II.

et dix-sept liures pour solde et entier payement des livres reliés pour le compte du Roy par feu mon pere et depuis son decez jusqu'au mois d'aoust de l'année 1733. Fait à Vienne ce 10e septembre 1735.

BOYET.

Ainsi suivant toutes les probabilités la mort de Boyet remonterait aux premiers mois de 1733 ; ce renseignement nous paraît intéressant à enregistrer.

Mais pourquoi le fils de Boyet était-il établi à Vienne ? A ceci nous ne pouvons répondre que par une hypothèse. Peut-être avait-il été appelé dans cette capitale par le prince Eugène, lorsque le trop célèbre capitaine se rendit acquéreur en bloc de la collection du colonel baron de Hohendorf, en 1720. Et dans ce cas ce serait à cet artiste, digne de son père, qu'on devrait les plus belles reliures aux armes de Savoie, dont la Bibliothèque Impériale de Vienne a disposé avec un laisser-aller si extraordinaire, il y a une vingtaine d'années.

— *Solum certum nil esse certi,* — dit Pline, et voilà un adage qui peut justifier toutes les hypothèses.

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos mémoires.

Nous citons un mémoire de Padeloup le Jeune à la date de 1736 ; il n'est pas très facile de dire quel est ce Padeloup le Jeune, mais, avec M Jal, nous pensons qu'il s'agit ici, non pas de Philippe II Padeloup, né le 25 juillet 1680, mais bien de son frère Antoine-Michel, plus jeune de 5 années, étant né le 22 déc. 1685, et qui obtint, le brévet de relieur du Roi, en 1733 : Padeloup le Jeune mourut le 8 septembre 1758.

Nous répétons que nous observons respectueusement l'orthographe.

Memoiere des livres reliez par ordre de Monseigneur de Maurepas par Padeloup le Jeune relieur du Roy depuis le 15 janvier 1736 jusqu'au 15 octobre 1737.

	livres	sols.
Concile. Douze volumes in-fol. grand papier reliez en veaux à raison de dix livres chaque volume fait	120 »	»
2 Sirmondi Opera cinq volumes a chaque qui font dix volumes fol. grand papier reliez en veaux à raison de dix livre chaq'un fait	100 »	»
2 tomes second des insectes reliez en veaux à raison de trois livres dix sols chaque vol. fait	7 »	»
37 tomes troisieme des insectes reliez en veaux à raison de trois livres dix sols chaque fait	129 »	10 »
12 tomes troisieme des insectes reliez en veaux à raison de trois livres dix sols chaque fait	42 »	»
6 tomes troisieme des insectes reliez en maroquin dorée marbrée sur tranche avec armes et dantelle différentes à raison de quinze livres chaque volume fait	90 »	»
Plus pour six voyages à 12 s. chaque fait	3 »	12 »
	492 liv	2 s.

Mais halte là! c'est Anisson Duperron qui règle, et il n'est pas tendre.

Notez qu'il s'agit ici de l'ouvrage de Réaumur, paru de 1734 à 1742, en 6 volumes in-4.

15 fr. un vol. in-4, en mar., tr. d., armes et dentelle, c'est exorbitant : Anisson rabat 3 fr. par volume, et il arrête le compte à 474 livres, en respectant scrupuleusement les 2 sols.

Je soussigné, Directr de l'Imprimerie Royale, certifie avoir arresté le présent mémoire à quatre cens soixante quatorze livres deux sols et que les relieures ont esté fournies par le sr Pasdeloup (*sic*). Fait à Paris le 18 janvier 1738.

ANISSON.

Nous avons promis quatre mémoires ; voici celui du relieur Anguerrand, qui porte également le titre de relieur du Roi.

Memoire des rélieures faittes par P. Enguerrand (sic), *relieur du Roy, pour l'ouvrage de Monsieur Perronnet, premier ingénieur des ponts et chaussées, en deux volumes in-folio, grand colombier, d'après la décision de Monseigneur le Contrôlleur général des finances en datte du 6 avril 1783, mentionnée dans la lettre de Monsieur de la Millière du 18 du même mois, et suivant le récépissé des dittes relieures pour M. Perronnet.*

Sçavoir

	livres.
4 exemplaires reliés en maroquin pour le Roy et la famille Royale, dorés sur tranche, avec armes et dentelle, faisant 8 vol. à 60 liv. le vol.	480
45 exemplaires id. reliés en veau sans armes, dorés sur tranche avec filet, faisant 90 vol. à 30 liv. le vol.	2700
Total	3180 liv.

C'est un peu raide ou plutôt *roide*, mais le vieil Anisson-Duperron vit encore, et il supprime 96 liv. sur les quatre exempl. en maroquin, et 450 fr. sur les 45 exempl. en veau, soit 24 fr. l'exempl. ou 12 fr. le vol. en mar., et 5 fr. le vol. en veau.

— Arrêté le présent memoire, y compris le rabais cy-contre, à la somme de deux mille six cent trente quatre livres. Fait à Paris, le 12 novembre 1783.

ANISSON-DUPERON (*sic*).

— Je soussigné Reconnois avoir Reçu de M. Dupéron la somme de deux mille six cent trente quatre livres, montans du memoire cy-dessus; en une ordonnance de pareille somme sur M. de Savalette garde du trésor royal.

A Paris, le 12 février 1784. / :

ANGUERRAND.

Il nous faut nous borner, et nous arrêtons là les comptes de relieurs : ce que nous avons donné, suffit, croyons-nous, pour donner une idée du prix des reliures au XVIII^e^ siècle, et de l'élévation progressive du salaire.

Ce tableau pourrait être continué avec fruit jusqu'à nos jours, si toutefois les prix actuels sont les prix définitifs, ce dont il est permis de douter.

— *De las Cosas mas seguras la mas segura es Dudar*, dit un vieil adage d'Espagne. C'était la devise de La Mothe Le Vayer, et, par le temps qui court, nous croyons que cette devise a du bon.

L'ESPRIT DU TEMPS JADIS

LES PETITS VERS OUBLIÉS

Il vous est arrivé plus d'une fois, cher lecteur, de regarder avec admiration une fine miniature, ou un poétique pastel, pâli par les années ; en contemplant la gracieuse figure d'une jeune fille, couronnée de roses, ou d'une femme élégante, poudrée, décolletée, souriante,

Mouche à la joue et l'éventail en main !

vous avez songé, peut-être, avec un vague sentiment de regret, aux avrils disparus, aux grâces envolées, aux « flammes » éteintes, aux franches gaîtés d'autrefois, si séduisantes et si éphémères !

Cette charmante femme, dont Latour ou Baudouin ont reproduit les traits délicats, vous ne l'aviez jamais vue, ni à la messe ni au bal, mais qu'importe ? elle vous intéresse, elle vous attire, — elle évoque, en votre cœur ému soudain, les heures riantes de la jeunesse ! Combien son clair regard est brillant encore ; combien son malicieux sourire est printanier !

Elle a éprouvé les enivrantes illusions du matin de la

vie, cette adorable femme que vous ne pouvez vous lasser de regarder; elle a espéré, elle a chanté, elle a ri, d'un beau rire argentin (hélas! elle a pleuré, aussi); elle a aimé sans doute, elle a eu des poëtes « attachés à son char », et heureux de la célébrer en petits vers harmonieux et légers. Parny et Bertin l'ont peut-être connue; peut-être Dorat lui a-t-il offert galamment un exemplaire des *Baisers*... Eh bien! puisque nous ne pouvons ressusciter cette radieuse beauté, naguère admirée et choyée; du moins, remettons en lumière les spirituels rondeaux, les stances mélancoliques, les vives épigrammes, les bouquets à Chloris, les sonnets amoureux, les triolets badins, les quatrains improvisés, les chansons un peu lestes, les tendres élégies, les madrigaux parfumés, les fraîches odelettes, les ballades originales, qui ravissaient, jadis, la vaporeuse duchesse et la bourgeoise appétissante, et même, à l'occasion, Dieu merci! le duc et le marquis, le grave magistrat et le pimpant abbé de cour, le joyeux clerc et le tabellion obèse du « bon vieux temps. » Ces jolis vers, dits le matin, dans les ruelles; répétés la nuit dans les fins soupers, ne méritaient, certes, pas tous de vivre, — mais il en est beaucoup qui n'auraient pas dû mourir!

Et quelle charmante anthologie on ferait avec ces pauvres oubliés! Nous n'avons point la prétention, assurément, de les ressusciter tous; qu'on nous permette seulement d'effleurer le sujet aujourd'hui. Cueillons un simple bouquet, — une autre fois, nous ferons une gerbe, si le lecteur prend goût à ces fleurs d'antan, choisies avec soin, et dont un grand nombre, à notre avis, possèdent encore un délicieux parfum.

Lisez, d'abord, une strophe ingénieuse de l'Ode en l'honneur de la Rime, que composa Jean-François Leriguet de La Faye (né en 1674) :

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans des canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs :
Et la règle, qui semble austère,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

On a dit de l'auteur de cette ode :

Il reçut deux présens des Dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire :
L'un étoit le talent de plaire ;
L'autre, le secret d'être heureux..

Un grain de malice, maintenant !

Voici la fin d'un rondeau de Chapelle, adressé à Benserade, comme accusé de réception d'un exemplaire de ses *Métamorphoses d'Ovide*, en rondeaux :

De ces Rondeaux un Livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;
Mais quant à moi, je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractère,
Hormis les vers qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

Et cette épitaphe de Ménage, par La Monnoye, n'est-elle pas digne en tout point, elle aussi, du français « né malin » qui créa le vaudeville ?

Laissons en paix Monsieur Ménage,
C'étoit un trop bon personnage,

Pour n'être pas de ses amis ;
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui, de qui les vers et la prose
Nous ont si souvent endormis.

A propos de vaudevilles, laissez-nous vous offrir deux fragments de l'*Impromptu des acteurs*, une comédie du joyeux Panard, mort il y a plus de cent ans, un refrain sur les lèvres. Il nous semble que ces vers alertes pourraient être datés d'hier :

L'esprit n'est plus qu'un faux-brillant,
La beauté qu'un faux étalage,
Les caresses qu'un faux-semblant,
Les promesses qu'un faux langage.
Fausse gloire, fausse grandeur,
Logent partout le faux honneur.
Partout on voit fausse noblesse,
Fausse apparence, faux-dehors,
Faux airs, fausse délicatesse,
Faux bruits, faux avis, faux rapports.
Le cœur est faux chez *Amarante*,
Vesta nous montre un faux maintien,
Lise est une fausse ignorante,
Clindor est faux homme de bien.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit jardin, petite table,
Petit minois qui m'aime bien,
Sont pour moi chose délectable.
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit;
Les délicats font grande chère,
Quand on leur sert, dans un repas,
De grand vin dans un petit verre,
De grands mets dans de petits plats.

Du grave, à présent, n'est-il pas vrai ? On ne connaît guère

des belles stances de Jean Bertaud, évêque de Séez, que la première ; nous donnerons toute la pièce ; elle figure dans le *Commentaire sur Job*, de messieurs de Port-Royal :

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant, perdu le souvenir !

Hélas ! il ne me reste
De mes contentements,
Qu'un souvenir funeste,
Qui me les convertit à toute heure en tourments.

Le sort plein d'injustice,
M'ayant enfin rendu
Ce reste, un pur supplice ;
Je serais plus heureux, si je l'avais perdu.

Un doigt de cour !

Charleval à madame Scarron :

Bien souvent l'amitié s'enflamme,
Et je sens qu'il est malaisé
Que l'ami d'une belle Dame
Ne soit un Amant déguisé.

Rappelons, en passant, que l'aimable poète Charleval est le véritable auteur de la fameuse conversation du père Canaye avec M. le maréchal d'Hocquincourt, insérée dans les ouvrages de Saint-Evremond. — Il y a juste un siècle, l'irascible Sabatier de Castres déclarait que Saint-Evremond « n'avait fait que la gâter en y ajoutant. »

Voici un harmonieux sonnet, imité de Cervantès, — qui a paru en 1771, sans nom d'auteur :

Pendant qu'un doux sommeil, dans l'ombre et le silence,
Délasse les mortels de leurs divers travaux,
Des rigueurs de Cloris je sens la violence,
Et j'implore le Ciel sans trouver de repos.

Quand l'aurore renaît, ma plainte recommence,
Et je ressens aussi mille tourmens nouveaux.
Je passe tout le jour dans la même souffrance,
Espérant vainement la fin de tant de maux.

La nuit revient encore, et ma plainte de même ;
Tout est dans le repos, et mon mal est extrême,
Comme si j'étois né seulement pour souffrir.

Qu'est-ce donc que j'attends de ma persévérance,
Si le Ciel et Cloris m'ôtent toute espérance ?
Mais n'est-ce pas assez d'aimer et de mourir.

Madame de Sainctonge, — dont on lisait volontiers les vers en 1714 — nous fournira le madrigal suivant, « *sur un bel Enfant qui n'avoit qu'un œil, et dont la mère, qui étoit très belle, avoit aussi le même défaut.* »

Tu ne viens, bel Enfant, que de paroître au jour,
Tu ne sçais pas encor le prix de la lumière :
Fais présent de ton œil à ta charmante Mère,
Elle sera Vénus, et tu seras l'Amour.

Nous ne saurions mieux finir qu'en reproduisant un petit bijou poétique, ciselé par un maître illustre. On a lu et relu les *Fables* inimitables et les *Contes gaulois* de Jean de la Fontaine : la chanson que voici, enterrée en quelque sorte dans ses *Œuvres diverses*, est presque ignorée :

COUPLETS POUR UNE JEUNE FILLE DE 12 ANS

Qui avait fait un couplet pour La Fontaine, sur l'air de Joconde

Paule, vous faites joliment
Lettres et chansonnettes :
Quelques grains d'amour seulement,
Elles seraient parfaites.
Quand ses soins au cœur sont connus,
Une muse sait plaire.
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, sans le connaître ;
Mais j'espère vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître.
Le doux langage des soupirs
Est pour vous lettre close :
Paule, trois retours de zéphirs
Font beaucoup à la chose.

Si cet enfant dans vos chansons
A des grâces naïves,
Que sera-ce quand ses leçons
Seront un peu plus vives ?
Pour aider l'esprit en ses vers
Le cœur est nécessaire :
Trois printemps, sur autant d'hivers,
Font beaucoup à l'affaire.

Mademoiselle Paule, qui était, j'imagine, une fillette fort intelligente, a dû éprouver une bien vive joie en lisant ces couplets charmants ! N'est-ce pas votre avis ? — Le bouquet d'aujourd'hui est terminé. Faites-lui bon accueil. Les fleurettes ne manquent pas dans le jardin « du Parnasse ! » A bientôt une moisson nouvelle.

Alexandre PIEDAGNEL.

L'ABBÉ RIVE

ET SES

TRAVAUX BIBLIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

L'abbé Rive (Jean-Joseph), né à Apt, le 19 mai 1730, mort à Marseille le 20 octobre 1791, était connu dans le monde savant pour un des meilleurs bibliographes qui aient existé. Les ouvrages littéraires qu'il a publiés ont forcé ses ennemis même à faire l'éloge de sa vaste érudition et de sa critique sûre. Il avait laissé un grand nombre d'écrits dont une mort prématurée a privé le public. Ces ouvrages étaient le fruit de cinquante ans d'un travail opiniâtre, favorisé par une mémoire prodigieuse qui aurait été alimentée par une immense lecture.

Le caractère bouillant de l'abbé Rive, aigri par l'injustice et le malheur, l'avait porté, dès les premiers jours de la révolution, à faire connaître les intrigues dont il a été victime. Sa plume féconde a produit quelques brochures, depuis longtemps tombées dans l'oubli qu'elles méritaient. Mais l'histoire ne jugera pas le savant bibliographe d'après les écarts de ses derniers jours. C'est un tribut de faiblesse que quelques têtes, trop fortement agitées, paient à la nature, et dont Jean-Jacques a fourni un exemple remarquable.

I

Note des principaux ouvrages imprimés de l'abbé Rive.

1. Explication des six figures du sépulcre de Cestius, avec des notes critiques; in-fol. 1783. Chez Molini et Lami; de l'imprimerie de Didot l'aîné.

Il en a été tiré 130 exemplaires qui ont été vendus 500 fr. M. Lami avait retenu plus de 300 notes de cette explication dans l'intention de former un deuxième volume, qu'il aurait vendu aux souscripteurs. L'auteur n'ayant pas voulu se prêter à ces vues, retira ces 300 notes, qui sont encore parmi ses manuscrits.

2. Notices sur la Guirlande de Julie et sur les Fleurs de Daniel Rabel, 1779, in-4°. Paris, Didot l'aîné.

3. Notice sur la Vie et les Poésies de Guillaume de Machau, qui florissait vers le milieu du quatorzième siècle.

4. Lettres sur la Formule des Souverains, *Nos Dei Gratiâ* 1779, in-4. Paris, Pierres.

Ces deux notices sont insérées dans le troisième volume in-4. de l'*Histoire de la Musique,* par M. Laborde. Il n'a été tiré séparément que 24 de la première et 50 de la deuxième.

5. Notices sur le Roman d'Artus, comte de Bretagne, et sur celui de Pertenay ou de Lusignan. 1779, in-4. Paris, Didot l'aîné.

6. Eclaircissement sur l'invention des Cartes à jouer. Paris, Didot l'aîné, 1780, in-8. Tiré à 600 exemplaires.

7. Notice sur le Traité manuscrit de Galeatto Martio, intitulé *de Excellentibus,* 1785, in-8. Paris, Veuve Valade. Tiré à 100 exemplaires.

Toutes ces notices sont devenues extrêmement rare et fort recherchées des amateurs.

8. Eclaircissements sur les Cours d'Amour.

Il n'a été imprimé que neuf feuilles, parce que l'auteur retira son manuscrit de chez l'imprimeur Pierres, qui voulait faire retrancher une critique contre l'abbé Mercier, de Sainte-Geneviève (Saint-Léger).

9. Prospectus de l'Essai sur l'Art de vérifier l'âge des Miniatures, peintes dans des manuscrits depuis le quatorzième jusqu'au dix-septième siècle. 1782, in-8. Paris, Didot l'aîné.

Ce prospectus est de trois feuilles; il en a été tiré environ 300 exemplaires. Il se vendit d'abord 2 fr. et monta ensuite à 6 fr. Il est devenu fort rare.

10. La Chasse aux Bibliographes, ou Antiquaires malavisés. 1789. 2 vol. in-8. 200 exemplaires.

11. Explication Historique, et vie Abrégée des Grands Hommes qui font partie du Recueil d'estampes de Duflos, représentant les grades, les rangs et les dignités de toutes les nations.

Il n'a paru que onze cahiers de ce Recueil qui devoit être porté à 36. Il existe 2,400 cartes, écrites *recto* et *verso*, sur les explications que l'abbé Rive avait préparées pour les onze cahiers qui ont paru.

12. L'Art de vérifier l'âge des Miniatures, etc., avec 26 gravures enluminées. Cet ouvrage, proposé par souscription à 600 fr., n'a jamais paru. Les 26 planches existent ainsi que le discours.

13. Lettres Philosophiques contre le Système de la Nature, en 1770 et 1771, in-8. (Dans le Portefeuille Hebdomadaire, tom. III et IV).

14. Chronique Littéraire des ouvrages imprimés et ma-

nuscrits de l'abbé Rive, in-12 et in-8. Eleutheropolis (Ain). 1790.

Etc., etc., etc.

II

Note des principaux ouvrages que l'abbé Rive se proposait de publier et qu'il a annoncés dans sa CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

1. Dictionnaire de Critique Littéraire contre divers auteurs français et étrangers, tels que l'Almanach de Gotha, 1782, sur les inventeurs dans les arts et les sciences ; les Annales poétiques, Argelatti, Bailly, Baudini, Bartolocci, Bayle, Bunau (le comte de), la Caille (Histoire de l'Imprimerie et de la Librairie); Chaudon, Chevillier, Crevena, Debure (l'auteur de la Bibliographie), Debure (Guillaume), Duker, Dupin, Dupuy, Espagnac (l'abbé d'), Falconet (le médecin), Force (Piganiol de la), Francken, Gaillard, Gebelin (Court de), Goujet (l'abbé), Heineccius (Hans-Gottlieb) Heineken (le baron de), Jablonski, Journaux (Esprit des), Juvigny, Labb, Laborde (Essai sur la Musique), Laire (le père), Lalande, Larcher, Leblond (l'abbé), Legrand (auteur de la Version Française des Fabliaux en rimes), Lelong, (le père), Lemierre, Langlet (l'abbé), Linguet, Maichel, Marchand (Prosper), Martin (dom), Mauri (l'abbé), Moreri, Naudé, Niceron (le père), Osmont, Papillon, Pankouke, Papon, Paulmy (le marquis de), Raynal, Saxi (son *Onomast. litt.*), Senebier, Simon (Bichard), Sivry (Poinsinet de), Tressan (le comte de), Winckelman, Vogtius, Voltaire.

2. Dictionnaire Sphalmatographique, ou d'erreurs Littéraires, commises principalement dans les deux siècles pré-

cédents et dans celui-ci (XVII^e^) par les plus célèbres auteurs allemands. Un gros volume in-8.

3. Gravures Encyclopédiques sur toutes sortes de matières, en 20 volumes in-8.

4. Histoire critique des Livres renfermant l'origine, la matière, les liqueurs et les instruments de l'écriture, tout ce qui concerne la forme intérieure et la forme extérieure des livres, leur division en manuscrits et en imprimés, les règles pour discerner l'âge des différents manuscrits et juger de leur valeur.

5. Mémoires pour servir à l'histoire de l'imprimerie, renfermant l'origine de l'imprimerie xylographique (en bois) et typographique, les villes qui ont le droit de s'en attribuer l'invention, et le nom de celles ou ces deux arts se sont établis dans le quinzième siècle; les noms des imprimeurs et correcteurs d'imprimerie de ce même siècle, les progrès et découvertes de cet art dans la façon d'imprimer, consistant en celle des registres, réclames, signatures, chiffres romains et arabes, pages *opistographes* et non *opistographes*, parenthèses, guillemets, virgules, lettres fleuries, figures de mathématique, d'astronomie, d'histoire naturelle, d'anatomie, figures historiées d'animaux, etc.; format des livres dans les premiers temps de l'imprimerie; épîtres, dédicaces, souscriptions, errata, tables des livres, signes caractéristiques des premières éditions, rareté des livres imprimés; sur les imprimeurs en général et en particulier, etc., etc.

6. Essai Calcographique de caractères de près de 300 éditions du quinzième siècle, tout prêts à être gravés.

7. Environ six mille Notices calligraphiques et typographiques, de manuscrits de tous les siècles et d'éditions du quinzième siècle.

8. Dictionnaire des Troubadours, où l'on relève Foncemagne, dom Veissete, Sainte-Palaye, l'abbé Millot, l'abbé Papon, Crescimbeni et Quadrio.

9. Eclaircissements critiques sur l'Histoire des Cours d'Amour de Provence, qu'on prouve, contre dom Veissete, Foncemagne, Sainte-Palaye, l'abbé Millot et le père Papon, remonter jusqu'en l'année 1160.

10. Le Réveil-Matin Littéraire, pour exciter les auteurs paresseux, ou trop confians, aux recherches et aux vérifications, en forme de lettres, adressées aux MM. du *Journal de Paris*.

11. Divers Discours sur Dieu, sur l'Ame, sa spiritualité, son immortalité. Discours sur la liberté, sur la création du monde, sur la divisibilité de la matière, sur le mal physique et le mal moral, sur la religion en général, etc.; plusieurs volumes.

12. Diverses questions de Philosophie, principalement métaphysique, morale en général, et morale économique et politique, etc.

13. Diverses Lettres sur le droit naturel et sur plusieurs points historiques du Droit romain et du Droit français, publics et privés, etc.

14. Lettres sur la hiérarchie ecclésiastique, son origine, ses divers membres, et leur supériorité respective, etc.

15. Dissertation sur le système des climats, où l'on fait voir, contre Montesquieu, que ce système remonte à plus de deux mille quatre cents ans.

16. Diverses Observations de chronologie, d'histoire politique en général, et en particulier sur l'Histoire de France, publique et privée.

17. Mémoire sur l'Histoire Littéraire, Politique et Ecclésiastique, de Provence.

18. Questions d'Antiquités en général et en particulier sur l'Egypte, la Phénicie, l'Arabie, la Perse, les Indes orientales, la Grèce, Rome, les Gaules et la Germanie.

19. Origine des usages du Christianisme, et ses rits dans le moyen âge.

20. Dissertation sur Jupiter Ammon.

21. Dissertation sur les Divinités égyptiennes, qu'on nomme *Pterophores*, ou porteuse d'ailes, contre Winckelman, dans laquelle on prouve que la Table d'Isis est apocryphe.

22. Deux Dissertations, l'une sur le Dieu Sérapis, principalement contre Jablonski et Dom Martin; et l'autre, sur le Dieu Summânus, contre Dom Martin.

23. Dissertation sur le Culte d'Isis, à Rome.

24. Dissertation sur la Minerve de Saïs.

25. Dissertation sur la Mitre ancienne, moyenne et moderne, sacrée, ecclésiastique et profane, et sur les prêtres et les peuples Mitrophores de l'antiquité.

26. Dissertation sur les Couronnes conviviales.

27. Dissertation sur Architas de Tarente, et sur Timothée de Milet, inventeur de la Lyre à sept cordes.

28. Observations géologiques en général et en particulier sur diverses géologies de France et de Provence.

29. Environ quinze mille Descriptions de livres, en toutes sortes de langues, excepté en français et en italien, depuis le seizième siècle jusqu'à présent, avec des notes critiques.

30. Bibliothèque de Livres français, en prose et en vers, manuscrits ou imprimés, depuis le douzième siècle jusqu'à présent, pour servir de supplément et de correction aux

bibliothèques de la Croix, du Maine, et de Duverdier (ainsi qu'aux notes de la Monnoie, de Falconet et de Juvigny, sur lesdites biblothèques); au trésor de la langue française, par Borel; à la Bibliothèque Française de l'abbé Goujet; à la nouvelle édition de la Bibliothèque de France, par le père Lelong; à celle de la Méthode pour étudier l'Histoire, par Langlet Dufresnoy; et aux Annales poétiques.

31. Bibliothèque de Livres italiens, pour servir de supplément et de correction aux bibliothèques de Fontanini, d'Haym; aux éditions de ces bibliothèques, par Apostolo-Zéno, et par Gian Donati, aux catalogues de Capponi, de Jackson, et au Lexicon italien de Mazzchelli, sous le nom de *Scrittori d'Italia*.

32. Bibliothèque de différentes éditions des Bibles latines du quinzième siècle, depuis 1462 jusqu'en 1485; de Bibles polyglottes et de Bibles orthodoxes et hétérodoxes des seizième et dix-septième siècles, en toutes sortes de langues, et principalement de celles qui passent pour les plus rares.

33. Bibliothèque professionale pour les sciences et les arts.

34. Mémoires sur les Bibliothèques périodiques et sur les Bibliothèques locales, publiques et privées.

35. Bibliothèque Gunécographique, ou sur les Femmes, comprenant plusieurs traités écrits pour et contre elles, dans tous les genres.

36. Bibliothèque de Livres, en tous genres, portant le nom d'Extraits, d'Abrégés, ou de Fleurs, ou d'Élite d'ouvrages.

37. Biblothèque Cométographique, ou de Livres sur les Comètes, manuscrits ou imprimés, en toutes sortes de lan-

gues, pour servir de supplément au Traité du père Pingré, génovefain, sur les Comètes.

38. Bibliothèque de Livres *Sotadiques* ou *Pornographiques*, manuscrits ou imprimés, en toutes sortes de langues, mais sans aucune espèce d'analyse, avec les qualifications que ces livres méritent.

39. Observations critiques sur les meilleurs catalogues de Livres, depuis 1769 jusqu'en 1786, etc.

III

Manuscrits qui étaient prêts à être livrés à l'Impression.

1. Le Réveil-Matin Littéraire, pour exciter les auteurs paresseux ou trop confiants, aux recherches et aux vérifications, en forme de lettres adressées à MM. les auteurs du *Journal de Paris*.

2. Notices abrégées sur les vies et les ouvrages des Troubadours.

3. Notice d'un manuscrit français de Quinte-Curce.

4. Notice d'un manuscrit de la Bibliothèque de M. le duc de la Vallière, intitulé : *L'Histoire des douze Preux, etc.*

5. Notice d'un manuscrit intitulé : *La Consolation de la Philosophie,* de Boece, translatée du latin en rimes et en prose française, par Jéhan de Mehun, etc.

6. Calques de près de 300 éditions du treizième siècle, tout prêts à être gravés.

7. 26 Planches en cuivre des 26 gravures de l'Essai sur l'art de vérifier l'âge des Miniatures. Ces planches avaient coûté 3,000 francs.

IV

État des Manuscrits et des Notes de l'abbé Rive au commencement du XIX^e^ siècle.

Ils étaient écrits de la main de l'auteur sur des cartes, dont trois ou quatre paquets pouvaient former un volume in-8. On a indiqué par des chiffres, à la fin de quelques articles, le nombre de paquets, afin de donner une idée approximative de l'étendue de ces articles. Il existait dans ces cartes différents ouvrages qui ont reçu la dernière main de l'auteur. Quelques-uns avaient été retirés des presses de l'imprimeur. Ces cartes renfermaient encore une immense quantité de notes sur divers sujets. L'écriture de l'abbé Rive était petite, ronde et très lisible.

— Essai sur l'Art de vérifier l'âge des Miniatures. Cet ouvrage se compose d'une Préface avec des Notes, d'une partie historique et d'une partie technique, et des Notes pour les 26 gravures (7 paquets).

Ce grand ouvrage devait paraître par souscription, à 600 fr. Le Discours n'a pas été publié. Les Planches seules ont été distribuées aux quarante Souscripteurs que l'auteur a eus. Voici ce qu'il en dit, page 9 de la *Chronique Littéraire :* « Ces planches sont grand in-folio ; elles sont gravées « au simple trait, imprimées au bistre et peints en or, en « argent et en couleur, ainsi que cela est certifié dans le « *Journal de Paris*, du 22 juillet 1783, par des témoins ocu- « laires de ce Journal. L'auteur n'a que quarante Souscrip- « teurs, dont trois sur vélin, à 1600 fr. »

— Explication des Figures des murs du sépulcre de Sextius, avec un grand nombre de Notes dont plus de 300

n'ont pas été publiées, parce que l'auteur ne voulut pas se prêter au désir de son libraire, qui voulait faire imprimer ces Notes séparément, afin d'obliger les Souscripteurs à payer un volume de plus (8 paq.)

Cet ouvrage est un des plus beaux qui soient sortis des presses de Didot l'aîné.

— Glanures Encyclopédiques.

— Dictionnaire de Critique Littéraire, contre divers auteurs français et étrangers.

— Essai de Dictionnaire d'auteurs latins, du haut âge jusqu'au sixième siècle avant J.-C.

— Essai de Dictionnaire d'auteurs latins, du moyen âge et moderne.

— Essai de Dictionnaire d'auteurs italiens.

— Biographie d'auteurs orientaux et grecs.

— Biographie d'auteurs français.

— Biographie de poètes français, depuis 1160 jusqu'à présent.

— Biographie de poètes français pseudonymes, désignés par des signes, par des devises.

— Auteurs anonymes de l'un et de l'autre sexe, auteurs homonymes.

— Invention dans les Sciences et dans les Arts, Jurisprudence, Histoire Naturelle, règne Minéral (où l'on trouve des recherches neuves sur la boussole), règne Végétal, règne Animal, de l'Homme, Médecine, Mathématique, Philologie, Arts, Peinture, Sculpture, etc.

— Antiquités en général et en particulier; antiquités grecques, romaines, étrusques, gauloises, germaines; Mœurs privées des Romains; Antiquités chrétiennes du haut et du moyen âge, etc.

— Dissertation sur Orus Apollo. Cet ouvrage avait été retiré de chez l'imprimeur.

— Sophian.

— Sur Archytas de Tarente, et Timothée de Milet.

— Sur Jupiter Ammon.

— Sur la Minerve de Saïs.

— Dissertation sur le système des climats, etc.

— Histoire Civile et Littéraire de Provence.

— Cours d'Amour.

— Troubadours.

— Vies abrégées des Troubadours, par ordre alphabétique.

Cet ouvrage avait été copié pour être envoyé à l'impression.

— Vies et Pièces anonymes qui sont dans le recueil de Troubadours, qui appartenait à Madame d'Urfé.

— Histoire des Langues orientales, africaines, du Levant et du Nord de l'Europe, langues étruques, latine, française, provençale, basque, italienne, espagnole. Observations sur la langue française, orthographe, style, version, etc.

— Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Imprimerie.

— Histoire Critique des Livres. Sur les livres et sur l'écriture; sur les livres en général et en particulier; des livres manuscrits en général, en particulier; Bibliothèque de M. locales, fixes, vénales, nationales, professionales. Livres imprimés, enrichis de Notes manuscrites. Manière de dresser un Catalogue. Livres imprimés, classification, etc.

— Bibliothèque de Livres français, en prose et en vers, manuscrits ou imprimés, depuis le douzième siècle jusqu'à présent, pour servir de supplément, etc., formant plus de 20 vol. in-8.

— Bibliothèque de Livres italiens, etc.

— Bibliothèque de différentes éditions des Bibles latines du quinzième siècle.

— Bibliothèque professionale pour les sciences et les arts.

— Mémoires sur les Bibliothèques périodiques et sur les Bibliothèques locales, publiques et privées.

— Bibliothèque Gunécographique, ou sur les Femmes, comprenant tout ce qui a été écrit pour et contre elles.

— Bibliothèque de Livres en tous genres, portant le nom d'Extraits, d'Abrégés, de Fleurs ou d'Élite d'ouvrages.

— Bibliothèque Cométographique, etc.

— Biblothèque de Livres sotadiques, etc.

— Bibliothèque Apodémique, ou des Livres sur l'art de voyager.

— Bibliothèque de Livres *Tachygraphiques*, ou contenant l'écriture en abréviation.

— Bibliothèque Stéganographique, ou sur l'art d'apprendre à parler aux muets et aux sourds.

— Bibliothèque Iconologique de livres d'emblêmes, de devises, du cabinet du duc de la Vallière.

— Bibliothèque de Livres d'estampes.

— Observations Critiques sur les meilleurs Catalogues de Livres, depuis 1769 jusqu'en 1786, etc.

— Différentes Critiques contre divers morceaux publiés par l'abbé Mercier (Saint-Léger).

— Critique du Supplément de Saint-Léger à l'Histoire de l'Imprimerie, par Prosper Marchand.

— Différentes critiques des ouvrages de M. G. Debure *

* Ouvrages de la Bibliothèque du duc de la Vallière, qui ne sont pas dans le Catalogue que G. Debure a fait de cette Biblio-

— Différentes Critiques des écrits de M. Van-Praët.

— Histoire Critique des manuscrits de la Bibliothèque du duc de la Vallière, par ordre alphabétique.

— Additions aux Notices imprimées, à celle de Machau, à celle de la Guirlande de Julie, à celle de Rabel, à celle du Roman d'Artus, à celle de Mélusine, et à diverses Notices de manuscrits que j'ai à faire imprimer.

— Notices calligraphiques et typographiques.

— Notice de la première édition de Virgile, de la première édition du Traité de Sixte IV, in-folio, *de Sanguine Christi*.

— Notice de la deuxième édition latine des Vies de Plutarque, de celles de Silius Italicus.

— Notice de l'édition des Tragédies de Sénèque, in-4, par Higinan.

— Notice sur Franc. Florius, et la première édition de son Roman, 1467.

— Environ six mille Notices calligraphiques et typographiques de manuscrits de tous les siècles et d'éditions du quinzième siècle, semblables par leur longueur à celle imprimée du manuscrit *de Excellentibus*, par Galeatto Martio.

— Environ douze mille Descriptions de Livres en toutes sortes de langues, excepté en français et en italien, depuis le seizième siècle jusqu'à présent, avec des Notes critiques.

— Descriptions pour les Costumes de Duflos.

Recueil d'Estampes représentant les grades, les rangs et les dignités, suivant le costume de toutes les nations existantes, avec des explications historiques, et la Vie abrégée

thèque. Rareté de Livres de cette Bibliothèque que l'auteur de ce Catalogue n'a pas connue.

des grands hommes qui ont illustré les dignités dont ils étoient décorés. Paris, Duflos jeune, graveur; in-fol. 1779.

Ce Recueil devait contenir au moins 36 cahiers de 6 planches chacun. Le prix de ceux coloriés devait être de 9 fr., et le prix de ceux sans couleur, 4 fr. 50 c.

L'abbé Rive a donné pour les onze premiers cahiers des renseignements qu'il a cessé de fournir dès qu'il s'est aperçu de la mauvaise foi du graveur. Il est dit dans sa *Chronique Littéraire*, qu'il conserve plus de 2,400 cartes écrites *recto* et *verso* sur les explications qu'il avoit préparées pour ces onze premiers cahiers.

— Essai sur les tremblemens de terre, leurs différentes espèces.

— Essai de Géographie chronologique sur les tremblemens de terre.

— Essai de Bibliographie sur les Monts ignivomes et sur les tremblemens de terre.

— Contre les Philosophes modernes; contre le Système de la nature; Essence des êtres; sur les Formes de la nature, le mouvement, l'essence de l'âme, sa spiritualité, les récompenses d'une autre vie, la Révélation, la Religion chrétienne, le Culte, les Miracles, les Martyrs, etc.

— Turretin.

Il existait encore dans cette nombreuse Collection une quantité de dissertations sur différents sujets; tels que l'invention de la peinture à l'huile; la pourpre des anciens; le cinnabre des anciens et des modernes; les couronnes conviviales; l'établissement du jeûne des Quatre-Tems; sur Gaspard Schwenekfeld et ses ouvrages; sur Tertius de Lamis et les vaisseaux aérostatiques; sur Servet et ses ouvrages. Cette précieuse Collection était aussi recomman-

dable par les ouvrages finis qu'elle renfermait que par le grand nombre de Notes écrites sur une infinité de sujets. Ces notes pouvaient être d'un grand secours aux savants qui auraient eu à traiter les mêmes sujets, et leur eût épargné de longues recherches en leur évitant beaucoup de travail. On pouvait compter sur l'exactitude connue de l'abbé Rive, et les ouvrages littéraires qu'il avait donnés au public ont prouvé qu'il savait épuiser la matière qu'il traitait.

Mais, que sont devenues toutes ces notes, que sont devenus ces travaux de bénédictin ?

Question à résoudre.

****

UN ÉDITEUR ROMANTIQUE EN 1830

BIOGRAPHIE, IMPRESSIONS ET SOUVENIRS *

Redis-nous cette guerre,
Les livres faits naguère
Selon le rituel
De Renduel.
THÉODORE DE BANVILLE (*Aube romantique*).

I

Voilà déjà cinq ans que mourait dans un petit village de la Nièvre, à Beuvron, un homme qui avait joué un rôle marquant dans le mouvement romantique de 1830, et qui

* Au moment où les premières éditions romantiques sont tellement recherchées des bibliophiles et atteignent dans les ventes des prix fabuleux, il n'est pas, semble-t-il, hors de propos de faire connaître un peu cet Eugène Renduel qui fut l'éditeur du romantisme par excellence et dont le nom reparaît sur les trois quarts au moins des livres ainsi disputés aux enchères. Les impressions et souvenirs ici notés ont été rédigés par quelqu'un que Renduel avait vu naître et qu'il traitait comme son enfant ; ils sont donc en quelque sorte écrits sous sa dictée, ainsi qu'on le pourra voir. Disons encore que les librairies, à cette époque, ne représentaient pas, même embryonnairement, ce que nous voyons aujourd'hui : c'étaient de fort modestes installations, où le patron et deux ou trois employés suffisaient à la besogne, à la différence des grandes maisons actuelles, qui sont de véritables petits Etats. Mais heureusement que la renommée posthume ne se mesure ni à l'étendue des magasins, ni au nombre des commis. (Note de la rédaction de la *Revue Britannique*).

n'avait pas été sans exercer une grande influence du fond de sa librairie, où les plus grands comme les plus petits, dans le monde des lettres, venaient lui faire leur cour et l'associer, en quelque sorte, à leurs travaux. Quelle existence fut jamais mieux remplie que celle de ce petit libraire, qui partit de la position la plus humble pour arriver au succès par le travail et la volonté, dont la vie fut intimement mêlée à la période littéraire la plus intéressante du siècle, et qui, inconnu d'abord et ne connaissant personne, sut, en peu d'années, grouper autour de lui toutes les forces vives de la littérature et des arts.

Pierre-Eugène Renduel naquit, le 23 novembre 1798, au gros village de Lormes, situé sous les montagnes, aux confins des bois du Morvan. Ses parents, de petits bourgeois campagnards, n'avaient que des ressources assez modiques pour élever leur nombreuse famille ; aussi, dès que le garçon fut en âge de s'occuper, le placèrent-ils comme clerc chez un notaire de Lormes, M. Lobé. Renduel s'attacha à son patron et put bientôt lui prouver, d'une façon éclatante, son affection et son dévouement. Lorsque arrivèrent les événements de 1815, le fils de M. Lobé, compromis par ses opinions politiques, dut se sauver et se cacha dans les bois du Morvan, aujourd'hui encore si profonds et alors presque impénétrables. C'était Renduel qui, connaissant sa retraite, lui portait ce dont il avait besoin, vivres et vêtements ; quelquefois même il passait les nuits avec lui.

En 1816, il suivit ses parents, qui allaient habiter Clamecy, et entra comme clerc chez un avoué de cette ville, M. Pellault. Il y demeura jusqu'au moment où il fut pris par la conscription ; mais il n'eut pas plutôt goûté de l'état

militaire qu'il en fut las; il obtint facilement de se faire remplacer en ce temps de paix réparatrice et put aussitôt rentrer dans la vie civile.

Il se rendit alors à Paris, où il brûlait de tenter la fortune, et se présenta chez un petit libraire auquel un ami commun l'avait adressé. Celui-ci, qui n'avait besoin d'aucun commis pour faire son modeste commerce, consentit seulement à l'employer jusqu'au jour où il trouverait une place plus lucrative. Renduel entra peu après dans une grande librairie, mais il découvrit bientôt que l'on n'y usait pas des procédés les plus délicats vis-à-vis des souscripteurs, alléchés par de magnifiques annonces. Ces façons peu loyales choquèrent vivement la nature honnête et un péu rude du jeune homme, qui se retira aussitôt de cette maison : c'était peu après 1820.

A cette même époque, un ancien militaire, épris des opinions libérales, venait d'installer, rue de la Huchette, une librairie où il voulait publier surtout des ouvrages déplaisant au gouvernement et combattant les idées religieuses en faveur sous la Restauration. Le colonel Touquet obtint alors une réputation éphémère en répandant, au meilleur marché possible, des livres d'opposition politique et religieuse, entre autres les œuvres de Voltaire et de Rousseau, auxquelles l'esprit de parti donna dans l'instant beaucoup de vogue. De cette célébrité passagère, il ne reste aujourd'hui que deux titres inséparables : le « Voltaire-Touquet » et les « Tabatières à la charte. » Ces dernières, qui se vendaient à bas prix, étaient de simples tabatières sur le couvercle desquelles toute la charte était reproduite en lettres minuscules, avec figures allégoriques, imprimées en lithographie par Godefroy Engelmann : c'était encore un

procédé d'opposition, afin que les priseurs eussent toujours sous les yeux les droits écrits du citoyen français. Les royalistes répondirent à cette manœuvre en faisant fabriquer d'autres tabatières, avec le testament de Louis XVI et le portrait du roi martyr ; mais le succès populaire était acquis et assuré aux « Tabatières-Touquet. »

Renduel entra, vers 1821, chez le colonel Touquet, avec les idées duquel ses enthousiasmes de jeune homme s'accordaient sur plus d'un point. Les affaires de la librairie amenaient fréquemment le nouveau commis dans les bureaux d'un imprimeur-libraire de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, M. Laurens. Là, il eut occasion de voir plusieurs fois l'une de ses filles, la cadette, et il la demanda en mariage : cette union allait se faire et Renduel devait même succéder à son beau-père, lorsqu'un premier malheur, la mort de M^me^ Laurens, vint entraver l'accomplissement de ces beaux projets.

Le colonel Touquet avait très bien su profiter de son succès au point de vue commercial, mais sa vogue ne tarda pas à baisser, dès que l'on reconnut que ses éditions, ayant le seul avantage de ne pas coûter cher, étaient fautives et peu soignées. Il en parut de beaucoup meilleures qui rendirent le débit des siennes presque nul ; et ses affaires allant de mal en pis, il dut enfin se réfugier en Belgique. Comme la librairie de Touquet commençait à décliner, bien qu'elle se fût transportée dans un quartier plus vivant, à la galerie Vivienne, M. Laurens engagea son futur gendre à faire quelques voyages pour se mettre plus au courant des affaires. Renduel entra alors chez M. Hautecœur jeune, dont la librairie était rue de Grenelle-Saint-Honoré, espérant bientôt se marier et s'établir ; mais il comptait sans les

intrigues de gens qui avaient intérêt à ce que l'imprimerie passât en d'autres mains que les siennes. Il en arriva comme ceux-ci voulaient : M. Laurens transmit son brevet d'imprimeur à Honoré de Balzac. Ce nouveau contre-temps ne devait pas arrêter Renduel, qui persista dans ses vues et vainquit enfin, par sa constance, toutes les objections : M^lle^ Céleste Laurens devint M^me^ Renduel.

A partir de ce moment, Renduel redoubla de zèle, pour mettre un peu d'aisance dans son ménage, et il fut bien secondé par sa femme. Grâce à leur activité commune, à leur ardeur au travail, ils purent élever peu à peu leur librairie au premier rang. C'est au courant de l'année 1828 que Renduel installa, au numéro 22 de la rue des Grands-Augustins, ce cabinet de librairie qui devait être, peu d'années après, le rendez-vous de toutes les célébrités littéraires et artistiques de l'époque, et surtout des chefs de file et des disciples enthousiastes de l'école romantique. Il débuta de la façon la plus modeste, en publiant un tout petit code (format in-32), puis des contes de Berquin, de moitié avec un ami, et d'autres ouvrages de peu d'importance.

C'est seulement en 1830 que son nom commença à se répandre dans le monde des lettres. Il avait eu, en effet, le mérite de pressentir quelle force, quel avenir il y avait dans le mouvement littéraire qui ne faisait que de naître, et il eut l'habileté de grouper autour de lui tous ces écrivains, aujourd'hui célèbres, alors modestes débutants, qui allaient frapper à la porte de différents libraires pour leur glisser subrepticement quelques volumes de prose ou de vers. L'habileté de Renduel consista à les appeler tous à lui par des propositions plus avantageuses, et à publier franchement leurs ouvrages, au lieu d'en produire timidement un ou

deux comme faisaient les autres éditeurs. Etant venu trop tard dans la librairie pour posséder les premières productions de ces écrivains, il eut le difficile talent de les attirer chez lui, de les enlever aux libraires qui avaient mis au jour leurs livres de début, de retirer l'un à Ladvocat, l'autre à Gosselin, celui-ci à Paulin, celui-là à Levavasseur ; de publier, sans distinction d'auteur, tous les ouvrages d'un mérite réel, laissant au hasard ou au public le soin de décider lesquels auraient le plus de succès et le dédommageraient des pertes occasionnées par les autres.

Dans son aperçu historique sur la librairie française, Werdet, un ancien éditeur bien connu des bibliophiles, caractérise en ces termes la révolution littéraire commencée sous le règne de Charles X et qui reçut une impression irrésistible de la révolution politique de 1830 : « Avec l'émeute comprimée, avec le repos forcé imposé à ces chaleureuses imaginations, le culte de la vieille forme classique dut se refroidir, et un avenir littéraire plus en rapport avec les circonstances fut avidement recherché. Lamennais, avec ses *Paroles d'un croyant*, Paul Lacroix, avec ses *Soirées de Walter Scott*, qui obtinrent un brillant succès, ouvrirent à deux battants, à la génération nouvelle, l'un les portes de la philosophie, l'autre celles du roman. Deux horizons se découvrirent à la foule nombreuse des littérateurs en herbe, tels que les Léon Gozlan, les Eugène Sue, les Alphonse Royer, les Alphonse Karr et mille autres encore... »

C'est précisément Renduel qui produisit dès l'origine ces deux ouvrages, — comment Werdet n'a-t-il pas un mot de souvenir pour son ancien confrère ? — et par un heureux retour, ce furent ces deux publications qui mirent à

flot la librairie de Renduel et qui en assurèrent la vogue par leur retentissement.

Le livre du bibliophile Jacob datait d'avant le changement de régime. Renduel avait édité, dès 1829, ses *Soirées de Walter Scott à Paris*, ce curieux recueil des chroniques de France du quatorzième au seizième siècle, demeuré le type des romans de chevalerie romantique, et qui est précédé d'une gravure-caricature si bien dans le goût du temps, où le bibliophile Jacob est représenté en robe de chambre, en culotte courte, des bas déchirés tombant sur les talons, feuilletant de vieilles chroniques dans un cabinet rempli d'in-folio poudreux, de tentures et d'armures moyen âge.

Quant aux *Paroles* de l'abbé de Lamennais, c'est seulement en 1833 que parut chez Renduel la première édition de ce livre de révolté, de cette sorte de plainte biblique adressée au nom des classes souffrantes aux heureux et aux puissants du jour, de cet ouvrage qui rendit définitive la scission du prêtre avec la Cour de Rome, qui attira enfin sur lui les foudres du pape Grégoire XVI, le condamnant, dans une encyclique solennelle, comme auteur avoué d'un « livre peu considérable, mais d'une immense perversité. »

Combien d'ouvrages de mérite Renduel fit-il paraître, combien d'auteurs de génie ou de talent virent leur premier livre édité par lui, ou le vinrent successivement trouver par la force même des choses ! Victor Hugo d'abord, puis Sainte-Beuve, Lamennais, Théophile Gautier, Henri Heine, Alfred et Paul de Musset, Gérard de Nerval, Alfred de Vigny, Jules et Paul Lacroix, Charles Nodier, Pétrus Borel, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Léon Gozlan, Alphonse

Royer, d'Ortigue, le vicomte d'Arlincourt, Michel Masson, Louis de Maynard, Raymond Brucker, etc.

Il fallait alors un rare esprit d'initiative, presque de l'audace, pour publier les écrits de Heine et les contes d'Hoffmann. C'est Renduel qui, le premier, demanda à Henri Heine, alors connu seulement par quelques articles de la *Revue des deux mondes,* de réunir en un volume ses études sur notre pays : de là le premier ouvrage de Heine paru en 1833 et intitulé *De la France.* Le succès n'avait pas trompé l'attente de l'éditeur, qui traita ensuite avec Henri Heine pour publier ses œuvres complètes et qui les fit paraître effectivement, au courant des deux années suivantes, en cinq volumes, dont un sur *la France,* deux sur *l'Allemagne* et deux de *Reisebilder.* Et ce qui prouve qu'il y avait alors un certain mérite à apprécier Henri Heine, quelque courage à l'éditer, c'est que dix ans plus tard, quand Renduel eut pris ses quartiers définitifs à la campagne, Heine se trouva fort embarrassé de trouver un éditeur. Hachette n'avait pris qu'en dépôt le restant de l'édition de Renduel, et Heine, redevenu libre de placer ses ouvrages où il voudrait, les alla proposer à Charpentier.

Or, celui-ci, qui n'était pourtant pas un homme ordinaire, écrivait dans ce temps à Renduel : « J'ai parcouru les ouvrages de Heine, que j'avais fait prendre, avec votre petit mot, chez Hachette, et, franchement, ça n'est pas bon. C'est du dévergondage politique, philosophique, etc., sur tous les points enfin ; et l'esprit qui s'y trouve quelquefois sent diablement le cruchon de bière. C'est d'un étudiant allemand échauffé. Je suis fâché de ne pouvoir les imprimer, car j'aurais eu du plaisir à vous compter encore quelques piles d'écus de 5 francs ; mais c'est impossible. »

Effectivement, Charpentier n'édita jamais les ouvrages de Heine, qui fut tout heureux et tout aise, à la fin, de rencontrer un second Renduel en la personne de Michel Lévy *.

Lorsque Renduel, l'esprit séduit et charmé par les contes d'Hoffmann, avait décidé de les faire tous traduire, il s'était adressé, pour cette tâche délicate, à Lœve-Veimars, et il avait eu vraiment la main heureuse, à ne juger que le talent de l'écrivain, dont la remarquable traduction est devenue classique, et en oubliant le fâcheux caractère de l'homme. Cette longue publication obtint une vogue considérable, ne dura pas moins de cinq ans, de 1829 à 1833, et s'étendit jusqu'à vingt volumes, tandis qu'une traduction rivale, celle de Théodore Toussenel, suscitée par ce succès inespéré, et commencée seulement un an plus tard, s'arrêta à douze volumes d'égale contenance. L'édition des *Contes d'Hoffmann,* publiée par Renduel, était aussi bien une œuvre de luxe qu'une œuvre littéraire ; car, outre une notice histori-

* Lettre de Hachette à Renduel du 12 octobre 1840 ; lettres de Charpentier à Renduel des 14 octobre et 9 décembre 1841. — Je pourrais insister sur les rapports d'amitié qui unirent toujours Charpentier à Renduel, celui-ci ayant conservé quelques lettres charmantes du premier, mais je me contenterai, pour le moment, de donner ici un simple éclaircissement bibliographique. Le livre de Heine sur *la France* parut isolément en 1833 ; mais, quand Renduel dut publier ensuite les *Reisebilder*, il voulut réunir toutes les œuvres de Heine sous une rubrique générale. Il marqua donc les *Reisebilder* comme tomes II et III ; la seconde édition de *la France* (réédition fictive, car le titre seul était changé) forma le tome IV, puis *l'Allemagne* les tomes V et VI. La série est complète ainsi, et l'on y chercherait vainement le tome I, qui n'a jamais paru. Renduel voulait peut-être attribuer cette place à *la France* ou à quelque autre ouvrage en un seul volume, mais le fait est qu'elle resta toujours vacante.

que de Walter Scott sur l'écrivain allemand, elle renfermait un beau portrait, dessiné par M. Henriquel Dupont, d'après une silhouette d'Hoffmann par lui-même, puis deux jolies vignettes de Johannot : l'une tirée du conte de *Maître Floth* et l'autre représentant le chat Murr.

Sue et Soulié contribuèrent également à la prospérité de l'entreprise de Renduel. S'il ne publia du second qu'une réédition des *Deux Cadavres*, il eut en revanche la primeur de deux des plus célèbres romans du premier. Au moment où Renduel entra en rapports avec Eugène Sue, celui-ci venait de quitter la carrière maritime pour s'essayer dans la littérature, après avoir exercé la chirurgie dans les armées de terre et de mer, parcouru l'Espagne, les Antilles, la Grèce et assisté enfin à la bataille de Navarin. Renduel commença par rééditer *Atar-Gull*, publié d'abord chez Vimont, puis il fit paraître, coup sur coup et à un an de distance, les deux grands romans maritimes de *Plick et Plock* et de *la Salamandre*. *Plick et Plock* était le premier ouvrage d'imagination sur la vie maritime qui fût écrit en France, et il avait d'abord paru dans un recueil littéraire, *la Mode*, mais il retrouva en volume le succès retentissant qu'il avait obtenu en feuilletons, et la vogue de ces récits fut telle, qu'elle établit définitivement la réputation naissante du romancier.

En 1837, c'est-à-dire au plus fort de sa réputation, Renduel avait transféré sa librairie au numéro 3 de la rue Christine, tout près de son premier domicile. Mais ce n'était pas sans porter atteinte à sa santé qu'il avait pu arriver à ce succès inespéré : son activité infatigable avait usé ses forces, si bien que les médecins lui conseillèrent, d'un avis unanime, de se retirer à la campagne. Un peu avant 1840, il

acheta le château et la terre de Beuvron, situés dans l'étroite et charmante vallée du Beuvron, à trois lieues au-dessus de Clamecy, dans un pays où il n'y avait alors que des sentiers abrupts, difficiles à gravir, même à cheval. Cette propriété, d'ailleurs assez étendue et bien placée au bord de la rivière, avait surtout, à ses yeux, le grand mérite de le ramener presque dans son pays natal, aux confins du Morvan, à quelques lieues de Lormes. Renduel ne se décida pas tout d'abord à abandonner complètement Paris, tant était grand pour lui l'attrait de la vie militante, et il se contenta d'aller passer plusieurs mois chaque année à la campagne; mais, n'ayant pas tardé à s'apercevoir que sa santé dépérissait dès qu'il rentrait à la ville, il dut renoncer absolument à la librairie et se retirer à Beuvron.

L'arrivée d'un homme d'intelligence et d'action fut un bienfait pour ce pays, encore très arriéré. Renduel, qui avait en lui un besoin incessant de s'occuper, reporta toute son activité sur la culture et oublia les jouissances de la vie littéraire pour les plaisirs de la vie rustique ; uniquement préoccupé de la prospérité de ses terres et de ses troupeaux, obtenant des prix aux comices, révélant aux gens de la campagne les inventions modernes et discutant presque autant avec eux, pour les décider à adopter un instrument nouveau, qu'il faisait naguère avec tel poète ou romancier pour obtenir une correction ou une concession. Les paysans, ou du moins la plupart d'entre eux, reconnurent bien vite les qualités de cet homme excellent, parfois brusque et grondeur, mais si dévoué ; et chaque fois qu'ils purent nommer eux-mêmes leur maire ils ne manquèrent pas de le choisir. Elu à plusieurs reprises maire de Beuvron, Renduel apporta à ses fonctions municipales le zèle qu'il met-

tait en toute chose, et s'y donna tout entier. Il veillait à mieux employer les fonds de secours, ne soutenant que les véritables indigents, afin de pouvoir les secourir tous; il usait de sa légitime influence, souvent avec succès, pour obtenir des chemins praticables ; il en traçait même et en exécutait avec les seules ressources de la commune. Il donnait encore l'exemple du courage en refusant de fuir devant l'épidémie cholérique, afin de ne pas augmenter l'effroi des paysans attachés au sol. Durant la dernière guerre enfin, étant tout nouvellement renommé maire, il bravait cet hiver rigoureux, malgré ses soixante-treize ans, et courant tous les jours du canton à la sous-préfecture, pour veiller aux intérêts de sa petite commune. Bien qu'il dût aller presque chaque année aux eaux, pour soigner une ancienne maladie du foie, Renduel était encore alerte et solide lorsqu'il fut subitement frappé d'une paralysie partielle. La maladie parut un instant céder devant un traitement énergique; mais une seconde attaque, plus violente, l'emporta le 19 octobre 1874. Il approchait de ses soixante-seize ans.

II

L'annonce du trépas d'un homme que tous croyaient enterré depuis longtemps causa bien une légère surprise parmi les rares gens épris d'histoire littéraire qui avaient entendu prononcer le nom de Renduel par quelques débris de la phalange romantique, ou qui l'avaient vu au bas de quelque édition originale de Nodier, de Gautier ou de Hugo; mais ce nom même n'éveillait qu'un rare sentiment de curiosité parmi tous les écrivains modernes, car nul n'avait connu Renduel. Il mourait trop tard pour sa gloire ;

car, s'il avait précédé Gautier dans la tombe, celui-ci n'eût certainement pas manqué de lui consacrer un de ces articles nécrologiques, si animés, si touchants, dans lesquels il faisait revivre l'ami qui venait de disparaître, et le faisait estimer et aimer de tous. Lorsque Renduel disparut à son tour, Paul Foucher survivait seul, qui aurait pu tracer de lui un portrait d'après nature; mais celui-ci n'avait eu que peu de rapports avec l'éditeur romantique, étant le dernier venu dans le cénacle, et cette mort aurait frappé davantage quiconque, étant plus âgé, aurait vécu avec Renduel ces dix années de luttes littéraires, de 1830 à 1840. Quant à Victor Hugo, il planait trop haut dans les nuages pour se soucier aucunement de cet accident terrestre et pour accorder un seul mot de souvenir à celui qui avait été mieux que son éditeur, son ami; il daignait du moins l'appeler ainsi.

La plupart des journaux se contentèrent d'annoncer cette mort par un simple fait-divers; quelques-uns pourtant profitèrent du trépas de cette « personnalité quasi littéraire » pour rééditer quelques contes à dormir debout, comme cela arrive trop souvent chaque fois que disparaît une personne qui a eu son jour de renommée et d'éclat: simple prétexte à copie qui permet de reproduire deux ou trois anecdotes écloses dans le cerveau d'un rédacteur à bout de nouvelles *. Seul, M. Philibert Audebrand, qui avait gardé le culte

* Voici celle de ces anecdotes qui fit le plus de chemin dans la presse : « . . . Eugène Renduel a été l'éditeur le plus marquant de l'école nouvelle; on sait assez que c'est lui qui eut l'heureuse témérité de publier les premières œuvres des romantiques, à commencer par celles de Victor Hugo. En parlant de lui, Henri Heine disait : « Quand je suis allé lui offrir *Reisebil-* « *der*, il me répétait la chanson qu'il chantait à tout le monde : « Vous me ferez mourir sur la paille. » Et moi de répondre :

des choses littéraires, consacra au défunt quelques lignes d'un louable sentiment, dans sa chronique de *l'Illustration*. C'était d'autant mieux à lui qu'il n'avait jamais connu Renduel et qu'il ne lui était redevable de rien.

« Eugène Renduel vient de mourir dans sa soixante-seizième année, au château de Beuvron (Nièvre).

« A ce seul nom, ce qui reste de la génération de 1830 n'a pu s'empêcher de dresser l'oreille. Eugène Renduel a été celui des éditeurs qui a le plus contribué à affermir l'école romantique dans son triomphe. C'est lui qui a prononcé une sorte de « fiat lux » pour les œuvres magistrales d'alors. Ses in-octavo, illustrés des vignettes de Porret et des Johannot, donnaient plus de relief encore à Victor Hugo, à Charles Nodier, à Théophile Gautier et aux autres.

« Un libraire du temps de Louis XV disait :

« Ah! si je tenais dans un grenier, nus et sans pain, les « nommés Voltaire, J.-J. Rousseau et Diderot, quelle bonne « affaire je les forcerais à me faire faire ! »

« Eugène Renduel n'avait pas besoin de songer à de tels expédients. S'il faisait de bonnes affaires avec les grands écrivains de son temps, il les mettait de moitié dans la réussite de l'entreprise. Un livre édité par lui avait, rien que sur

« Sur la paille d'un château. » Vous le voyez, ce charmant Henri Heine était bon prophète! » — Ce jeu de mot a été naturellement inspiré à quelque nouvelliste par la lecture de la lettre de faire part, datée du château de Beuvron ; mais il faut avoir vu ce château, déchu de sa splendeur passée, pour juger combien cette plaisanterie tombait à faux et comment les maîtres de ce domaine, bien que seigneurs châtelains, devaient être et étaient en effet beaucoup moins riches que tel ou tel gros fermier qui n'habite pas un château, mais qui pourrait en acheter deux ou trois comme celui de Beuvron.

le nom de celui qui l'avait fabriqué, un passeport sûr auprès du public.

« Les catalogues qu'il a laissés sont des monuments littéraires. Il n'y a pas de bibliophile qui ne se fasse un devoir de les consulter, afin de se rendre compte de ce que pouvait être l'esprit français en 1830. Eugène Renduel, très téméraire, a été le premier éditeur des deux ouvrages les plus audacieux de son temps : *Reisebilder*, de Henri Heine, et les *Paroles d'un Croyant*, de Lamennais.

« Il avait commandé à Gustave Planche un roman en deux volumes in-octavo, et ce n'a pas été sa faute si le critique ne s'est pas fait conteur, au moins pour une fois.

« Jules Janin nous disait un jour, dans son petit jardin :

« Un catalogue d'Eugène Renduel est plus intéressant à « lire que tous les livres qu'on écrit aujourd'hui *. »

Le chroniqueur se rappelait peut-être avoir enterré avant le temps celui qui venait de disparaître, et il désirait compléter pour l'homme vraiment mort l'oraison funèbre, très sommaire, mais déjà trop longue, qu'il lui avait consacrée de son vivant.

Au mois de juillet 1874, Renduel était allé prendre les eaux de Bourbonne-les-Bains, où le médecin, un peu en désespoir de cause, l'avait envoyé pour le remettre d'une première attaque de paralysie. Comme il feuilletait un soir l'*Illustration*, lui qui ne lisait d'ordinaire que deux journaux politiques, un de Paris et un de Nevers, il aperçut son propre nom imprimé, et il lut avidement les lignes suivantes :

* *L'Illustration*, 7 novembre 1874.

« Ce que le directeur ne sait peut-être pas, c'est qu'il a été fortement de mode en littérature, il y a quarante ans, de faire des promesses. On prenait les engagements les plus formels — dans les catalogues. Pour ne parler que du même Alphonse Karr, il avait promis, par exemple, trois romans, qu'on attendra probablement jusqu'à la semaine des quatre jeudis.

« 1° *L'Ile des saules*, dont il est fait mention dans les catalogues d'Eugène Renduel, à la date de 1835. (Eugène Renduel est mort depuis longtemps et 1835 a l'air d'avoir été avant le déluge.)

. . . . . .

« Mais que vous dire ? Les hasards de la vie et la fantaisie du conteur l'ont poussé de la mer d'Etretat à la mer de Nice. Tantôt il s'est fait jardinier, tantôt il s'est fait pêcheur. Pour un jardinier, c'est de la paresse *. »

L'article était de M. Philibert Audebrand, et raillait agréablement certain directeur de revue qui prétendait contraindre M. Alphonse Karr, par autorité de justice, à composer un roman de *Robinson Crusoé*, que l'écrivain s'était engagé à faire il y avait déjà plus de vingt ans... Renduel n'en lut pas plus long et jeta le journal.

Lorsque j'allai le voir à Beuvron, à la fin d'août 1874, l'excellent homme, qui s'était repris à espérer après le succès momentané de sa cure, riait volontiers de l'article qui l'avait d'abord désagréablement frappé, et il me disait, du ton joyeusement bourru qui lui était habituel : « Conçoit-on ce M. Audebrand, qui me tue et m'enterre sans plus de

* *L'Illustration*, 18 juillet 1874.

façon ! Si tu le connais, dis-lui que je suis encore de ce monde. J'avais d'abord envie de réclamer, mais à quoi bon ? Si je ne suis pas mort, je n'en vaut guère mieux ; je suis oublié des rares survivants de mon temps ; si je faisais mine de vivre, je m'attirerais des lettres, des visites, des demandes : mieux vaut demeurer mort. »

Quiconque connaissait le caractère et le ton de Renduel aurait facilement discerné sous cette boutade, une douce satisfaction résultant d'abord de ce que son nom n'était pas oublié, et aussi d'une idée assez complexe, mais bien naturelle chez un homme qui avait occupé une telle position. Pensée toute secrète qu'il ne formulait pas, mais qu'on lisait dans ses yeux, et qui était sûrement celle-ci. Tandis que les derniers représentants de l'école romantique, s'efforcent de satisfaire la curiosité avide des nouveaux venus dans les lettres artistiques et littéraires, tandis que Gautier se lamente de n'avoir plus tant de livres originaux, d'éditions rares, auxquelles le temps prête une si grande valeur, un homme vit retiré en province qui en sait long sur les mystères et les intrigues du temps romantique, car cet homme, par sa position et les services qu'on lui demandait était le confident de chacun, et c'est à son cabinet, sorte de terrain neutre entre tant d'ambitions rivales que venaient aboutir tous les propos méchants ou scandaleux, tous les commentaires défavorables d'écrivains qui se dépréciaient, par derrière, aussi fort qu'ils s'adulaient en face. Ce solitaire, oublié de tous et que tous croient mort, conservait soigneusement ces livres précieux, ces éditions originales, devenues presque introuvables, ces curieuses eaux-fortes et gravures, aujourd'hui disparues ; il avait enfin, à demi en ordre, nombre de lettres à lui adressées ou de traités passés

avec lui par tous les écrivains et poètes du temps, du plus petit au plus grand.

Le vrai plaisir de Renduel était de penser qu'il détenait tant de riches documents sur le romantisme, et qu'il était seul à les pouvoir consulter. Il surveillait curieusement l'apparition des ouvrages, prétendant révéler certains points de l'histoire romantique, et il se pressait de les lire avec le désir secret d'y retrouver quelque souvenir pris sur le vif et aussi de n'y rien découvrir de curieux. La satisfaction qu'il éprouvait à cette lecture était moins d'évoquer le passé que de vérifier s'il était bien seul à en connaître les traits les plus piquants. Par le fait, chaque livre nouveau lui apportait une désillusion ou plutôt une satisfaction nouvelle : tous ne faisaient que répéter les anecdotes ou les aventures les plus connues ; aucun ne dévoilait les intrigues secrètes, les hostilités sourdes qu'il avait connues mieux que personne. C'est que, par sa position même au centre du monde romantique, il était l'arbitre et le conseil nécessaire ; il écoutait les griefs des uns, les médisances des autres, les indiscrétions de tous, — et gardait, le plus souvent, ces confidences pour lui.

Lui demandait-on ce qu'il fallait retenir de livres comme *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* ou comme les souvenirs de M. Feydeau sur Gautier : « Rien du tout, disait-il. L'auteur du premier, à la fois juge et partie, était trop malin pour raconter rien de vrai qui fût à son désavantage, et l'auteur du second était trop jeune pour avoir connu le véritable Gautier, celui des âges romantiques. » Puis, avec un ton de regret : « Ah ! si j'avais écrit tout ce que j'ai su, quelles révélations et comme on aurait appris de singulières choses sur ces petits grands esprits ! Pourquoi

n'avoir pas fixé mes souvenirs alors que j'avais la mémoire jeune et fraîche? J'ai beaucoup oublié depuis ce temps, mais je me rappelle encore quantité de choses que peu de gens ont sues aussi bien que moi » Et tout ce dont il se souvenait, il le racontait lentement, minutieusement, avec une satisfaction visible, et d'autant plus heureux d'évoquer cette histoire du passé, qu'il voyait quelle attention on lui prêtait, quel plaisir on prenait à ses révélations.

Les souvenirs de Gautier sur l'*Histoire du romantisme* l'avaient distrait en lui retraçant avec une verve amusante la joyeuse vie d'autrefois; mais il déplorait que Théophile, comme il l'appelait, n'eût pas pu mener plus loin son récit. Le seul livre qui lui parût mériter encore quelque attention était l'étude de M. Jules Claretie sur Pétrus Borel, cet écrivain d'un talent si personnel, qu'il avait apprécié et soutenu dès le début. Il trouvait surtout à cet ouvrage le mérite, trop rare de nos jours, d'être écrit dans un esprit très juste, ni trop sévère, ni trop élogieux; de transporter aussi le lecteur en pleine vie romantique et de le faire vivre, pour ainsi dire, avec les artistes et ces littérateurs, entre lesquels la physionomie originale de Pétrus Borel se détachait si bien en relief.

Il n'était pas non plus sans connaître le passage de *Lutèce* où Henri Heine le met en scène avec Victor Hugo :

« ... Quelqu'un a dit du génie de Victor Hugo : « C'est « un beau bossu. » Ce mot est plus profond que ne le suppose peut-être celui qui l'a inventé. En répétant ce mot, je n'ai pas seulement en vue la manie de M. Victor Hugo, de charger, dans ses romans et ses drames, le dos de ses héros principaux d'une bosse matérielle; mais je veux surtout insinuer ici qu'il est lui-même affligé d'une bosse morale

qu'il porte dans l'esprit. J'irai même plus loin, en disant que, d'après la théorie de notre philosophie moderne, nommée « la doctrine de l'identité, » c'est une loi de la nature que le caractère extérieur et corporel de l'homme répond à son caractère intérieur et intellectuel. Je ruminais encore cette donnée philosophique dans ma tête lorsque je vins en France, et j'avouai un jour à mon libraire, Eugène Renduel, qui était aussi l'éditeur de Victor Hugo, que, d'après l'idée que je m'étais faite de ce dernier, j'avais été fort étonné de ne pas trouver en M. Hugo un homme gratifié d'une bosse. « Oui, on ne lui voit pas sa difformité, dit M. Renduel par « distraction. — Comment! m'écriai-je, il n'en est donc « pas tout à fait exempt? Non, pas tout à fait », répondit Renduel avec embarras. Et, sur mes vives instances, il finit par m'avouer qu'il avait, un beau matin, surpris M. Hugo au moment où il changeait de chemise, et qu'alors il avait remarqué un vice de conformation dans une de ses hanches, la droite, si je ne me trompe, qui avançait un peu trop, comme chez les personnes dont le peuple a l'habitude de dire qu'elles ont une bosse, sans qu'on sache où..... Chose aussi amusante que significative! ce fut justement à l'éditeur du poète que cette difformité ne resta pas cachée. Personne n'est un héros aux yeux de son valet de chambre, dit le proverbe, et de même, le plus grand écrivain finira par perdre à la longue son prestige héroïque aux yeux de son éditeur, l'attentif valet de chambre de son esprit; ils nous voient trop souvent dans notre négligé humain. »

Et, comme je lui demandais ce qu'il y avait de vrai là dedans :

« Je connais cette histoire de longue date, me répondit Renduel; elle est amusante, mais inventée à plaisir. Heine

est là tout entier. Je lui aurai dit quelque jour que j'avais surpris le maître à sa toilette. Cette idée du petit lever royal d'Hugo l'aura frappé et se sera mêlée avec sa théorie de conformité physique et morale chez les écrivains. Ces deux pensées auront germé ensemble et se seront confondues; de là cette anecdote qu'il imagine, de là les paroles qu'il me prête et qu'il devait croire vraies à force de les rouler dans sa tête. »

III

Renduel avait gardé le meilleur souvenir de Gautier; et, s'il avait toujours quelque trait désagréable à raconter sur les autres coryphées du romantisme, il ne parlait jamais de Théophile que pour vanter sa franche et bonne nature, son humeur égale, son excellent caractère. Il n'avait pourtant conservé aucune relation avec lui; mais il le préférait, comme homme, à tous ses contemporains. « Quel bon garçon, avait-il coutume de dire; quel brave cœur! » Cette sympathie semble avoir été réciproque, car Gautier ne manque pas, à l'occasion de donner dans ses livres un souvenir à celui qui fut son éditeur et son ami. Si brièvement qu'il parle de lui dans sa préface du *Capitaine Fracasse* ou dans sa notice autobiographique, ce ne sont pas là des paroles banales, et le poète avait dû garder un souvenir sincèrement affectueux de l'éditeur de *Maupin*.

Lors de ma dernière visite à Renduel, les *Portraits contemporains* de Gautier venaient de paraître, et Paul Foucher, qui rédigeait une revue littéraire à *la Liberté*, analysa ce livre dans un article qu'il terminait par ces paroles émues :

« Gautier et moi nous nous étions un peu perdus de vue; et, pourquoi ne le dirais-je pas? il m'aimait peu; je n'ai jamais su pourquoi. Nous ne savons guère — et nous avons tort — nous affranchir de cette réserve inspirée par le peu de sympathie que notre personne ou notre production provoque. Cependant, nous étions plus que camarades : nous étions frères d'armes. Nous avions tous deux les chevrons d'*Antony*, la croix d'honneur d'*Hernani*. Nos allures étaient celles de copins de lettre; mais nous ne nous sommes jamais tutoyés — que de loin. Je n'en remplis pas avec moins de sympathie la tâche qui m'échoit. Dans son article sur Gozlan, recueilli parmi les *Portraits contemporains*, Gautier disait : « Notre armée n'est pas vaincue, mais décimée, « et les soldats qui sont encore debout se regardent avec « inquiétude, voyant leur petit nombre. » Hélas! à la représentation des *Burgraves*, déjà on avait demandé à Célestin Nanteuil deux cents soldats des bandes d'*Hernani*, et il n'avait pu les donner. « Chacun a l'air de dire à l'autre, « continue Gautier : « Si c'est toi qui es destiné à faire « l'oraison funèbre de la troupe, ne m'oublie pas. » J'ai pensé — y avait-il témérité? — que c'était « à moi le tour. » J'ai pris de la main du factionnaire tombé le fusil, prêt à le remettre à qui voudra me relever. Les hommes de la génération de 1830, que je n'ai pas à louer, mais que tant de noms d'un éclat si supérieur au mien ont recommandés, rappellent les huguenots du cinquième acte du chef-d'œuvre de Meyerbeer. Sous les balles invisibles qui criblent le peu qui reste encore de la phalange, ils chantent encore; bientôt, peut-être, ils ne chanteront plus. »

Cet article plongea d'abord Renduel dans de tristes pensées; mais il lui inspira bientôt des idées plus riantes en

évoquant le souvenir de Paul Foucher. La myopie, devenue légendaire, de ce pauvre Foucher était, dès cette époque, une source inépuisable de plaisanteries, d'ailleurs inoffensives, et provoquait parfois les incidents les plus drôles. Le cabinet de Renduel était le rendez-vous ordinaire des auteurs romantiques, qui venaient y flâner en colportant les nouvelles littéraires ou autres. Certain jour, Paul de Musset, qui avait un talent particulier pour dessiner des charges ou découper des silhouettes comiques, avait, tout en causant, tracé une caricature frappante de Paul Foucher et l'avait collée au beau milieu de la glace. Les visiteurs une fois partis, Renduel s'était remis à écrire sans plus songer à ce nouvel ornement. Quelqu'un entre : c'est Paul Foucher, alors simple débutant, qui désirait publier son premier volume chez l'éditeur en vogue, et qui s'était fait chaudement patronner auprès de lui par sa sœur, M^me^ Victor Hugo. Il s'avance le lorgnon braqué dans l'œil, et, tout en causant, regarde de droite et de gauche. Ce papier collé sur la glace l'intrigue... Il raffermit son lorgnon, se penche tant qu'il peut et reconnaît sa propre charge. Un autre aurait pu se récrier; lui, il eut le bon esprit de ne rien dire,. épargnant ainsi une explication délicate à Renduel, qui pestait tout bas contre le caricaturiste absent.

Le souvenir de Foucher était lié dans la pensée de Renduel à celui de cette grande orgie moyen âge organisée par tous les romantiques : poètes, romanciers, peintres, graveurs, sculpteurs, architectes, et qu'ils dénommèrent fièrement : « fête des Truands ». Pour donner plus de couleur à cette réunion de carnaval, le travestissement était obligatoire, et Dieu sait quels singuliers oripeaux servirent à costumer nombre d'invités. Presque aucun de ces jeunes gens n'avait

alors un sou vaillant ; aussi les déguisements étaient-ils aussi peu luxueux que les consommations peu délicates ; elles se composaient surtout de charcuterie et de vin chaud. « Quelle cohue, quel entrain et quelle gaieté ! disait Renduel. Nos habits étaient sales ; mais quelle fantaisie comique dans ces vieilleries ! Nous avions tous revêtu des costumes frippés qui nous allaient tant bien que mal, en nous donnant l'aspect le plus burlesque. J'étais impayable, affublé en Almaviva abricot, et Foucher était absolument grotesque en Guillaume Tell, armé d'une arbalète et d'un binocle. Buffet peu varié, mais copieusement servi ; on y mangeait son morceau sur le pouce, et la presse était si grande autour, que Nanteuil, dont la haute taille dépassait toutes les autres, avait l'air de poser sa galantine sur la tête de ses voisins. C'était peu ragoûtant, mais amusant au possible. »

Théophile Gautier a laissé aussi quelques souvenirs personnels sur cette fête de gala :

« ... C'est rue du Doyenné, dans ce salon où les rafraîchissements étaient remplacés par des fresques, que fut donné ce bal costumé qui resta célèbre, et où je vis pour la première fois dans tout l'éclat de son succès, de sa jeunesse et de sa beauté, ce pauvre Roger de Beauvoir, qui vient de mourir après de si longues souffrances. Il portait un magnifique costume vénitien, à la Paul Véronèse : grande robe de damas vert-pomme, ramagé d'argent ; toquet de velours nacarat et maillot rouge en soie ; chaîne d'or au col. Il était superbe, éblouissant de verve et d'entrain ; et ce n'était pas le vin de champagne qu'il avait bu chez nous qui lui donnait ce pétillement de bons mots. Dans cette soirée, Edouard Ourliac, qui plus tard est mort dans des sentiments de profonde dévotion, improvisait, avec une âpreté terrible et un

comique sinistre, ces charges amères où perçait déjà le dégoût du monde et des ridicules humains *. »

Cette fête des Truands eut un retentissement inouï. Les adeptes du romantisme faisaient tant parler d'eux et l'on racontait sur leur compte des traits tellement excentriques, que beaucoup de gens du monde s'étaient fait inviter pour voir ces bêtes curieuses de près. Ils avaient aussi des relations très étendues dans le monde des théâtres, et beaucoup d'acteurs et de comédiennes célèbres s'étaient rendus à leur invitation. « C'est là, poursuivit Renduel, que la jolie Mlle Levert, sociétaire de la Comédie française, me soutira vingt francs à l'écarté avec une rouerie et un aplomb remarquables. Il s'en fallait d'un point que l'un ou l'autre gagnât. Je venais de donner les cartes et tenais en main un jeu assez favorable ; elle en avait un détestable et se voyait perdue d'avance. Tout en jouant, je devisais avec les allants et venants. Comme je saluais d'un mot quelque ami au passage, Mlle Levert, feignant de croire que je lui offrais des cartes de rechange : « J'accepte », dit-elle en abattant son jeu. Réclamer contre une jolie femme était ridicule, presque grossier ; mieux valait perdre de bonne grâce. Je lui donnai cinq nouvelles cartes qui se trouvèrent excellentes. Elle

* Autobiographie écrite par Gautier pour *l'Illustration* en mars 1867, et insérée en tête de ses *Portraits contemporains*. Voir aussi la description de l'appartement et des apprêts du bal, dans son article sur Marilhat (ouvrage cité, p. 234). L'impasse du Doyenné était située parmi les pâtés de maisons qui encombraient le terrain occupé aujourd'hui par les deux squares intérieurs du Louvre. Elle s'ouvrait sur la place du Carrousel (à la place actuelle du pavillon Mollien) et s'enfoncait jusque derrière le manège des écuries du roi, où s'élevaient de très beaux arbres, bien faits pour charmer la colonie d'artistes qui gîtait dans ce coin resserré du vieux Paris.

gagna haut la main. La partie finie, je me levai et saluai poliment ma partenaire, qui ne demandait qu'à recommencer. »

L'article précité de Paul Foucher découlait, comme il le dit lui-même, d'une des idées favorites de Gautier. Théophile revient souvent dans ses écrits sur cette pensée touchante, sur ce devoir qu'il croyait sien d'adresser publiquement une parole d'adieu à tout « soldat de l'armée romantique qui tombait », de résumer pour les nouveaux venus quelques particularités de sa vie et de notifier les plus importants de ses travaux à la génération qui les ignorait ; mais jamais il ne s'exprima en termes plus émus qu'à l'annonce du trépas subit de Léon Gozlan. On voit que le poète a été réellement frappé par cette nouvelle foudroyante, que le télégraphe lui transmet au milieu d'un joyeux dîner :

« Sans attendre l'arrivée des journaux de Paris, qui, sans doute, apporteront ce matin leurs renseignements nécrologiques, rendons à cette mémoire les honneurs qui lui sont dus ; tressons-lui avec quelques lignes de feuilleton une couronne de jaunes immortelles. Ils commencent à être rares les survivants de cette phalange autrefois si serrée qui s'était formée vers 1830, et que reliaient autour du drapeau romantique les mêmes sympathies, les mêmes admirations, les mêmes rêves de rénovation littéraire. A des instants de plus en plus rapprochés, une balle invisible siffle et un vide se fait dans les rangs ; vide qui ne sera pas rempli, car qui se soucie aujourd'hui des idées dont nous étions enflammés jusqu'à la folie ? La génération nouvelle a ses amours, ses haines, ses préoccupations, ses affaires, comme c'est son droit, et ne regarde pas souvent en arrière ; elle marche

confusément vers l'avenir, vers l'inconnu, et nous autres, nous restons là, avec nos dieux oubliés, sur le champ de bataille, à compter nos morts gisant parmi quelques momies classiques pourfendues jadis à grands coups d'estoc. L'heure est triste ; le jour descend et la nuit va venir. Du soleil, on n'aperçoit plus qu'un mince fragment de disque échancré par la silhouette noire des affûts brisés. Notre armée est non pas vaincue, mais décimée, et les soldats qui sont encore debout se regardent avec inquiétude, voyant leur petit nombre. Le poids du harnais de guerre leur pèse, quoiqu'ils n'en disent rien et qu'ils se redressent avec la fierté de ceux qui, jadis, ont pris part aux batailles des géants. Chacun a l'air de dire à l'autre : « Si c'est toi qui « es destiné à faire l'oraison funèbre de la troupe, ne « m'oublie pas. »

Et Gautier fit comme il disait ; il n'oublia personne, jusqu'au jour où lui-même succomba. Ce fut Paul Foucher qui lui rendit le dernier hommage ; mais lorsque celui-ci tomba à son tour, nul n'était plus là des premiers romantiques pour lui adresser ce suprême adieu.

Renduel, lui, n'en attendait pas tant. Depuis qu'il s'était retiré à la campagne, il avait peu à peu perdu de vue ses anciennes relations de Paris. Dans les premiers temps de son séjour à Beuvron, quelques lettres d'affaires venaient encore le déranger des travaux des champs ; mais ces derniers échos de la vie passée n'avaient pas tardé à s'éteindre, et l'éditeur en vogue de 1830 s'était bien incarné dans le campagnard, s'était si complètement isolé, que tous avaient oublié et le lieu de sa retraite et jusqu'à son nom. Je l'ai dit : la plupart le croyaient mort. Lui, il n'oubliait pas les écrivains qu'il avait édités et poussés vers le succès ; et, quand une de ces

brillantes intelligences s'éteignait, il ressentait vivement le contre-coup de ce malheur. La mort des derniers survivants, celle de Sainte-Beuve, de Jules Janin, l'avaient péniblement affecté, et surtout celle de Gautier.

Un seul mot pour finir. Tel j'ai connu Renduel vers la fin de sa carrière, tel je le voyais encore un mois avant sa mort. Il était foncièrement bon, dévoué, affectueux, cachant une nature généreuse sous des dehors bourrus, fuyant le monde et ne se dépensant pas en vains témoignages d'amitié, mais aimant d'autant plus vivement ceux qu'il aimait. Pendant les quinze plus belles années de sa vie, il se trouva mêlé à ces luttes ardentes qui ont jeté le plus vif éclat, et il y prit une part active, convaincue ; là est le secret du succès de son entreprise. Le souvenir de sa librairie est impérissable ; il se lie d'une manière intime à l'histoire du mouvement littéraire de notre siècle, et le nom d'Eugène Renduel y restera attaché, comme l'est celui de Claude Barbin à la littérature du dix-septième siècle. Cet honneur est mérité, car il sut servir les intérêts des lettres, et c'est justice que son nom soit toujours prononcé avec ceux des écrivains qu'il a publiés et patronnés ; il fut pour eux mieux qu'un éditeur ordinaire — un allié et un ami.

Adolphe JULLIEN.

Extrait de la REVUE BRITANNIQUE.

LA BIBLIOGRAPHIE DES FOUS

« S'il y a encore un livre curieux à faire en bibliographie c'est la *Bibliographie des fous*. » Ces paroles, écrites en 1829, ont été depuis rapportées invariablement par tous ceux qui se sont occupés des œuvres dues à des cerveaux plus ou moins désorganisés. C'est qu'en effet, elles furent le cri de découverte d'un monde nouveau et sont demeurées le point de départ d'études fort nombreuses. Mais, lorsqu'il formulait pour la première fois cette proposition d'un aspect tout paradoxal, Charles Nodier ne parut-il point s'offrir en exemple et mériter de prendre place en tête des auteurs dont les singulières figures devaient, prétendait-il, former une si belle galerie ? (sans compter qu'il est l'auteur très avoué des *Sept châteaux du roi de Bohème*).

Quoiqu'il en soit, l'ingénieux écrivain fit bientôt la démonstration de sa thèse dans un de ces merveilleux articles qui ont ouvert la voie à une foule de découvertes heureuses ou profitables pour la science des livres. Il n'avait guère pour auditeurs qu'un groupe d'adeptes, le maître-bibliophile : le *Bulletin* où il enseignait était alors le seul organe possible ; mais la parole de l'initiateur eut vite franchi les limites de ce petit monde ; elle était trop séduisante, trop féconde pour se perdre sans fruit.

A peine Nodier eut-il abordé le sujet si neuf, si curieux de la littérature des fous, que les bibliophiles se mirent à l'œuvre.

L'heure était certes propice : grâce aux travaux de Peignot, auxquels succédaient ceux des deux Brunet, de P. Lacroix et de tant d'autres, un public instruit et sympathique suivait les progrès des travailleurs. Or, sur le point spécial qui nous occupe, il y eut vraiment bonne fortune pour tous, car le sujet se trouva plus vaste, plus riche qu'on ne l'avait soupçonné.

Déjà Angoulevent, Postel, Simon Morin, Bluet d'Arbères surtout, avaient attiré l'attention des érudits; ces excentriques avaient été replacés dans leurs vieux cadres et la patience des restaurateurs modernes avait ravivé leurs physionomies. Toutefois ce n'étaient là que des études isolées et la notice de Nodier ne devait pas borner à si peu son influence.

Vint, en effet, un très habile chercheur que les sujets étranges et toutes les singularités de la production littéraire ont presque exclusivement passionné. L'auteur regretté du *Macaronéana* et du *Livre des Visions*, fixé comme par un heureux caprice du sort dans l'atmosphère inspiratrice de cette Angleterre si féconde en excentricités, fit une moisson des plus amples. Le résultat de ses recherches parut à Londres, non pas une fois comme on semble l'affirmer généralement, mais à deux reprises différentes. Ces publications ont leur place marquée sur les rayons des bibliothèques les mieux choisies: qui pourra dans un avenir prochain les rayer aisément de ses *desiderata?* On n'a pas suffisamment relevé toute l'attention que Delepierre avait accordée à son sujet : ce soin est attesté par la persistance avec laquelle il

y est revenu et dont je suis bien aise de fournir la preuve complète.

Tout d'abord son travail, paru en 1857 dans le 4e vol. des *Mélanges* de la *Philobiblon Society*, formait à part un petit volume in-8° de 135 pp., contenant 38 notices, sous ce titre : *Essai biographique sur l'histoire littéraire des fous.* Il avait été précédé d'*Etudes bio-bibliographiques sur les fous littéraires* publiées dans le 3e vol. des mêmes *Mélanges* (1856, in-8° de 79 pp.), où il est surtout question du fameux comte de Permission. Enfin M. Gustave Brunet indique une autre brochure du même auteur, le *Dementiana,* in-4° de 44 pp. (Voir « le Livre, » première part., n° 1, p. 27).

Octave Delepierre ne devait pas s'en tenir là. En 1860, groupant ses travaux antérieurs, l'érudit belge fit paraître à Londres son *Histoire littéraire des fous* (in-8° de 184 pp.), qui renferme cette fois cinquante et une notices distribuées en deux parties : la première, composée des quatre sections adoptées par l'auteur dans un travail précédent : les Théologiens, les Littérateurs, les Savants, les Politiciens ; et la seconde comprenant des biographies diverses.

Certes, après des travaux aussi persévérants, aussi étendus, aussi riches en renseignements, le sujet pouvait paraître épuisé ; il n'en était rien. Un bibliographe, qui signe modestement Philomneste Junior et qui sous son nom vrai ou emprunté, égale en science et en talent de vulgarisateur ses illustres homonymes, M. Gustave Brunet a repris en sous-œuvre les travaux de ses devanciers.

Delepierre, sentant la difficulté de réaliser au total le programme tracé par Nodier et de nettement délimiter un aussi vaste champ d'exploration, Delepierre s'était borné à

ne toucher qu'aux œuvres et aux personnages marqués apertement du sceau d'une folie avérée. C'était rendre à la fois la tâche moins lourde et moins ardue.

M. Gustave Brunet n'a pas cru devoir s'astreindre à traiter un seul côté de la question : il l'a retournée et nous la montre sous tous ses aspects. Extravagance, hallucination, folie, voilà l'ensemble de son sujet ; il en poursuit l'exécution dans cette triple évolution dont M. Delepierre n'avait voulu examiner que la dernière, dans ces trois orbes successifs, si j'ose dire, où l'intelligence humaine, son équilibre rompu, roule en désordre jusqu'à ce qu'entraînée hors de sa sphère elle s'évanouisse comme un monde perdu qui échappe aux lois de la gravitation.

Les excentriques, les visionnaires, les fous, voilà les trois catégories bien tranchées, mais inséparables dans une étude qui a pour but de présenter le tableau littéraire et bibliographique des manifestations anormales de l'esprit humain.

Il faut féliciter M. Brunet d'avoir compris cela, d'être revenu courageusement à la tradition du maître, et de n'avoir point hésité à tenter la réalisation d'une œuvre aussi immense que difficile. Malheureusement les difficultés ne sont pas seulement venues pour l'indomptable travailleur de l'étendue de son sujet : il s'est rencontré que, par une de ces contradictions si rudes pour nous, chercheurs consciencieux, l'éditeur s'est avisé d'être d'autant plus parcimonieux, il semble, que l'auteur s'était imposé un plan plus vaste. Je reviendrai tout à l'heure sur cette faute et ses conséquences.

Mais je tiens à dire d'abord que dans l'élégant petit volume qui vient d'être publié à Bruxelles chez MM. Gay

et Doucé, on trouve une masse d'informations et de documents nouveaux ou peu connus.

Le livre de M. Gustave Brunet publié sous ce titre : *Les Fous littéraires, essai bibliographique sur la littérature excentrique, les illuminés, visionnaires, etc.*, forme un charmant volume in-8°, comprenant environ deux cent soixante-sept articles (cinq fois plus que la dernière édition d'Octave Delepierre), fort joliment imprimé et tiré à petit nombre sur papier légèrement teinté.

Par ses séductions matérielles, comme par son mérite bibliographique, il est digne des bibliophiles les plus délicats, et il est destiné à prendre rang, dans un avenir très prochain, parmi les raretés les plus recherchées. Aussi la critique lui a-t-elle fait le meilleur accueil et les juges les plus compétents lui ont décerné de complets éloges. Je m'y associe sans réserve ; les observations qui vont suivre font le procès des éditeurs et ne sauraient s'adresser à l'auteur qui, dans une matière aussi complexe a su ménager la clarté et l'intérêt, grâce à l'habileté de ses recherches et à un ordre de classement fort simple.

Maintenant, je l'ai promis et je dois tout dire. Je suis d'ailleurs à l'aise pour exprimer toute ma pensée, car Philomneste Junior m'a précédé dans la voie de l'aveu : « Il aurait fallu plus d'un gros volume, écrit-il, si nous avions tenté d'énumérer tous les fous littéraires, tous les écrivains excentriques, tous les visionnaires. » En effet, cette nouvelle œuvre, si substantielle, où se trouve condensé sous chaque article le résultat de tant de recherches, ne nous laisse qu'un regret : on sent que l'auteur n'a pas eu la liberté de nous montrer toutes ses conquêtes.

Dans la trop rapide revue où nous convie à sa suite notre

aimable cicerone, dès l'entrée il nous mène au pas de course, jetant au-devant de chaque portrait des indications brèves qui excitent notre curiosité sans la satisfaire pleinement. A la sortie de ce train-éclair, on est bien un peu ahuri. On eût voulu s'arrêter au milieu de tant de science accumulée sur des sujets si divers, et l'on voit bien que le guide lui-même en nous donnant à regret des explications hâtives, a passé bien des noms qu'il aurait voulu commenter à loisir. C'eût été tout plaisir et tout profit pour le lecteur.

Ce défaut de développements, ces omissions quasi imposées, font souhaiter qu'une édition nouvelle vienne combler les lacunes de la première. On s'est plu déjà à signaler quelques oublis de la savante et curieuse monographie de M. Brunet. A mon tour, et en attendant l'édition nouvelle que j'appelle de tous mes vœux, je voudrais ajouter quelques indications, désigner quelques personnages qui doivent être légitimement restitués à Philomneste Junior.

Je demande la permission de grouper d'abord un petit nombre de notules qui ont leur place marquée sous le texte actuellement publié.

Ainsi, dans l'article Jacques Fernand, le fougueux et intarrissable lamartinolâtre, le rimeur aussi fécond qu'excentrique, qui a multiplié les tomes et les étrangetés de son *Remember !* — je souhaiterais de plus abondants détails et quelques citations, qui pourraient être fort gaies.

A l'article d'Hoverlandt, il y aurait à mentionner que la curieuse notice de R. Chalon a été tirée à part *(Bruxelles*, 1846, in-8 de 23 pp.).

Aux singularités mystiques énumérées à la fin du volume ne faudrait-il pas ajouter *la Livrée seconde de l'Iris espanouie,*

florissante au parterre sacré de l'ordre de Madame saincte Claire, par le P. J. Lafroigne, réduit en ordre et meilleur usage par J. Sadeur *(Paris,* 1624, p. in-12)?

Je pense aussi qu'il y aurait des indications utiles à prendre dans la très savante compilation de M. A. Canel, *Recherches historiques sur les fous des rois de France* (1873, in-18), que M. Brunet ne cite que deux fois, il me semble. Enfin, comme j'ai quelque grief contre les éditeurs qui ont si chichement mesuré l'espace à notre ami Philomneste, je signalerai, au bas de la page viij, une assez drôle de coquille qui attribue à Oct. Delepierre une *Revue analytiq. des ouvrag. écrits en* CONTOUR : il s'agit de la première esquisse du *Tableau de la littérature du centon.*

Mais, sans m'attarder plus longtemps à ces détails, je vais présenter quelques figurines de fous littéraires que je n'ai point rencontrées dans le volume de MM. Gay et Doucé.

N'y avait-il point de place pour cet excentrique docteur Clavel qui dédia *Aux improstituables patriotes purs*, son *Enkiridion des mélanges philosophiq., moraux, littéraires et politiq. du philantrope vieux Ermite de Philomélie d'Haurimonts, au bas de Montmartre (Paris,* 1834, 2 vol. in-12). Ce singulier ouvrage est un salmigondis de vers et de prose, divisé en plusieurs parties dont les titres sont dans le goût de celui-ci : « Epître et palinodie d'un vieux pécheur endurci, à Nostradamus de Bérenger, avec magique réponse du grand et divin sorcier. »

Place aussi à l'acrimonieux abbé Rive qui donna si furieusement *la Chasse aux bibliographes malavisés* et multiplia ses *Lettres violettes, noires, purpuracées* et tant d'autres écrits extravagants.

Place au théologien protestant Marin Armand de Valaubrée, qui emploie presque autant de points d'exclamation que Jacques Fernand et encore plus de grandes et petites capitales qu'un autre théologien dont je vais parler tout à l'heure. Son très curieux livre, rempli d'un bout à l'autre d'extravagances, est intitulé fort naïvement : *Etrennes du sens commun pour l'année MDCCL*, dédiées à M. de Guébriant par Monsieur D. V******. *Londres, s. d.*, (1749), in-12. Il n'a été cité ni par Barbier, ni par Quérard.

Place, très grande place, à côté du précédent, à l'auteur de *Théologie des chemins de fer, de la vapeur et du feu; le voile levé et avertissement aux chambres sur les volcans qu'elles appellent*. Paris, Th. Pitrat, s. d. (1842), in-8°. L'ouvrage, anonyme, n'est pas cité dans la dernière édition du *Dictionnaire* de Barbier. C'est regrettable. Juste un siècle auparavant un respectable allemand, A. Fabricius, avait préparé l'antidote aux maux exposés par l'excentrique exégète de 1842 : voir *Théologie de l'eau, ou essai sur la bonté et la sagesse de Dieu manifestées dans la création de l'eau,* ouvrage curieux traduit par le Dr Burnand (1742, in-8°).

Mais, à côté des théologiens, les mystiques, les illuminés, les gens à opinions singulières, tous les sectateurs de ces trop nombreuses sciences créées par une imagination délirante : l'astrologie, la divination, le magnétisme, le spiritisme, — écarté peut-être à tort par M. Brunet, — ont suscité une foule immense de rêveurs parmi lesquels Philomneste Junior a trouvé et peut trouver encore un grand nombre de ses justiciables.

En inscrivant dans ses listes M. de Mirville, il aurait pu lui donner pour voisins : le fécond magiographe Eliphas Lévi (feu l'abbé Constant), l'auteur de *la Science des esprits,*

révélation du dogme des Kabbalistes, esprit occulte des évangiles (1865, in-8°), non citée dans la dernière édition des *Supercheries littéraires;* et Anatole le Pelletier, écrivain fécond de tant de livres bizarres, entre lesquels se distingue : *le Dieu inconnu* (1867, in-8°). Ce Dieu « inconnu des philosophes et de la plupart des chrétiens, c'est, nous dit l'auteur, le S^t^-Esprit qui nous donne la clef des trois plus grands mystères de la mystique divine : la triple théophanie de l'Etre des êtres; la triple vie de l'homme ; la double mort, savoir : la mort naturelle du corps dans le temps, et la mort surnaturelle du périsprit dans la vie future. »

Mais ne querellons pas trop ces pauvres pneumatologues pour les faire entrer dans notre musée, si nous n'amenons à leur suite les divagateurs que les engouements de la science moderne a fait naître de tous côtés. Je néglige à dessein les inventeurs et leurs prospectus si curieux à collectionner, les faiseurs de systèmes, les métaphysiciens à outrance, les illuminés de la libre pensée; mais je m'arrête volontiers aux utopistes et aux néo-messies. Comment la bibliographie des fous n'a-t-elle pas encore recruté Thomas Morus l'inventeur d'*Utopie*, Cabet l'auteur du *Voyage en Icarie*, l'abbé Constant que je citais tout à l'heure, et qui a aussi composé une *Bible de la Liberté?* Je lui désigne encore l'extravagant anonyme à qui la philosophie du livre de *l'Esprit* avait assurément fait perdre le sien, et qui dans ses *Lettres sur les préjugés du siècle* (1760, in-12), quitte la vile prose (mais quelle prose !) lorsque l'enthousiasme le gagne, pour *vaticiner* de la sorte :

> Vive la vérité sur son char victorieux ;
> Sa gloire retentit jusqu'au plus haut des cieux ;
> Il ne faut qu'écouter et lui prêter l'oreille

Pour être déchaîné par ses sages conseils!...
Je prouverai toujours la vérité céleste
En dépit des héros des préjugés funestes
Qui veulent nous mener par les sottises à Dieu !

Ces extravagances sont trop solennelles ; trop grave aussi est « la haute science retrouvée après vingt ans de recherches patientes sous les ruines de l'antiquité orientale » par P. Christian, l'ancien bibliothécaire du Ministère de l'Instruction publique, l'auteur, non recueilli par Philomneste Junior, de l'*Homme rouge des Tuileries*, « cette œuvre extraordinaire qui ressuscite (en 1867 !) l'ASTROLOGIE ou science de l'HOROSCOPE telle que la pratiquaient le sacerdoce de l'antique Egypte et les Mages de la Chaldée. »

Laissons ces hallucinés doctrinaires ; n'oublions pas que nous sommes en France où, jusque dans ses aberrations, l'esprit ne saurait jamais abdiquer tout à fait.

Nos vieux auteurs nous offrent encore quelques joyeuses recrues que M. Brunet n'a pas enveloppés dans sa *presse*. Sans essayer de faire violence aux facétieux lunatiques et aux auteurs d'amphigouris, y a-t-il injustice ou abus à enrégimenter : Béroalde de Verville (s'il est vrai qu'il soit bien l'auteur du *Moyen de parvenir)* ; Montluc comte de Cramail, dont les *Jeux de l'inconnu* renferment tant de pages singulières surtout dans *le Herti ou l'universel ;* le bizarre abbé Bordelon ; l'auteur non moins excentrique des *Nouveautés dédiées à gens de différens états depuis la charrüe jusqu'au sceptre* (1724, 2 vol. in-12), ouvrage plus que drôlatique, qui offre, dit l'*Approbation :* « cinquante Epistres dédicatoires à soixante-dix personnes de différentes Professions, deux cens Titres bizarres, avec quatre Tables d'une nouvelle fabrique » ?

Enfin, nos modernes pourraient aussi fournir un assez grotesque arrière-ban, où je me contenterai de montrer :

Pierre Sollier, qui a fait la satire des personnages et des mœurs de son temps dans les plaisants dialogues de son *Manuel des fous* (an VIII, in-12) ;

Le chevalier de Laurence, lançant triomphalement à notre siècle peu sacramentaire son fantasque programme : *Plus de maris ! plus de pères !* ou le paradis des enfants de Dieu (*Paris*, 1838), 2 vol. in-8° s'il vous plaît ;

Jean-Pierre Cansson, un nouvel historien de *la Papesse Jeanne, mademoiselle Agnès Alla Etelbert, née en Angleterre,* (1877, in-16, imprimé en italique) ; l'auteur préconise les suprêmes influences de l'élément féminin : « la femme jouant un rôle surnaturel est, comme l'observe judicieusement M. Gustave Brunet, une des aberrations les plus chères aux écrivains qui ont dit adieu au bon sens. »

Enfin, je ne sais si je dois parmi nos poètes revendiquer l'auteur du *Grand Testament* (1868, in-12), E. Vermech, qui a bien un peu essayé d'exécuter de son vivant quelques-unes de ses dispositions testamentaires ; et ce grand diable de Glatigny, qui a fait lui aussi son testament, le *Testament du Comédien*, et que je vois encore avec sa figure hâve, ses vêtements en désordre, son caniche dans les bras, laissant échapper en fusées des tirades étranges et qui jointes *aux avantages de sa personne,* faisaient garer hâtivement les timides bourgeois, comme devant un Triboulet en goguettes.

Cette kyrielle pourrait s'allonger encore ; mais il faut se borner, et, puisque je viens de citer deux poètes, je clos mes *addenda* sur un parnassien de hasard, un sieur J. Canquoin, qui dans une brochure aussi rare que folichonne, a chanté les miracles du *Fluide du Nizam* (1873, in-8°). C'est

au milieu des divinités de l'Olympe que le merveilleux fluide accomplit les prodiges décrits par notre rimeur hétéroclite.

Dans l'île de Cythère, la Vénus vieillissait,
Comme une fleur éteinte son parfum s'envolait.

Mais elle n'était pas seule, la superbe déesse, à subir les injures du temps; tous les dieux, moroses et splénétiques, étaient plongés dans un morne ahurissement :

C'est que les cheveux blancs, ces herbes parasites,
Avaient tout envahi, jusqu'aux hermaphrodites ?

Pleurs, larmes et désolation !

La belle Hélène aussi poussait bien des hélas !
Faute de son Pâris, il restait Ménélas ;
Mais ne pouvant plus lui faire quelques niches,
Elle tente un essai avec des postiches.

Vain subterfuge ! Les déesses se montrant impuissantes à conjurer un tel malheur, tout semblait irrémissiblement perdu, lorsque

. . . . . le digne roi Priam
Vint un jour leur offrir le Fluide du Nizam.
Hélène en profita....
L'Olympe tout alors prit une autre tournure,
. . . . . les nymphes et Vénus,
Rajeunissent à vue d'œil, et toutes sont charmantes ;
Les dieux sont retournés à leurs anciens exploits;
Du Fluide du Nizam on reconnaît les doigts !

Je laisse le lecteur rêver sur ces *exploits* et sur le miracle opéré par les *doigts* du précieux *fluide*. Je n'émets plus qu'un vœu : c'est que les curieux étudient dans le savant livre de M. Gustave Brunet, le plus riche jusqu'ici en informations de ce genre, les bizarres produits de la littérature des fous.

Avouons que c'était une mine riche à exploiter que celle qui a attiré l'attention de ta t de bibliographes modernes ; elle a été l'objet des recherches des plus célèbres d'entre eux, Nodier, J. Ch. Brunet, P. Lacroix, Quérard, Reiffenberg ; mais à M. Gustave Brunet restera l'honneur de la définitive victoire de cette brillante campagne.

Gustave MOURAVIT.

LE DUC DE LA VALLIÈRE

SES COLLECTIONS ET SES VENTES

LOUIS-CÉSAR de la Baume-le-Blanc, Duc de la Vallière, était né le 9 octobre 1708.. Mais nous n'allons pas nous embarquer dans une biographie, qui ne rentre en aucune façon dans notre cadre; nous nous permettrons donc de renvoyer le lecteur aux recueils spéciaux, voire à l'avertissement qui précède le grand catalogue de 1783, et à la notice que rédigea Jean-Luc Nyon l'aîné, pour le catalogue de la seconde partie, acquise en bloc par le marquis de Paulmy; on y trouvera tous les détails désirables.

Le Duc de la Vallière avait 30 ans lors de la vente du comte d'Hoym, qui venait de se pendre dans une auberge des environs de Dresde, et il prit une large part à ce grand tournoi Philobiblique; pendant les années suivantes les belles occasions d'acquisition ne manquèrent pas au jeune et ardent collectionneur. Ce furent les ventes Bellanger (1740); Duc d'Estrées (1740); Lancelot (1741); Harley (*Lond.* 1743); d'Orléans de Rothelin (1746); Gluck de S^{t}-Port, l'amant de M^{me} de Verrue, qui avait acquis la bibliothèque de La Monnoye (1749); l'expert Gersaint (1750); Secousse (1755), où le Duc acheta moyennant 2500 livres environ 530 portefeuilles contenant plusieurs milliers de pièces relatives à l'histoire de France; enfin et surtout Girardot de Pdontréfond la première vente se fit

en 1757, la seconde collection du célèbre amateur fut acquise en bloc par M. de Mac-Carthy.

Mais bientôt ces conquêtes partielles ne suffisent plus à l'ardent collecteur, et nous le voyons se lancer hardiment dans l'achat *in integro* de bibliothèques considérables.

Citons tout d'abord la collection Guyon de Sardière, dont le catalogue avait été rédigé pour la vente par l'expert Barrois en 1759.

Cette bibliothèque est trop connue, et le catalogue est dans les mains de tous les bibliophiles ; nous n'en parlerons donc pas.

A peu près à la même époque, il s'était rendu acquéreur de la bibliothèque Jackson, dont le catalogue, imprimé à Livourne en 1756, forme un vol. très petit in-8° de 663 pages ; le catalogue est devenu fort rare ; on nous permettra d'en dire quelques mots.

Jackson était consul de Sa Majesté Britannique à Livourne ; il consacra trente années à la formation de cette collection précieuse ; beaucoup de livres provenaient des *auctions* célèbres du consul anglais de Venise, Joe Smith, et du Marquese Capponi ; le nombre des volumes était d'environ 3000, parmi lesquels on rencontrait en grand nombre les manuscrits précieux.

Entre ces derniers nous citerons plusieurs classiques grecs et latins provenant des illustres bibliothèques de Médicis et de Sozomène de Pistoja *, 17 manuscrits de

* Sozomène de Pistoja, chanoine de la cathédrale de cette ville, est l'auteur d'une Chronique universelle, dont il ne nous reste qu'une partie, imprimée au tome 16 de la collection de Muratori.

Il mourut vers 1458 ; deux ans après on fit l'inventaire des

Cicéron, Pythagore, Aristote, six Mss. du Dante, Diodore de Sicile, un *Breviarium*, avec miniatures d'Attavante, provenant de Mathias Corvin, Horace, Juvénal, 7 Mss. d'Ovide, 9 de Pétrarque, Polybe, Platon, Properce, 4 Salluste, Sénèque, Suétone, Térence, Tibulle, 5 Virgile, etc., en tout 215 Mss.

Nous ne citerons des nombreux incunables latins, que la première édition si rare de Cæsar, et plusieurs admirables volumes imprimés sur vélin, véritables livres princiers.

Quant aux Italiens, qui forment la très majeure partie du catalogue, ils sont là tous en très bel ordre, depuis la première édition de Dante jusqu'à celle de Pétrarque.

Tout cela fut acheté 35000 *lire*.

On retrouve une grande partie de ces volumes dans les ventes partielles faites par le Duc de La Vallière; mais un certain nombre figurent à la grande vente de 1783, et quelques-uns furent conservés pour le marquis de Paulmy en 1784, nous parlerons de tout cela en temps utile.

Ce n'est qu'à la fin de 1768 que le Duc de la Vallière se décide à prendre un bibliothécaire, et jamais bibliophile ou bibliomane n'éprouva un besoin plus impérieux de s'adjoindre un spécialiste.

En effet le brave duc achetait beaucoup, mais un peu à tort et à travers, sans discernement et sans critique; en outre il était d'humeur facile, et se laissait volontiers exploiter par plusieurs confrères et amis, qui trouvaient le moyen (passez-nous l'expression familière et un peu triviale) de

116 Mss. des meilleurs auteurs latins dont se composait sa bibliothèque; on les trouva enchaînés dans 6 tablettes; cet inventaire est rapporté par le P. Zacharia dans sa ***Bibliotheca Pistoriensis***.

lui *soutirer* ses plus beaux livres. Deux collectionneurs, entre autres, fort habiles et très entreprenants, Gaignat et Randon de Boisset, qui d'abord s'étaient contentés de s'accommoder de ses doubles, étaient parvenus à le dépouiller d'une bonne partie de ses plus précieux Mss., de ses éditions *princeps* et même, *horresco referens !* avaient trouvé le moyen de se faire céder quelques-uns de ses admirables livres imprimés sur vélin.

Le fait est consigné textuellement dans l'avertissement placé par Guillaume de Bure, en tête du grand catalogue de 1783.

De plus le Duc s'était laissé aller à céder à la bibliothèque du Roi la plus notable partie de ses livres d'histoire naturelle, classe qui n'est plus de mode aujourd'hui, mais que nos pères recherchaient au XVIII^e^ siècle avec plus d'ardeur et de fanatisme que les Poètes et les Romanciers.

Enfin, grâce aux habiles suggestions de ses amis et courtisans, l'excellent grand seigneur se laissa entraîner à faire vendre en 1767, 5633 n^os^ de doubles ! Si encore le catalogue n'avait compris que des doubles, il n'y aurait peut-être eu que demi-mal, mais les exemplaires uniques, les livres sur vélin, les manuscrits de premier ordre se rencontrent à chaque pas dans ce catalogue qui forme deux volumes, et tout cela fut vendu misérablement.

Un exemple entre mille : La célèbre première édition de *Marot*, 1532, figure là sous le n° 2812; elle est vendue 35 sols, et les catalogues de 1783 et de 1784 ne la possèdent pas.

Sous la rubrique : *Livres omis*, on voit s'étaler 50 ou 60 manuscrits sur vélin ou sur papier, avec ou sans miniatures,

mais ces Mss. sont des poètes et des romans de chevalerie, les plus rares et les plus précieux.

Randon de Boisset et Gaignat firent certainement là une excellente affaire, mais ce fut la dernière.

Le Duc de la Vallière comprit qu'il n'était pas de force à lutter contre tous les oiseaux de rapine, qui s'acharnaient après lui ; et il se décida à risquer le tout pour le tout, c'est-à-dire à s'adjoindre un bibliothécaire.

Il eut cette bonne fortune de mettre la main sur un homme maniaque, irascible, orgueilleux à l'excès, mais très sérieusement érudit, prodigieusement actif et fanatique des livres.

Ce fut dans les derniers jours de décembre 1768 que le Duc fit cette excellente acquisition, et jusqu'à sa mort, qui survint le 1er novembre 1780, l'abbé Rive resta le pourvoyeur, le directeur, et, tranchons le mot, le maître après Dieu de cette bibliothèque, dont il sût faire un incomparable monument.

Le Duc avait crû prendre un bibliothécaire ; il le trouva, et très savant, et très tenace, et très habile, mais il tomba sous la griffe d'un despote emporté, autoritaire, atrabilaire ; de guerre lasse il prit le sage parti d'abandonner la lutte ; il laissa faire... et paya ses bordereaux avec résignation, avouant à ses amis qu'il ne s'était pas donné un serviteur, mais qu'il avait fait l'acquisition d'un dogue, et qu'il ne se chargeait pas de le museler.

Voici un passage bien curieux d'une lettre de cet excellent abbé Rive ; elle est datée d'Aix, le 10 février 1779, et adressée à son ami (un ami intermittent !) Perin de Sanson, qui demeurait chez M. de Chalandray, jadis receveur général des Finances, n° 64, rue de l'Université à Paris.

Après d'amères récriminations contre le despotisme, l'ignorance crasse, la bassesse des hommes *violets* et particulièrement du *Mitrophore* du diocèse d'Aix, contre lequel il écrivit tant de si violentes et de si fastidieuses diatribes, l'abbé s'exprime ainsi :

« Le petit *Jean de Dieu* ou *Jean de la Croix* (c'est de l'archevêque d'Aix, Mgr de Boisgelin, qu'il parle avec cette irrévérence), enveloppé sous la Couasse *(sic)* d'une grosse ignorance anti-bibliothécale, ne m'a fait venir ici que pour la parade, et il voudroit manœuvrer à ma place. Jugez si après avoir mis le duc de la Vallière bien au-dessous du dernier garçon de sa bibliothèque, je permettrois qu'un petit homme *violet*, qui a cent fois moins d'aptitude que lui dans les travaux bibliothécaux, s'immisceât (*sic*) gauchement et plus que gauchement dans les fonctions intérieures de ma place. »

On sait que l'abbé Rive, fut appelé en 1786, à Aix, pour y prendre la direction de la belle bibliothèque, que le marquis de Méjanes avait léguée aux Etats de Provence.

Mais nous aurons l'occasion de reparler de ce turbulent personnage ; revenons à nos moutons, c'est-à-dire aux collections du duc de la Vallière.

Peu de temps avant l'arrivée de l'abbé Rive aux affaires, Jean Louis Gaignat était mort, laissant une admirable collection de tableaux, d'objets d'art et de curiosité, mais plus particulièrement un des plus riches cabinets de livres et de Mss. qui aient jamais existé.

Gaignat fut l'un des amateurs les plus passionnés du XVIII^e^ siècle ; il avait une belle fortune et gagnait beaucoup d'argent, mais tous ses revenus suffisaient à grand'peine à la satisfaction des goûts artistiques les plus ruineux.

Il mourut de chagrin de la perte qu'il eut à subir de sa charge de receveur-général des consignations ; cette révocation brutale fut attribuée à la duchesse de Mazarin, contre laquelle il avait soutenu une lutte acharnée lors de la mise aux enchères de deux superbes Magots de la Chine dont la duchesse avait une irrésistible envie.

La passion du collectionneur emporta Gaignat; il mena la lutte avec un tel acharnement que les Magots lui furent adjugés, mais la duchesse, outrée qu'un prestolet non titré lui eut osé tenir tête, le fit bel et bien révoquer.

Il en mourut de dépit, plus encore que de chagrin.

L'admirable collection de livres de Gaignat lui avait coûté 279,381 livres ; l'estimation qu'en avait faite avant la vente le libraire De Bure, le gros Guillaume, ne se montait qu'à 214,768 liv. ; la vente produisit 227,597 livres.

C'était à Caignat que De Bure père, avait dédié sa *Bibliographie instructive*, qui l'est fort peu, au dire de l'abbé Rive (et pour cette fois l'abbé Rive est dans le vrai) ; Gaignat ne crut pas payer trop cher l'honneur d'une pareille dédicace en envoyant au père du gros Guillaume un carrosse et deux beaux chevaux.

La vente de Gaignat commença le lundi 10 avril 1769, et dura 28 jours. L'abbé Rive était déjà en pied chez le duc de La Vallière ; il n'eût garde de laisser échapper l'occasion ; aussi le bordereau du noble bibliophile se monta-t-il à près de 90,000 livres ; on retrouvera dans le catal. de 1783 la plupart des trésors acquis ou reconquis dans cette vente célèbre, ce sont presque tous des exemplaires imprimés sur vélin, ou d'incomparables manuscrits.

En 1770, la vente du duc de Brancas-Lauraguais, faite par De Bure, très riche en livres français, Poëtes, Romans de

chevalerie, etc. fournit au nouveau bibliothécaire l'occasion de très nombreuses acquisitions que nous voyons figurer honorablement au grand Catal. de 1783.

Deux ans après, l'abbé Rive achète en bloc la collection de feu M. Bonnemet.

Bonnemet était un ancien marchand de soieries de la rue Saint-Denys ; il avait gagné dans le commerce un bien considérable. Son luxe était peut-être excessif pour un parvenu, mais il était impossible de ne pas le lui pardonner, car ce luxe était marqué au coin du goût le plus exquis et le plus pur ; il mourut à la fin de 1770 et ses curiosités, meubles et tableaux furent vendus l'année suivante ; le catal. en est fort rare.

Ses livres ne furent mis en vente que le 10 février 1772, mais quelques jours avant l'ouverture des enchères, ils avaient été conquis par l'abbé Rive ; l'estimation faite par le libraire des héritiers, Gibert l'aîné, ne se monta qu'à 14,598 livres.

Le Catalogue ne comprenait que 853 numéros, mais comme il se trouvait un certain nombre de doubles exemplaires, on peut hardiment en compter 900 ; et quels jolis livres, et surtout quelles reliures ! Cet excellent Bonnemet, qu'on accusait d'être un maniaque, parce qu'il poussait l'amour des livres parfaits jusqu'à la manie, était tout simplement un amateur de génie, d'un bon siècle en avance sur les bibliophiles de son temps.

Et quels prix d'estimation !

Le *Tiers et Quart livre* de Fezandat. 1552. 2 vol. in-8, en *Mar. citron*, lavés, réglés, 3 liv.

La *Paulégraphie* de G. de Mynut, *Lyon*, 1587, in-8, 2 liv.

Manon Lescaut de 1753, 2 vol. in-12, en gr. pap. de Holl. *Mar. rouge*, 3 liv.

Le *Roman de Merlin* de Vérard, 1498, 3 vol. in-fol., *Mar. cltr. à comp.*, 36 liv.

Zayde, Paris, 1670, 2 vol. in-12, en *Mar. rouge dent.*, et un second exemplaire, en *Mar. citr.*, lavé, réglé, le tout : 5 liv.

Nous en passons et des meilleurs.

A la fin de cette même année 1772, le duc de la Vallière fait une seconde vente de doubles, mais celle-ci est soigneusement colligée, et extraite des collections de M. de Bombarde, de Guyon de Sardière et de Bonnemet.

Le cabinet de M. de Bombarde, sur lequel nous manquons de renseignements précis contenait, croyons-nous, les débris de la très illustre bibliothèque de la famille d'Urfé, « qui étoit en grande réputation du temps de Du Verdier, qui la cite avec éloge, ainsi que le P. Jacob, dans son *traité des plus belles bibliothèques.* » Le duc de la Vallière avait acquis ces vénérables reliques vers 1760, de M. de Bombarde, héritier et légataire universel de la dernière descendante en ligne directe de Claude et d'Honoré d'Urfé, qui avaient, au temps du P. Jacob, réuni cette bibliothèque en leur château de l'Abbatie ou de la Bâtie, dans le Forez, résidence artistique, s'il en fut, dont nous pouvons voir de très intéressants débris au Musée du Louvre.

Cette vente des doubles du duc de la Vallière eut lieu dans les premiers jours de janvier 1773 ; le catalogue et les soins de la vente furent confiés à Guil. De Bure, fils aîné, qui depuis..... mais alors il était l'homme lige de l'abbé Rive; ce catalogue ne comprend pas moins de 2,812 numéros, il est très riche en poésie, théâtre, romans et

facéties; nous devons reconnaître qu'il est déplorablement rédigé, la description des volumes est d'une sobriété si succincte, les dates des éditions sont si souvent omises, bref la rédaction en est si incorrecte et si inexacte, que nous nous expliquons parfaitement le désappointement et les colères de l'abbé Rive; aussi les prix sont-ils singulièrement faibles! Prenons au hasard : L'*Alain Chartier* de P. Le Caron, in-fol., est vendu 36 sols; la *Penthaire de l'Esclave fortuné,* de Paris, Janot et Al. Lotriau, 1530, in-8, dont M. Brunet ne cite pas de prix d'adjudication, bien qu'annoncée *très rare,* est vendue 4 liv. 11 sols; le *Marot* de Roffet, annoncé in-8, S. O. (peut-être de 1532), est porté à 32 sols; le *Bonaventure des Périers,* de 1544, 41 sols; la première édition d'*H. Salet,* 1 liv.; *Pierre de Brach,* 1576, in-4, 1 liv.; le *Capitaine Lasphrise* (1599) réuni à *Scalion de Virbluneau,* de même date, 2 liv. 15 sols, etc.

La rédaction est d'une fantaisie vraiment originale; ainsi, sous le n° 1233, figurent *les Œuvres de Molière, Paris,* 1736 (lisez 1734), 6 vol. in-4, fig., première édition (lisez : premier tirage). Du reste, cet article en *Mar. bleu,* se vend exceptionnellement un bon prix : 132 liv. 1 sol.

Les romans forment une énorme série de plus de 600 n^{os}, le *Merlin* de Bonnemet est vendu 120 liv. !

Les *Voyages de Gulliver,* et le *Nouveau Gulliver* de l'abbé Desfontaines, figurent bravement au milieu des voyages en Amérique, mais ceci est une peccadille; nous avons bien vu un célèbre bibliographe saxon classer de nos jours dans la série des ANA le roman de Madame Sand, *Indiana.*

Les pièces gothiques relatives à l'histoire de France se donnent en général pour deux à trois liv. et tout est à l'avenant.

Cependant il nous faut excepter de la débâcle le beau *Mézeray* de Bonnemet (*Paris, Guillemot,* 1643-46-51) en 3 vol. in-fol., très gr. pap. et *Mar.*, qui avait été estimé 300 liv. par Gibert, et qui est vendu 350 liv. 1 sol.

L'exemplaire encore plus beau vendu 810 liv. en 1783, est, croyons-nous, celui que l'abbé Rive avait payé 500 liv. chez Gaignat.

De 1772 à 1775 on voit peu de ventes considérables ; les catalogues Mancini, Boullongne, de Varenne de Béost, Dejan, Floncel, de la Condamine, Delateu, Pont-de-Vesle, etc. offrent quelques livres précieux, sur lesquels l'abbé put étendre sa dextre de *conquistadon,* mais ce ne sont plus là de ces tournois bibliopégiques qui font époque.

En 1775, se fait à Londres l'*auction* du docteur Asken ; le duc de la Vallière y expédie Guillaume de Bure avec les commissions de l'abbé Rive ; il se trouvait là 3,570 numéros de livres imprimés, et 633 numéros de Mss. dont quelques-uns *di primo cartello* ; De Bure trouva chez nos rivaux d'Outre-Manche des compétiteurs acharnés qu'il n'avait plus l'habitude de rencontrer à Paris. Ce ne fut pas encore là une revanche d'Azincourt, et ce fut à peine s'il put rapporter pour 15,000 liv. d'articles chèrement payés ; nous pourrions en donner le détail, mais ce détail nous entraînerait un peu loin ; citons un seul article : le n° 622 du catalogue Asken est le *Miroir de la princesse Marguerite* de 1533, in-8, imprimé sur vélin, dans une riche reliure, il est payé 2 liv. sterl. 15 sh. ; à la vente de 1783, il est adjugé moyennant 99 liv. 19 s. ; à M. de Mac-Carthy, et à la vente de celui-ci acquis par M. Van-Praet pour la bibliothèque du roi au prix de 99 francs.

Nous aimons à croire qu'il s'y trouve encore.

Les acquisitions dernières de l'abbé Rive, dans les quatre années qui précèdent la mort du duc de la Vallière, ne sont pas aussi importantes que les premières ; il convient cependant d'excepter la vente du cabinet du duc de Saint-Aignan qui se fait en 1776 ; il se trouvait là quelques manuscrits et quelques précieux volumes qu'on retrouve très avantageusement cités dans le catalogue de 1783.

En 1777, on vend les collections Randon de Boisset, où ne se trouvent guère que de très beaux livres italiens et quelques remarquables reliures.

La vente de Crébillon fils, celle du Président de Brosses, en 1778, celle du libraire Chardin, sous le nom de Filheul en 1779 ; la première vente de M. de Mac-Carthy, faite la même année à la suite de l'acquisition de la seconde bibliothèque de Girardot de Préfont, tout cela n'a fourni que quelques articles aux collections du duc ; le catalogue infiniment précieux de Le Camus de Limare avait bien été publié en 1779, mais la vente n'eut lieu qu'en 1786, après d'importantes acquisitions faites chez la Vallière en 1784 ; enfin en 1780, la première vente de M. Mel de Saint-Céran, receveur général des finances de Montauban, n'offre rien de bien extraordinaire, et celle, infiniment plus importante de M. Gouttard, dont le catalogue porte la date de 1780, ne fut faite qu'en mars 1781, et le duc de la Vallière était mort le 16 novembre 1780.

Mais nous avons omis de mentionner une nouvelle vente de doubles, faite par G. De Bure le lundi 10 mars 1777, et jours suivants.

Vite un saut en arrière.

Le catalogue qui contient 1,308 numéros, ne présente

rien de bien extraordinaire ; cependant on peut y relever quelques articles : Le *Quintuplex Psalterium* donné par H. Estienne en 1513, imprimé sur vélin, est vendu 330 liv. ; le *Lactance* de Rome, 1468, est vendu 154 liv. ; deux exemplaires de la *Historia Naturale di Plinio,* de 1476, dont l'un imprimé sur vélin, sont retirés de la vente et réintégrés sur les rayons de la bibliothèque pour figurer à la grande vente de 1783, les éditions princeps de Suétone, d'Eutrope, de Quinte-Curce, etc. sont là ; enfin un admirable livre figure, on ne sait pourquoi, à cette vente de second ordre, c'est l'*Editio primaria, perrara,* de *Cæsar,* de Rome, 1469, in-fol. dont un exemplaire est porté au grand prix de 610 livres ; il est vrai que cet exemplaire, nous dit une note Ms. de notre catalogue, était celui de Maioti ! provenait-il du catalogue Jackson, nous l'ignorons.

Le duc de la Vallière, auquel le rancuneux abbé Rive refuse toute espèce de goût, de savoir et même d'intelligence, avait tout au moins une qualité primordiale chez le bibliophile, l'audace et la persistance ; sa grande situation lui permettait de demander, nous dirions presque d'imposer des échanges à la bibliothèque du Roi, et il ne s'en fit pas faute ; il n'est pas sans intérêt de reproduire les deux pièces suivantes que l'on trouvera aux Archives Nationales (*Reg. du Secrétariat, pour l'année 1759.* O. 287. pp. 187 et 189).

Ce sont deux lettres qui montrent la désinvolture avec laquelle certains bibliophiles grands seigneurs en agissaient avec les communautés religieuses ; nous ne voulons pas dire que de nos jours on ne procéderait pas avec le même entrain si faire se pouvait ; on nous permettra de réserver notre opinion à cet égard.

A Versailles, le 19 avril 1759.

Au Rév. Père bibliothécaire de Saint-Victor.

« M. le duc de la Vallière, qui depuis longtemps est fort de mes amis, mon Rév. Père, et à qui je me suis fait un très grand plaisir de procurer des livres, quand j'en ai trouvé l'occasion, m'a prié de vous écrire pour vous engager à lui céder dix volumes de votre bibliothèque que vous lui avez confiés, et quelques pièces en vers dans sept volumes de recueils *(sic)* de différentes choses que vous lui avez aussi confiées ; il m'a remis l'estimation faite par le sieur Barrois, libraire, de ces dix volumes, montant à 174 livres. Mais M. le duc de la Vallière *désire faire le bien de votre maison* ; il consent de porter cette estimation au double, et de vous donner encore dix volumes in-quarto de Recueils de différentes pièces nouvelles pour celles qu'il tirera des sept volumes qui sont entre ses mains, et qui vous appartiennent ; comme je crois que cet échange peut être avantageux à votre maison, et que je souhaite profiter des occasions de faire plaisir à M. le duc de la Vallière, j'ai crû pouvoir vous informer de sa proposition, et je vous serai obligé en particulier de vous porter à lui procurer cette satisfaction, si il n'y a point de lois ou de dispositions particulières qui s'opposent à celle de ces volumes et autres prêtés. Vous voudrez bien en ce cas en parler à vos supérieurs, et me marquer ce qu'ils auront résolu à cet égard. On ne peut vous être, mon Rév. Père, plus parfaitement dévoué que je le suis. »

Est-ce assez complet ? et que vouliez-vous que fissent les bons Pères ?

L'officieux informa le noble duc de ses négociations, et cela dès le lendemain :

A Versailles, le 20 avril 1759.

A Monsieur le Duc de la Vallière.

« J'ai, Monsieur, l'honneur de vous envoyer la lettre que j'écris au Père bibliothécaire de Saint-Victor. J'y ai joint une copie de l'estimation des livres dont vous désirez qu'ils vous fassent une cession, et j'ai l'honneur de vous renvoyer l'original de cette estimation. Je vous supplie *(sic)* d'être toujours persuadé de l'attachement très parfait, avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc. »

Avouez que voilà une manœuvre audacieuse et que les bons Pères ont cédé là dix volumes de leur bibliothèque, à jamais illustre, pour un bien agréable prix! et que dirons-nous de ces dix volumes in-4 de pièces modernes données en échange de ces introuvables pièces qui foisonnaient dans les inestimables recueils de l'Abbaye de Saint-Victor?

Voulez-vous un autre exemple de la désinvolture de notre Duc :

Le célèbre fermier-général avait fait orner des plus précieuses miniatures un livre sotadique bien connu, intitulé : *Le Tableau des Mœurs du Temps dans les différens âges de la Vie.* C'était un in-4, d'une admirable écriture, et les peintures obscènes étaient de la grandeur du manuscrit.

A la mort de M. de la Popelinière, le duc de la Vallière obtint du roi une lettre de cachet à la faveur de laquelle ce manuscrit fut enlevé à la succession du financier, sous prétexte de haute moralité, et pour empêcher la publication d'un chef-d'œvre de l'art pornographique.

Ce livre, qui aurait dû être impitoyablement condamné au feu, aux termes exprès de la lettre de cachet, fut soigneu-

sement relégué dans l'*Enfer* du Duc, et reparut à sa mort. La duchesse de Châtillon le vendit pour 25 louis à M. Pâris qui sortit de France au commencement de la Révolution, et duquel le prince Galitzin l'acheta à Londres; on sait que M. Pâris revint en France et reprit du service sous Bonaparte.

Au mois de mars 1825 les livres et curiosités du prince Galitzin furent rapportés à Paris pour être vendus; le catalogue en fut dressé par le libraire Dusart; on y voyait figurer l'admirable Ms. d'*Adonis,* par Nic Jarry, qui fut acheté par M. de la Bédoyère, et le Ms. des *Mémoires* de Commines qui fut acquis par M. Bourdillon.

Mais le *Tableau des Mœurs* ne figura point au catalogue; il fut cédé à l'amiable à un amateur spécial, M. de Soyecourt; nous le retrouvons en 1844, à la vente de J. G. (Jules Gallois) où il est retiré faute d'enchères à 5,000 francs; plus tard il entra dans la riche collection du baron J. P., il est en Angleterre aujourd'hui.

Relevons encore un fait, plus grave peut-être, qui dénote les singuliers procédés à l'usage du collectionneur du temps, et plus particulièrement à celui de notre noble duc et pair, et de ce procédé nous n'entreprendrons pas de le blanchir; les pièces que nous reproduisons ont été déjà publiées par notre ami excellent et dévoué, le regrettable Leroux de Lincy.

Ce sont des notes, recueillies par l'abbé de Saint-Léger, sur certains livres *empruntés* par le duc à la bibliothèque de Sainte-Geneviève; elles ont été reproduites *in-extenso* parmi les pièces justificatives publiées à la suite des *Recherches sur Jean Grolier* (*Paris, Potier*, 1866, in-8), nous les résumons.

L'abbé Mercier de Saint-Léger fut bibliothécaire de Sainte-Geneviève jusqu'en 1772 ; en relations d'intimité avec le duc de la Vallière, il ne sut pas résister aux instances de son noble ami, qui lui *emprunta* sous divers prétextes, quelques-uns des plus précieux volumes de l'opulente bibliothèque du Génovifains ; voici la liste de ces *emprunts*, telle qu'elle nous a été conservée : L'*An des sept Dames*; pet. in-4, goth., (voyez au *Manuel* Œuvre nouvelle) ; l'*Anthologia Græca* de Florence, 1494, in-4, sur vélin ; le *Tewrdanckh*, de 1517, in-fol. sur vélin ; le *Mystère de l'Incarnation*, in-fol. ; *Dionysii Areopagitæ Opera*, in-8, sur vélin ; enfin un Ms. sur papier contenant *neuf Mystères* in-fol.

Le Duc était un homme de goût; il ne parla jamais de restitution.

Ces emprunts n'étaient ignorés de personne à Paris, mais la malignité s'en mêla ; peut-être y eut-il dans les bruits qui circulèrent un peu de jalousie. Quoiqu'il en fût, on alla jusqu'à dire que si le duc faisait figurer ces trésors dans sa collection, n'en faisant mystère à personne, c'est qu'il les avait autrefois payés au bibliothécaire ; on prétendit tenir le fait du duc lui-même...., etc.

Le 26 juin 1775, le Père Pingré, bibliothécaire qui avait succédé à l'abbé Mercier, pour imposer silence à la calomnie, écrivit au Duc :

Monsieur le Duc,

Je ne sais sur quoi on se fonde pour me faire dire que vous avez payé quelque chose à M. l'abbé Mercier pour une *Anthologie grecque* imprimée sur vélin, en 1493 à Florence. Je ne l'ai point dit, parce que ni vous, monsieur le duc, ni

M. l'abbé Mercier ne me l'avez dit : celui-ci, au contraire, m'a écrit dans le temps qu'elle n'était point payée.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, etc.

PINGRÉ.

C'était là une sommation polie en bonne et due forme de payer ou de restituer ; mais c'était parler à un sourd.

L'abbé Mercier écrit :

« Le duc de la Vallière m'a renvoyé cette lettre à Soissons, et il a gardé l'*Anthologie*, sans la payer à M. Pingré. »

Le duc fit celui qui ne veut pas entendre et garda les volumes avec sérénité.

Madame la duchesse de Châtillon, après la mort du détenteur, donna aussitôt l'ordre de la restitution, qui eut lieu par le ministère de De Bure qui, avec un bordereau bien en règle, remit le tout à l'abbé de Saint-Léger, le 27 juin 1781, six ans et un jour après l'infructueuse réclamation du Père Pingré. Le 30 juin l'abbé les rendit au père Pingré qui les réintégra sur les rayons de la bibliothèque ainsi que le constata son récépissé du même 30 juin, et le même jour l'abbé de Sainte-Geneviève écrivait à Mercier une lettre de remerciement.

« Ce qui contribue à faire croire, ajoute M. Renouard, que le duc aurait pu devenir propriétaire de ces livres, au lieu de les garder à titre d'usufruitaire, c'est qu'en marge du bordereau de De Bure est leur estimation, qui, à l'exception du *Tewrdannckh*, coté 1,000 fr., était considérablement au-dessous de la vraie valeur, même pour ce temps-là. Moyennant 1,672 francs, 350 pour l'*Anthologie*, 96 pour l'*An des sept Dames*; *Mystère*, 120; *Mystères Mss.* 96 fr., et les 1,000 du

Tewrdannckh, le tout eût appartenu au duc, et la succession en eût retiré bien davantage. »

Voici le bordereau de De Bure :

— Cejourd'hui 27 juin 1781, j'ai remis, par les ordres de Madame la Duchesse de Châtillon, à M. l'abbé de Saint-Léger, de Soissons, les livres suivants qui ont été réclamés par Messieurs de Sainte-Geneviève :

1° *Tewrdancths ou les aventures du Chevalier Tewrdancths*, en vers allemands, imprimés en 1517, in-fol., exemplaire sur vélin. — 1,000 francs.

2° *Anthologia gracæ ex editione Joannis Lascaris*. Florentiæ, 1494, in-4, exemplaire sur vélin. Mar. bleu. — 360 francs.

3° L'*An des sept Dames*, rondeaux et ballades d'amour, et autres pièces, etc., in-8. — 96 francs.

4° *Le Mystère de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, joué par personnages l'an 1474, à Rouen. In-fol., gothique, sans date ni lieu de l'impression (n° 3186 de la Bibliographie). — 120 francs.

5° *Dyonisii Areopagitæ Opera*, in-8, exemplaire imprimé sur vélin. Ce volume ne s'est pas trouvé dans la Bibliothèque.

6° Manuscrit sur papier contenant neuf mystères à 41 personnages, dont celui de Sainte-Geneviève. In-fol. — 96 francs.

Fait à Paris, le 27 juin 1781.

De Bure, fils aîné,
Libraire à Paris.

Toutes les pièces autographes relatives à cette triste mais curieuse affaire avaient été conservées par l'abbé Mercier,

lors de la vente des livres de ce savant bibliographe, qui fut faite par De Bure le 24 frimaire an VIII (1800) et jours suivants. Cette liasse décrite à la page 64, fut achetée par Aug. Renouard, moyennant 3 francs.

Il faut être de bon compte ; un collectionneur, assez ardent, assez audacieux pour agir vis-à-vis des congrégations avec ce laisser-aller de grand seigneur, ne mérite pas les méprisantes invectives que lui prodigue en mainte circonstance le venimeux abbé Rive.

C'était certainement l'un des plus intrépides bibliomanes qui aient existé. De nos jours il aurait peut-être bien réussi.. à passer en police correctionnelle.

Mais revenons à notre abbé Rive :

— « La vétusté des Imprimés, dit ce bibliographe, n'en fait aucunement le mérite ; à moins qu'un bouquin du XV^e^ siècle ne contienne quelque trace remarquable touchant l'art de l'imprimerie et les progrès de son invention, soit *extensivement*, soit *intensivement* — (on sait que l'abbé est un terrible néologue), — il ne doit jamais être recherché et il est sans valeur quelconque. Ça été contre mon gré et contre mes représentations réitérées que la dernière bibliothèque du duc de la Vallière, que j'avois formée moi-même, a été inondée de tant de semblables bouquins. Comme le Duc, auquel cette bibliothèque appartenoit, manquoit absolument d'esprit et de connoissance pour la bibliothèque qu'il me faisoit former, il achetoit du moine Maugerard des caisses entières de livres, et quand il les avoit reçues, au lieu d'en rejetter les bouquins qui y étoient contenus, il en faisoit ordinairement relier la totalité en maroquin. De là jugez du beau choix que l'ILLUSTRE GUILLAUME nous a donné des livres de cette dernière bibliothèque. »

C'est de l'admirable collection de 1783 que parle avec cette insolence l'abbé Rive, et ces lignes sont-elles tout au moins extraites d'une correspondance privée ? Eh bien ! non, elles sont imprimées tout au long à la page 201 du *Catal. littéraire de ses ouvrages imprimés et Mss.* Eleuthéropolis, an II, in-8°.

Mais nous reviendrons tout à l'heure sur ce singulier personnage.

Cependant le duc de la Vallière vieillissait; il se préoccupait obstinément de la destination future des trésors bibliographiques qu'il avait réunis, et plusieurs fois il fit des tentatives, malheureusement restées infructueuses, pour céder *in integro* cette prodigieuse collection.

Nous demandons la permission de transcrire ici, presque entière, la lettre d'un des grands ennemis de l'abbé Rive, dont le nom, en somme, n'est pas moins resté comme celui d'un des plus excellents et universels bibliographes que la France ait produits, de l'abbé Mercier de Saint-Léger.

Elle est datée de Paris, le 19 février 1779, c'est-à-dire qu'elle précède de 21 mois la mort du duc de la Vallière, et c'est ce qui la rend particulièrement intéressante.

Après avoir traité diverses questions de bibliographie et touché à quelques points de diplomatique et de sigillographie, l'abbé Mercier de Saint-Léger continue en ces termes :

« Si, parmi vos anciennes éditions, vous aviez le *Lumen animæ*, in-folio, édit. de 1479, de 1482 ou d'une date postérieure, je vous serais très obligé de me le dire. J'ai la première de 1477 appartenante (*sic*, au collége Mazarin; l'exemplaire du Roi de celle de 1479, qui est marqué aux armes du comte Hoym, est défectueux de 28 feuillets, où il peut y avoir quelque chose, et je ne connois l'édition de

1482 que par la notice qu'en donne Liron, tome I de ses *Singularités,* où il y a quelques méprises. Jettez les yeux, si vous en avez le temps, sur la page 369, vous y verrez cité un *Ecrit françois* de Launoy, où il a appris que *René* MOREAN, Angevin, etc., (lisez MOREAU). Or quel est cet *Ecrit françois,* et où se trouve cette lettre de René Moreau ? Voilà ce que je cherche. Dans les lettres latines de Naudé (*Genève,* 1667, in-12), je trouve plus d'une lettre à ce Moreau, mais aucune de Moreau à Naudé. Il me semble que depuis 1667 on a imprimé d'autres lettres de Naudé; parmi lesquelles seroit peut-être celle que je voudrois de Moreau.

« Nous aurons incessamment le catalogue de M. (Pâris) de Meysieu, qui possédoit force raretés : mais nous sommes à la veille de voir ouvrir un sanctuaire bien plus précieux, je veux parler de celui du duc de la Vallière, qui menace ruine prochaine. Il avoit songé à vendre la totalité à *Monsieur;* mais le prix n'a pas convenu au Prince. En cas de mort, je désirerois fort que Monsieur fît cette acquisition. Une bibliothèque de cette espèce ne devroit pas être distraite, et conviendroit à merveille au possesseur du Luxembourg, où, bien gouvernée, elle pourroit servir d'aiguillon à celle du Roi. Il me seroit aisé de prouver à M^me^ la D^sse^ de Châtillon, fille du possesseur, qu'une pareille vente en total pourroit être plus avantageuse qu'une vente publique par articles; et il seroit facile de se concilier sur le prix, en payant partie comptant, partie en rentes viagères. Mais il faudroit que le Prince eût ce désir, et qu'il lui fût vivement inspiré pour sa gloire.

« Je suis bien fâché que votre santé me prive de vos lettres; mais je n'ai garde d'acheter si cher un plaisir quelque grand qu'il fût... etc. »

Il est fâcheux que nous ignorions à qui cette lettre intéressante fut adressée en 1779; nous avons tenu à la donner jusqu'à la fin; la dernière pensée est d'une délicatesse bien charmante.

Toutes les négociations, entamées du vivant du Duc, échouèrent misérablement, et cet excellent seigneur s'en alla de vie à trépas le 16 novembre 1780; il laissait une fille unique, M^me^ la D^sse^ de Châtillon, et sa veuve lui survivait.

A la seconde vente de M. de Bruyères-Chalabre en 1833, figurait un précieux lot d'autographes qu'il serait, sans nul doute, d'un puissant intérêt bibliographique de compulser et même de reproduire; malheureusement, malgré nos recherches, il nous a été impossible de savoir quel est aujourd'hui l'heureux possesseur des pièces précieuses dont suit l'énumération :

Testament olographe du duc de la Vallière, en date du 11 juillet 1776. — Codicille du 1^er^ mars 1777. — Lettre de la Duchesse, sa veuve, à Boudot, exécuteur testamentaire de son mari, autogr. sig. — Lettre de la D^sse^ de Châtillon, fille du Duc, concernant l'abbé Rive, son bibliothécaire, autogr. sig.

Tout cela fut vendu 21 fr., et tout cela a disparu ; il nous faut donc nous rejeter sur les hypothèses.

L'abbé Rive, qui comptait fermement avoir la haute direction des ventes posthumes de son ancien maître, fut évidemment éconduit par la veuve et la fille du Duc, qui préférèrent à ce savant personnage, brouillon et emporté, le calme, méthodique et positif Guill. de Bure; de plus l'abbé, paraît-il, n'avait point reçu d'émoluments pendant ses treize années d'exercice, mais il lui avait été fait pro-

messe d'une pension viagère de 3000 livres ; cette pension fut réduite à 1200 liv.

De là, et franchement il y avait motif à exaspération, de là ces colères, ces rages, ces reproches acrimonieux, ces véritables accès d'épilepsie où tomba fatalement le malheureux abbé, cruellement blessé dans ses intérêts et froissé dans son incommensurable amour-propre ; et à ses terribles coups de boutoir, le *Gros Guillaume* qui se trouvait par le fait le vrai bouc émissaire, mais qui avait assez de sang-froid pour faire passer les affaires avant la satisfaction de ses rancunes personnelles, ne répondit jamais que par quelques épigrammes timides, et qui certes n'emportaient pas le morceau, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant la préface du grand catalogue de 1783.

L'abbé outré se retira donc avec sa pension de 1200 liv., qu'il eut cependant la résignation d'accepter, et que lui servit jusqu'à sa mort la D^sse^ de Châtillon ; il crut se venger cruellement en emportant avec lui toutes les *cartes* qu'il avait préparées, ce qui donna en effet un peu plus de mal à De Bure et à son très intelligent aide-de-camp, le jeune Van-Praët, mais en définitive le catalogue n'en fut peut-être pas plus mauvais.

La dispersion de cette admirable collection fit un très grand bruit dans l'Europe littéraire ; de toutes parts accoururent pour prendre part au tournoi les libraires, les bibliothécaires et les amateurs ; la Hollande, l'Autriche, la Prusse, l'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, etc., se firent représenter, et tous les commissionnaires étrangers vinrent disputer aux amateurs français les riches épaves que laissait après lui l'amateur le plus illustre et le plus ardent qui ait peut-être jamais existé.

Nous n'avons certes pas la prétention de nous appesantir longuement sur les détails de cette vente.

La bibliothèque Nationale possède d'ailleurs deux véritables monuments bibliographiques que tous les amis des livres ont certainement bien des fois compulsés ; nous voulons parler des catalogues interfoliés et longuement annotés, qui ont été légués par leurs propriétaires, MM. Guillaume de Bure et Van Praët.

Il se trouve dans ces notes volumineuses quelques détails et anecdotes que l'on pourrait peut-être relever, exemple : Le *Speculum humanæ Salvationis* xylographique, (n° 124) est vendu 1260 fr. pour la bibl. Impériale de Vienne : voici la note de De Bure :

« Ce fut le duc de Luxembourg, neveu du duc de la Vallière, qui pria M. l'archevêque de Sens, alors archevêque de Toulouse, de le lui procurer ; il l'eut pour 50 louis ; il y avait dix ou douze ans qu'il le marchandait ; il avait fait agir, pour conquérir ce précieux volume, jusqu'au duc de Choiseul ; pour le décider à interposer son crédit irrésistible dans une *affaire de cette conséquence*, il lui avait rapporté que ces braves religieux (les Célestins) le céderaient pour quelques bouteilles de vin étranger, s'il en faisait lui-même la proposition. Mais le Duc, choqué d'avoir été compromis vis-à-vis de ces religieux qui connaissaient et appréciaient à merveille la rareté et l'intérêt du livre qu'ils possédaient fut très blessé d'avoir été si inconsidérément mis en avant par le duc de Luxembourg, et en garda longtemps rancune au duc de la Vallière. »

Beaucoup de bibliophiles possèdent le catalogue de la Vallière avec les prix, imprimés ou Mss. ; quelques-uns avec les noms des acquéreurs ; mais tous ces noms de

libraires commissionnaires ne disent pas grand'chose; on nous permettra de dévoiler quelques anonymes.

Le libraire chargé de la vente acquit un très grand nombre d'articles et des plus importants, pour la bibliothèque du Roi (imprimés), pour M. de Mac-Carthy, M. de Montaran, pour l'abbé de Mayence, qui représentait l'Evêque-électeur, pour M. de Lussaret, M. de Montaynard, M. Pâris de Meyzieu, M. le Duc de Penthièvre, M. de Perthuis, etc.

Béjot, qui achète un grand nombre de manuscrits, était conservateur de ce département à la bibliothèque du Roi, et ce fut à cet établissement qu'entrèrent ses nombreuses et intelligentes acquisitions.

Le libraire Tilliard, cet excellent vieillard que nous avons connu presque centenaire, achetait au nom de M. Bolongaro-Crevenna, de M. Carpenter, de M. Collaert, libraire de Bruxelles, de M. de Laporte, etc. Son bordereau se monta à 31785 liv. 18 sols.

M. Crevenna d'Amsterdam, que nous venons de nommer, dont la très nombreuse bibliothèque fut vendue six ans après, partageait ses commissions entre De Bure et Tilliard ; mais ces commissions étaient parfois ridicules ; ainsi pour le n° 4880, qui fut acquis moyennant 700 liv. 9 sols pour la bibliothèque Impériale de Vienne, il avait donné une commission de 180 à 310 livres, suivant la condition.

Mérigot jeune, libraire de Paris, achetait spécialement pour le comte Rewiczky, dont la belle bibliothèque fut depuis acquise en bloc par Dibdin pour lord Spencer.

De Tune, libraire de La Haye, présent à la vente, avait quelques commissions de Crevenna, mais il acheta beaucoup plus pour la bibliothèque de la Haye et pour quelques riches cabinets Néerlandais.

Chardin, le célèbre libraire parisien, avait, croyons-nous, la commission de M. d'Hangard, de Méon et de M. Firmin-Didot.

L'abbé Strattman, l'un des gros bordereaux de la vente, représentait la bibliothèque de l'Empereur à Vienne, dont il était l'un des conservateurs.

Le grand libraire florentin, Molini, n'acheta qu'un petit nombre de livres pour la Laurentiane et la Magliabecchiana, et quelques volumes d'assez peu d'importance pour les amateurs ultramontains.

Payne, le célèbre English bookseller, était chargé des commissions de M. Grenville, de lord Spencer et du duc de Roxburghe ; le marquis de Blandford (*White Knight*) et sir Mark Masterman Sykes n'achetaient pas encore à cette époque ; le dernier n'avait que treize ans, et c'eût été là une précocité un peu bien extraordinaire.

Parmi les amateurs présents au tournoi, dont les bordereaux eurent quelque importance, nous citerons : le marquis de Méjanes, l'abbé de Prémontré, Niel de S^t^-Ceran, Neerman, le duc de Cossé, Née de la Rochelle, Bailly, depuis maire de Paris, Naigeon, M. de Sept-Chesnes, M. de Saint-Cergues, le comte Durazzo, marquis de Paulmy, Lolliée, Laujon, Elmsly, libraire de Londres, Yzquierdo, qui représente Le Camus de Limard, et enfin M^me^ la D^sse^ de Châtillon, qui, entre autres acquisitions intelligentes, n'eut garde de laisser échapper la *Guirlande de Julie*, (n° 3247), cet incomparable monument de la galanterie française, qu'elle paya 14510 livres, et qui est encore aujourd'hui la propriété d'un de ses descendants, M. le duc d'Uzès.

Il serait bien intéressant, croyons-nous, mais malheureusement ce travail nous entraînerait trop loin, de donner :

1° La liste des articles doubles ou triples, dont quelques-uns d'une singulière importance; ainsi nous pourrions signaler des doubles non portés reliés aux armes de François Ier et autres personnages historiques.

2° L'indication des provenances bibliographiques, Cl. d'Urfé, Colbert, comte d'Hoym, etc., que le catalogue omet fort souvent, et qui ne sont pas dénuées d'intérêt.

3° Compléter la nomenclature et donner le détail des pièces gothiques comprises dans les recueils de poésie, de facéties ou d'histoire, et dont les premières seulement figurent au catalogue.

Mais ce supplément excéderait évidemment les bornes d'un article, et ce serait la lecture d'un gros volume qu'il faudrait imposer aux abonnés des *Miscellanées bibliographiques*, lesquels auraient parfaitement le droit d'être médiocrement flattés d'une prolixité aussi exubérante.

La vente du duc de la Vallière commença le 12 janvier 1784 et dura jusqu'au 5 mai suivant; il y eût 81 vacations pour 5668 numéros; en admettant 700 ou 800 articles doubles, on arrive à une moyenne de 80 numéros par vacation; nos pères savaient la valeur de l'aphorisme : *Chi va piano, va sano*; ou peut-être tenaient-ils à savourer et prolonger leur jouissance. Aujourd'hui nous vendons plus vite et plus cher, sinon mieux.

La plus forte des vacations est celle du lundi 1er mars, qui produit 20762 fr. 12 sols; c'est là que figure la *Guirlande de Julie;* la plus faible est celle du samedi, 20 du même mois, qui ne donne que 1106 fr. 16 sols.

L'état du total fait par le libraire chargé de la vente est de 465333 liv. 14 sols; celui que donna M. de la Ville, liquidateur de la succession, montait à 466135 liv. 17 s., parce

qu'il y ajoutait les livres imparfaits revendus, qu'il convient de déduire ; enfin le produit consigné à la suite de la liste des prix imprimés, qui doit être le chiffre vrai, n'est que de 464677 liv. 8 s.

Nous n'ajouterons rien à cet éloquent résultat. Quel serait aujourd'hui le produit d'une pareille vente ? Question oiseuse, s'il en fût, et qui d'ailleurs ne peut être résolue, même hypothétiquement. Trente ans plus tard, les prix de la vente de 1784 étaient triplés ; exemple : le n° 5058, le *Monstrelet* sur vélin, aux armes de Claude d'Urfé, est adjugé moyennant 640 liv. à M. de Mac-Carthy ; lors de la vente du célèbre amateur toulousain, en 1815, ce noble livre est payé 1800 livres par Van-Praet pour la bibliothèque du Roi. Aujourd'hui un exempl. sur vélin de la 2e édition du même ouvrage, sans provenance, est vendu 3050 fr. chez M Ambr. Firmin-Didot.

A la fin de cette même année 1784 paraissait le catalogue de la seconde partie de la bibliothèque, dont la rédaction avait été confiée au laborieux libraire Jean-Luc Nyon, l'aîné : l'effrayant total des livres décrits monte à 26537 numéros, formant 6 gros volumes in-8 ; la vente devait se faire dans les premiers jours de décembre 1784 ; elle n'eut pas lieu.

Chacun sait que le marquis de Paulmy acquit cette prodigieuse collection en bloc, et qu'elle forme aujourd'hui le principal fond de l'Arsenal.

Ce qu'il y a dans ces 27000 nos de livres charmants, introuvables, inconnus, de merveilles en un mot, est inimaginable ; notre excellent ami, Paul Lacroix, qui en est le conservateur, qui en fait ses délices de tous les instants, vous en parlera un jour ou l'autre avec quelques

détails, et beaucoup mieux que nous ne pourrions le faire.

L'on verra clairement alors que l'abbé Rive n'avait pas absolument tort quand il accusait son riche et heureux rival, le Gros Guillaume, de manquer de goût, de savoir, et de connaissances spéciales ; il y a là en foule des trésors de rareté et d'élégance, d'une condition et d'une fraîcheur de reliure exceptionnelles, qui eussent dû remplacer, avec toutes sortes d'avantages, nombre d'articles qui figurent, on ne sait trop à quel titre, dans les rangs de la collection dispersée au vent des enchères publiques.

Ainsi donc le duc de la Vallière a possédé l'énorme quantité de 41958 numéros de livres ; ce qui, si l'on veut diviser les recueils de pièces et tenir compte des doubles non enregistrés aux divers catalogues, représente certainement plus de 50000 articles, tous intéressants ; nous dirions presque, malgré les déblatérations de l'abbé Rive, tous précieux.

Jamais, à l'exception de Richard Heber, un simple particulier n'a réuni une aussi formidable armée.

Les diverses ventes de Rich. Heber comprennent, il est vrai, plus de 60000 articles, et dans le nombre se rencontrent assez souvent des livres précieux, *rari nantes*, mais quel contraste ! ô saint patron des bibliophiles ! Lisez quelques pages des insipides catalogues du gentleman anglais, et vous parcourrez ensuite avec ravissement les splendeurs des catalogues du noble Duc.

Notre modeste travail ne serait pas complet, si nous n'ajoutions, en guise de dessert ou de post-face quelques mots sur le bizarre et excentrique personnage, dont nous avons si souvent parlé, sur le bibliothécaire du Duc, l'abbé Rive.

— « Sa place sera-t-elle parmi les grands hommes ou dans la classe des hommes singuliers? La question est ajournée à trente ans. » — Cette question nous laisse assez froid, mais il est cependant à peine nécessaire de dire qu'elle a été tranchée, et radicalement tranchée depuis longtemps.

L'abbé Rive avait été appelé à Aix, nous croyons l'avoir déjà dit, pour prendre la direction de la bibliothèque du marquis de Méjanes; après force déboires que lui attira, il faut bien l'avouer, son intraitable caractère, il s'en vint mourir à Marseille, le 20 octobre 1791, et sa bibliothèque y fut vendue en 1793; elle comprenait 2553 n^{os}, parmi lesquels se rencontraient, très clair-semés, quelques volumes assez précieux.

Il avait laissé un assez bon nombre de Mss. de la dernière heure; — « Nous aurions désiré de posséder les Manuscrits curieux que l'abbé Rive a laissés, mais son héritier les a mis à un prix qui ne nous a pas permis d'en faire l'acquisition, » dit le libraire Achard, qui avait acheté la bibliothèque du défunt et la vendait pour son propre compte! Mais que c'est bien là le fait de l'héritier de l'abbé Rive et comme le vaniteux bibliographe a dû tressaillir d'orgueil dans son cercueil!

L'abbé Rive, on le sait, a pris soin de léguer à la postérité la liste des ouvrages imprimés ou Mss. dont il s'était rendu coupable.

Dans les dernières années de sa vie l'infortuné bibliographe était affligé d'une terrible maladie, peu connue jusqu'alors, mais dont la science a eu à enregistrer plusieurs spécimens depuis nos dernières révolutions; on peut baptiser cette affection morbide du nom générique d'Hydrophobie littéraire.

A cette singulière affection, incombe la responsabilité de cette dernière publication de l'Energumène; c'est peut-être la plus violente et la plus enflammée de ses nombreuses diatribes : qu'on en juge par ce colophon :

A ELEUTHEROPOLIS

De l'Imprimerie des Anti-Copet, des Anti-Jean-de-Dieu, des Anti-Pascalis, ces anti-redoutables fléaux de la régénération françoise, et de la vraie liberté nationale, l'an 2e du nouveau siècle françois.

Quel pathos, ô mon Dien !

Et au début de ses invectives, comme il parle de la clique des Porte-Mitres :

« Il a voué une haine implacable à ces horribles mortels.... Qu'on ne soit pas surpris de cet acharnement inextinguible contre de pareils scélérats ! »

Inextinguible ! c'est bien le mot d'un Hydrophobe !

Mais ce violent pamphlet n'en est pas moins, malgré ses fatigantes exagérations, l'un des plus intéressants opuscules du trop fécond écrivain.

Que l'on nous permette de citer les premiers mots d'une notice nécrologique, qu'un ami anonyme, (Perrin de Sanson, peut-être), a consacrée à la mémoire de l'excentrique personnage :

— « L'abbé Rive, dit son bienveillant bibliographe, est connu dans le monde savant pour un des meilleurs bibliographes qui aient existé. Les ouvrages littéraires qu'il a publiés ont forcé ses ennemis même à faire l'éloge de sa vaste érudition et de sa critique sûre....

« Le caractère bouillant de l'abbé Rive, aigri par l'injus-

tice et le malheur, l'a porté, dès les premiers jours de la Révolution, à faire connaître les intrigues dont il a été victime, sa plume féconde a produit quelques brochures, déjà tombées dans l'oubli qu'elles méritent. Mais l'histoire ne jugera pas le savant bibliographe d'après les écarts de ses derniers jours.

. . . . . .

« Parmi les absurdes calomnies débitées sur son compte, il en est une que je ne saurais passer sous silence : — Tout en enrichissant la bibliothèque du duc de la Vallière, dit Peignot, il eut le secret de se fournir de livres rares et précieux. — M. l'abbé Rive, aussi économe que rangé dans ses affaires, ne dépensait qu'en achat de livres. Il a employé, pour former son cabinet, dont M. Achard a publié le catalogue, une partie de ses appointements, le produit de ses écrits, et 22000 fr. que M^lle^ de Molléges, lui a prêtés à différentes époques, et qui ont été remboursés après la mort de l'abbé Rive. Il n'est aucune des personnes qui l'ont approché qui ne fasse l'éloge de sa scrupuleuse probité... Au reste il a été bon parent, ami chaud et excellent maître. Le seul domestique qu'il ait eu pendant 24 ans, l'a pleuré comme s'il avoit perdu son père... »

Quelle conclusion devons-nous tirer de ces dépositions contradictoires ? il nous semble que la résultante de l'enquête s'impose logiquement à tous les bons esprits.

L'abbé Rive fut un philologue distingué, un bibliographe consommé : le fait est indéniable. — Il fut *bon parent, ami chaud, excellent maître :* nous n'y contredisons point. — Il fut d'un absolu désintéressement : nous en donnons acte de grand cœur.

Toutes ces qualités du domaine privé constituent ce

qu'on est convenu d'appeler un honnête homme et un homme érudit.

Mais...

Dame Nature, en le formant, eut le caprice de créer un porc-épic (et non *épique,* comme l'*innocente* coquille d'un prote l'a fait dire à un académicien de nos amis); ce porc-épic, d'humeur atrabilaire, était en outre affligé d'une dose incommensurable de vanité, (le cas n'est pas absolument rare parmi les membres de ce sous-genre intéressant qu'on appelle l'homme de science !) Enfin les dernières années de sa vie sont ravagées par des accès intermittents de Delirium et d'Hydrophobie littéraire; accès que son ami, par suite d'un euphémisme compatissant, qualifie doucement d'*écarts des derniers jours.*

Voilà, croyons-nous, l'homme et l'homme vrai.

Maintenant et pour clore cette interminable digression qui doit commencer à énerver les patients lecteurs des *Miscellanées,* auxquels nous demandons encore quelques minutes de répit, qu'ils nous permettent d'introduire, sous forme d'appendice caudal, une ou plusieurs lettres de l'abbé à son ami Périn de Sanson *; elles offrent un certain intérêt littéraire et nous semblent particulièrement caractéristiques.

« J'ai reçu en son tems, cher ami, les six cents livres que vous m'avez fait compter par M. Gordas en août dernier.

Depuis mon retour de la Suisse, je suis resté vis-à-vis de tous mes amis et de tous mes correspondants dans un profond silence, parce que les *astutioles* et les *petits manéges* de

* La bibliothèque de Périn de Sanson fut vendue à Aix en 1836; le catal. in-8 comprend 74 pp.

l'infiniment petit Jean de Dieu, qui occupe le siége archiépiscopal de cette ville, et que le Tiers-Etat de la Provence appelle *Jean de la Croix*, m'ont occasionné un nouvel ouvrage auquel j'ai mis la main vers le milieu de juillet dernier, et dont j'ai fini le corps seulement vers la fin de janvier de cette année.

(Cette lettre qui n'est pas datée, est du mois de mars ou d'avril 1789.)

Le tems, que j'ai été obligé de donner à la composition de ce nouvel ouvrage, a suspendu les soins que je devois consacrer à la continuation de mon Réveil matin.

Cet ouvrage sera intitulé :

La chasse aux Bibliographes et aux Antiquaires mal-avisés, suivie de beaucoup de notes critiques sur l'Histoire de l'ancienne Typographie et sur diverses matières bibliologiques et bibliographiques, ainsi que de plusieurs éclaircissements sur la réformation des lettres en France, sur diverses parties de son droit public, et de la Provence, concernant principalement la contribution de ses trois ordres, et la manière ridicule, frustratoire, injurieuse et injuste, dont son administration se conduit par rapport à la Bibliothèque, que le Marquis de Méjanes a léguée à cette Province.

Vous voyez, cher ami, par le titre de cet ouvrage, combien il sera intéressant, et le terrible courage que la nature a mis dans mon esprit.

Rien n'est capable de m'arrêter, quand les *Astutioles* et l'Injustice viennent me provoquer.

. . . . . .

L'ouvrage dont je vous parle, sera en deux volumes in-8, dont chacun contiendra au moins trois cents pages.

Je n'en ai fait tirer que 300 exemplaires dont 50 sur

papier de Hollande. Ceux-ci je les vendrai 36 liv. et les autres 18 liv.

Je voudrois que vous vissiez Esprit du Palais-Royal, ou Ardouin, pour leur proposer l'achat d'un nombre de ces exempl. Je les leur laisserois avec une remise de six livres tant sur le papier d'Hollande *(sic)* que sur le papier de 12 liv. la rame.

S'ils ne se dépêchent ils courent risque de n'en point avoir, etc.

. . . . . .

Si vous avez jamais lu un ouvrage *profond, très serré, très suivi, très méthodique, très curieux* et *très utile (ouf !)* ce sera celui-ci ; il servira non seulement aux plus grands sçavants *bibliologues,* mais encore aux vrais amateurs.

Je suis bon juge et je suis très juste. La sévérité que j'exerce contre moi ne me rendra jamais idolâtre de moi-même.

(Ici se place une abominable semonce donnée au malheureux Perin de Sanson, qui s'est permis de mal juger les ouvrages de l'abbé, qui les a accueillis (*Horresco !*) avec sarcasmes, etc.

Puis une diatribe contre le P. Laire et l'abbé Mercier, etc., etc., la lettre a 9 pages in-4.)

Nous demandons à continuer ce dépouillement :

« J'ai reçu, très cher ami, votre lettre du 5 janvier courant; je l'ai trouvée bien différente de celles que vous m'aviés écrites pendant longtemps auparavant. Je n'y ai plus apperçu que le véritable ami, et c'est pour cela que je vous ai rendu toute mon amitié.

« Vous recevrés de moi, lorsque l'occasion s'en présentera, cinq nouveaux ouvrages, gros ou petits, dont quatre

seront sur papier de Hollande, et dont le cinquième n'est tiré que sur un seul papier.

. . . . . Le premier est un opuscule intitulé la *Ligue Monachale Anti-Elémovynaire,* contre divers moines, et nommément contre les Gueux de Chartreux de cette ville, qui refusèrent de m'aider ce mois d'août dernier pour une aumône d'environ 110 ou 115 liv. qu'il me falloit dépenser pour payer les dettes et le retour d'un pauvre Parisien dans sa ville natale.

Vous y trouverés, aux pages 11 et 12, le foudroyement des *violets;* aux pages 27 et 28 l'extirpation de toute révélation positive, et sur la page 6, une lettre à la garde nationale de Lyon, envoyée aussi en manuscrit aux mêmes gardes nationales de Bordeaux, de Paris, de Rennes et de Rouen, contre la méprise de la notre assemblée nationale à faire de notre clergé un corps national, tandis qu'elle ne devoit en faire qu'une secte uniquement salariable, aux dépens de ceux qui voudroient y croire.

. . . . . .

Le second est ma *Chronique littéraire,* ou l'histoire critique de mes ouvrages manuscrits et imprimés, ainsi que de différens secours que j'ai fournis pendant longtemps à diverses personnes de lettres. C'est un RIVIANA très curieux, très sçavant et très utile; il est rempli d'anecdotes épistolaires, qui cimenteront d'une manière très irréfragable la réputation littéraire que je me suis incontestablement acquise dans l'Europe, et qui abasourdiront pour toujours les Gros Guillaume, les Van-Praet, les louches Mercier, les impudens Anisson, et tous les gens de cette sorte.

Cette chronique sera suivie d'un *Appendix* d'environ six pages, contenant une missive que le sçavant Sennebier de

Genève m'a écrite sur ma *Chasse aux bibliographes....* en décembre dernier.

Il me marque dans cette lettre que mon ami Diodati, premier pasteur de l'Evangile, et premier bibliothécaire de Genève, lui avoit prêté ce livre, qu'il veut l'avoir pour lui, qu'il l'a lu et relu, qu'il est composé par un des plus sçavants bibliographes du siècle et du monde, qu'il veut le relire encore, et l'étudier à fonds, parce que ce ne sera que par lui qu'on évitera les erreurs et qu'on les craindra.

Voilà, cher ami, un homme du métier, qui n'est pas comme vos jaloux Mercier et Anisson.

Le troisième est un mémoire très curieux, pour me faire payer mes émoluments et mes indemnités.

Le quatrième est une lettre des frères *Anti-politiques*, c'est-à-dire des *hommes vrais, justes et utiles à la patrie,* réduits ici par moi depuis le 31 octobre dernier en assemblée particulière d'excellents patriotes pour le maintien de la nouvelle constitution.

Cette assemblée n'est composée que de paysans et de bas artisans.

. . . . . .

(Suit une longue diatribe contre les *Violets* et les *Eglisiers* de toutes sortes, *qui ne sont que des Ministres imposteurs ou idiots.)*

Le cinquième contient une lettre des mêmes Anti-politiques aux commissaires qui sont venus de Paris ici, plus une autre lettre de moi aux mêmes commissaires, et une copie exacte de ma lettre rapportée dans le n° 59 de Des Moulins (probablement dans *Les révolutions de France et de Brabant*), telle qu'elle lui a été écrite, et non pas avec les soustractions et les changements que ce bon et excellent

ami, et très vertueux patriote, a cru devoir y faire, surtout en faveur de vos Marseillois.

Vous sçavez, cher ami, que tous mes ouvrages seront rares ; conservés bien ceux-ci.

. . . . . .

Je ne tiens aucun de mes ouvrages à Paris, je les envoye d'ici. Cependant j'ai encore cinq exemplaires de ma *Chasse aux bibliographes* chez M. Delaunay fils ; je les ai réduits au prix de 12 l. sur papier commun en les envoyant à l'Assemblée nationale. Si on veut de ceux-ci, on pourra aller chez M. Delaunay. Je vous envoye pour exciter à l'achat de ceux-ci la lettre de Sennebier, et suis tout à vous *Corde et animo*...

L'abbé Rive.

Cette lettre n'est pas datée, mais l'abbé Rive parle de l'Assemblée nationale ; c'est évidemment la Constituante qu'il désigne ainsi, nous la croyons tout à fait de la fin de janvier 1790, et nous avons eu tort de la donner avant la suivante, datée du 17 janvier 1790.

Nous extrairons de celle-ci quelques passages curieux :

— Etes-vous, cher ami, absorbé par les affaires publiques, ou ne suis-je plus dans votre cœur ? Eh ! quoi vous restez près de six mois sans m'écrire...

Voilà quatre nouveaux ouvrages que je viens de faire imprimer, depuis octobre dernier, et en voici bientôt un cinquième qui paroitra dans deux mois au plus tard.

. . . . . .

Parmi les quatre ouvrages que je viens de publier, il y en a deux qui portent chacun un titre singulier, l'un de *Lettres violettes*, et l'autre de *Lettres purpuracées*.

Le premier est de 96 pp. in-8°, et contre l'archevêque d'Aix, un de ses grands vicaires, et l'évêque de Fréjus, un de ses suffragants, à cause que ces trois fameux et très brillants personnages ont eu la suprême astuce de faire insérer, dans le procès-verbal des faux Etats de l'an passé, une déclaration folle, illégale et très injuste pour suspendre mes émoluments, ainsi que ceux du sous-bibliothécaire pendant la même année. Je vous demande, si une pareille sagesse d'administration a dû échapper à ma plume.

Le second, qui est de 116 pp., est contre les Consuls de cette ville, qui sont en même temps administrateurs de la province, parce que leur bas vasselage envers les anciens despotes violets, qui, pour l'encens qu'ils en recevoient, leur laissoient dévorer toute entière cette pauvre Province, ne les a pas rendus opposants à cette fausse déclaration.

Vous présumez à merveille comment ils doivent être menés dans ces mêmes lettres qui sont ainsi nommées à cause de la pourpre qu'ils portent encore pour quelques jours sur leurs épaules, mais qu'ils ne porteront plus dorénavant.

Le troisième et le quatrième avaient été composés, l'un en 1781 et l'autre en 1772.

Celui-ci étoit encore manuscrit et vous le connoissiez. Il est sur l'origine de la souveraineté, et la forme de destruction à suivre contre les Parlements. Vous y lirez des choses, quoi qu'il soit plus ancien de dix-huit ans, bien plus solidement frappées, que celles qu'on trouve dans la déclaration des droits de l'homme par nos Etats.

Celui-là avait été déjà imprimé en la même année qu'il a été fait, à Bruxelles. C'est mon Ode sur la liberté naturelle que vous connoissiez aussi.

En la faisant réimprimer, je l'ai adaptée aux circonstances présentes, et je l'ai enrichie de notes très curieuses.

. . . . . .

Le nouvel ouvrage que je finis aujourd'hui ne contribuera pas peu au développement des affaires nationales par rapport aux biens ecclésiastiques, à nos *Signori* les évêques, à nos ministres *Clergistes* (on ne disait pas encore *Cléricaux*), et à l'entretien de notre culte, dont je diminue les frais étonnamment (*sic*), et dans lequel je fais entrer beaucoup de fragments de mes *Lettres philosophiques*, contre notre haut clergé, en faveur des Théistes et de tout ce qu'il y a de bons penseurs dans la nation. »

. . . . . .

Encore un peu de patience, et nous avons fini ; voici la dernière lettre que nous citerons :

A Aix, le 8 juillet 1790.

Il y a près de six mois, cher ami, que nous ne nous sommes écrit ni l'un ni l'autre.

Pour moi j'ai une excuse, parce que vous n'ignorez pas qu'un auteur qui compose ne doit jamais se distraire par des lettres, lorsque son travail est très fort en principes, et très profond en érudition (*sic*).

Mon frère qui doit arriver aujourd'hui à Paris vous remettra six nouveaux ouvrages dont quatre imprimés de frais depuis six ou sept mois, et dont deux autres qui avoient vû le jour auparavant, soit en Ms., soit en ancienne impression.

Tous ces livres vous sont envoyés sur papier d'Hollande (*sic*) en présent.

Il n'y a eu sur ce papier que 10 exemplaires de mes *Let-*

tres violettes, 10 de mes *Lettres purpuracées*, 20 de mon *Ode*, autant de mon *Accomplissement de la Prophétie* faite en 1772, 100 de ma *Lettre à Des Moulins* et 50 de ma *Lettre philosophique à l'Evêque de Clermont*.

Je vous avois déjà marqué que je vendois sur ce papier au moins 9 liv. mes *Lettres violettes* et *purpuracées* ensemble.

Je vends actuellement ma *Lettre philosophique à l'Evêque de Clermont* 15 l., et 30 s. celle à Des Moulins sur ce même papier.

Il n'y a en tout de cette Lettre philosophique et de ma Lettre à Des Moulins que 250 exemplaires pour celle-là et 200 pour celle-ci.

Mes Lettres violettes et purpuracées, ainsi que ma Lettre philosophique vous apprendront les motifs de mon occupation nécessaire à de pareils ouvrages, et vous verrez que j'ai été malheureusement engarié (*sic*, tracassé) de plusieurs côtés et surtout par le Moine blanc et noir qui m'a beaucoup trop fréquenté, parce que le prélat de Sens qui le faisoit agir, s'imaginoit que je mourrois bientôt, et qu'il auroit de mes héritiers ma défroque pour un morceau de pain, surtout si Jean de Dieu d'Aix par sa malice infernale me tracassoit beaucoup.

Il est certain que je puis mourir aujourd'hui ou demain, mais s'il faut en juger par la tête que mes derniers ouvrages et surtout ma Lettre philosophique et ma Lettre à Des Moulins vous présenteront, il faut espérer que l'Etre des Etres me départira encore un bon nombre d'années à vivre.

(L'abbé mourait un an après.)

« Je veux absolument me tirer d'ici. Les hommes de cette ville y sont presque tous vendus au rampement, à la bassesse, à l'argent, et aux infâmes plaisirs. Ils sont de vrais

automates pour tout ce qui s'appelle études et connoissances.

Je vendrois mes livres à fonds perdu pour me tranquilliser pour toujours.

Un libraire de Londres me les a demandé *(sic)* depuis six mois ; mais la crainte de les voir s'éparpiller entre les mains d'un vendeur de livres m'a empêché jusqu'à aujourd'hui de lui faire réponse.

Si vous vouliez les joindre à votre cabinet et en faire un superbe pour M. de Chalandray, je repartirois demain pour Paris.

Mes livres valent selon mon estimation 63,000 liv., parce que j'ai acheté beaucoup de raretés dans mes courses en Suisse ; mais comme j'en placerois le fonds en viager sur trois têtes qui sont l'une de 55 ans et dont les deux autres en passent 60 avec des infirmités chacune, je me bornerois au 8 pour cent.

Revenons, monsieur et cher ami, si j'ai une excuse moi-même de mon retard à vous écrire, ainsi que je viens de vous le faire remarquer, pouvez-vous en dire autant du vôtre ?

La seule mauvaise humeur qui vous chagrine contre moi est la cause de votre silence ; et vous ne prévoyez pas qu'en augmentant mes chagrins, vous m'avancez, à votre perte, du tombeau !

Ne soyez pas, très cher ami, si froid à mon égard, parce que je suis très certainement à plaindre en tous sens, *avec la plus belle âme, et le cœur le plus franc et le plus sincère qu'on puisse trouver parmi les humains !*

Lisez bien ma Lettre philosophique à l'évêque de Clermont, et observez-y bien la Tête que Dieu m'a donnée.

Cet ouvrage sera plus utile dans les législatures futures,

que dans celle-ci, où les esprits n'étoient pas encore préparés à la parfaite régénération de notre France. »

. . . . . .

(L'abbé change de thèse et parle des arrérages de sa pension de 1200 liv. ; il termine :)

« Faites que je recouvre bientôt ce fonds puisque mes émoluments sont arrêtés ici sans rime ni raison depuis le 26 décembre 1788 jusqu'à présent par le seul despotisme de notre Gueux de Jean de Dieu, cet infâme prédicateur des Capucins de la rue S^t^-Honnoré ! *(sic)*. Mais tout s'arrangera, Dieu aidant, dans nos prochains départements. Adieu, cher ami. »

L'abbé Rive.

Ici finit le *Riviana* « *Claudite jam rivos, pueri.* »

Jean POCHE.

PETITS FORMATS PRÉCURSEURS

DE LA COLLECTION DE CAZIN

Deux ouvrages du format très petit in-18 ou in-24, imprimés avec caractères minuscules : 1° *Q. Horatii Flacci* poemata, scholiis sive annotat instar commentarii illustr. a Joa. Bond. Aurelianis typis Couret de Villeneuve 1767 et 2° *Phædri Fabulæ*, l'Annæi Serecæ ac publii syri sententiæ, Aureliæ, Couret de Villeneuve, 1773 ; se rattachent tant bien que mal, c'est-à-dire d'une façon plus ou moins suivie, à la série assez variée, en petits formats soit in-18 soit in-24, sortie en l'espace d'une trentaine d'années des presses du même imprimeur. Mais la seconde de ces deux publications se considère en quelque sorte, comme une copie, assez imitative pour être qualifiée aussi de reproduction sinon réimpression, de la remarquable édition in-24 en très petits caractères : *Phædri fabulæ et Publii Syri Sententiæ. Parisiis, ex typographia regia, 1729;* et l'on serait peut-être téméraire en mettant en ligne leur éditeur, autant qu'injuste en le regardant comme un des propagateurs principaux digne d'être placé sur le premier rang, parmi les imprimeurs et les libraires auxquels, sans la moindre incertitude, il faut attribuer l'introduction du petit format en France. Après ces éditions d'ouvrages latins, ses autres

impressions semblables, successives, se trouvèrent bornées à peu près dans un même format in-24, à la contrefaçon d'une charmante et curieuse petite collection, imprimée à Lyon et publiée avec cette rubrique : GENÈVE. M.DCC.LXXVII, au titre de la plus grande partie, on pourrait presque dire de la généralité des volumes.

Cette contrefaçon fut avouée ainsi dans son AVIS DE L'IMPRIMEUR, en tête de l'*Hymne au Soleil*, par M. l'abbé de Reyrac, censeur royal, correspondant de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres de Paris, etc., quatrième édition. A Orléans, chez Couret de Villeneuve, imprimeur du roi. M.DCC.LXXIX pages VIII et suivantes..... « On a choisi parmi les divers formats, celui du petit *Phèdre* que nous publiâmes, il y a quelques années, comme le plus portatif et le plus agréable. Du reste, on n'a rien négligé pour rendre l'exécution typographique digne d'un poëme comblé d'éloges et généralement estimé.

« Nous avons donc lieu d'espérer que les gens de lettres et les curieux, qui conservent dans leurs cabinets les meilleurs auteurs anciens et modernes que nous avons imprimés depuis vingt ans, tels que l'*Horace*, le *Phèdre*, le *Boileau*, le *Gresset*, les *Œuvres de M. L. C. D. B.* etc., ne seront pas moins satisfaits de cette petite édition de l'*Hymne au Soleil*..... »

Quelques ouvrages italiens publiés ensuite à la date de 1783 et 1784, se confondent encore, également avoués, par leur même format in-24 et par leur même caractère typographique, avec cette contrefaçon de la collection des imprimeurs-libraires lyonnais. Seules les trois ou quatre dernières publications de Couret de Villeneuve ont quelque supériorité sur la plupart de ses précédentes, par leur tirage in-18

sur le papier teinté bleuâtre. Outre le volume *De imitatione Christi* qu'il imprima en 1784, il faut remarquer les *Opuscules poétiques* du chevalier de Cubières, 1786, et le *Théâtre d'un poète de Sybaris*, 1788. Ce dernier ouvrage, en trois volumes ornés de titres gravés, se trouve annoncé dans les deux catalogues de la collection de Cazin datés de 1789, faisant ainsi partie de cette collection.

D'autres ouvrages, portant le nom de plusieurs éditeurs, s'imprimèrent en Angleterre avec des caractères semblables. Mais l'on ne peut, bien moins encore, prendre pour une petite collection commencée : 1° *La Pucelle d'Orléans*, poëme héroï-comique en dix-huit chants. Nouvelle édition augmentée d'une Epître du père Grisbourdon... — A Londres, chez les héritiers des Elzevirs, Blaew et Vascosan, M.DCC.LXXIII; 2° *Contes et nouvelles en vers*, par monsieur de La Fontaine. A Londres, chez G. Owen, Fleet-Street, et T. Cadell, dans le Strand. 1778; et tels autres petits volumes sans doute édités pour y joindre ces sortes de figures libres ou obscènes, semblables à celles pour la Pucelle en dix-huit chants, que l'on indique ordinairement sous le nom de *suite anglaise*.

La Henriade en dix chants. Genève, 1773, commence une collection dont la priorité s'établit d'une manière incontestable, et qui, conséquemment, marche en tête de toutes celles de petit format, écloses en France, au dernier quart du XVIII^e^ siècle. Unanimes sur la question de sa priorité, quelques bibliophiles pensèrent pouvoir rattacher aux éditions de Cazin cette petite publication, point de départ de tant de collections si curieuses, si recherchées, si rares aujourd'hui. Dans un excellent travail manuscrit, très judicieux sur ces petits formats attribués sans réserve au

marchand-libraire rémois ; l'un de ses compatriotes, ancien secrétaire en chef de la mairie de Reims, formule au sujet de cette édition qu'il considère aussi comme primordiale, les suppositions bibliographiques suivantes :

« La Henriade, en dix chants. (Fleuron : Un glaive et un bouclier croisés avec une couronne de feuillage). Genève, 1773. Un vol. in-24, grand papier, de 161 pages.

« Ce volume qui est bien un in-24, ainsi que l'indique la position horizontale des pontuseaux et les signatures, mais qui, à raison de la grandeur du papier, pourrait aussi être considéré comme un très petit in-12, a-t-il été édité par Cazin ? Les caractères sont beaux et d'une assez grande netteté, surtout ceux des arguments et des notes en petite italique ; mais ces caractères diffèrent de ceux de la plupart des éditions authentiques de Cazin. Les fleurons sur bois ne se trouvent également reproduits dans aucune des éditions Cazin que nous avons pu consulter : toutefois l'avertissement placé en tête du volume porte que : « Cette édition « de la Henriade est entièrement conforme à celle in-4° qui « vient de paraître sous le titre de Genève. On espère « qu'elle sera favorablement reçue ; le format en est tout à « la fois commode et agréable. On se propose de donner « quelques autres poëmes dans le même goût. » Ces dernières expressions ne donneraient-elles pas à penser que cette édition de la Henriade serait un essai et l'une des premières tentatives faites par Cazin pour introduire ces petits formats qu'il mit si fort à la mode vers le milieu du XVIII^e^ siècle ? S'il en était ainsi, ce petit volume, au point de vue bibliographique, aurait son prix. Cette édition ne figure pas, et nous le comprenons, au catalogue de Ferdinand Denis, dans son Manuel de Bibliographie universelle.

Paris, Roret, 1857, 1 vol. in-8° ou 3 vol. in-18. Les premières éditions citées par Ferdinand Denis sous la rubrique de Genève, dateraient seulement de 1777. Ce bibliographe distingué n'enregistre que deux ouvrages publiés par Cazin en 1773, sous la rubrique de Paris : « *Œuvres de Colardeau*, et *de Grignon* », et il n'indique aucune autre publication de Cazin antérieure à 1773. Mais il n'est pas douteux que Hubert-Martin Cazin, né le 22 mai 1724, fils de libraire, dont la sœur avait également épousé un libraire, et qui s'était fait libraire de bonne heure, n'ait édité des livres bien avant 1773. L'arrêt du roi en Conseil d'Etat qui *le destitue de sa qualité de marchand-libraire et le condamne à trois mille livres d'amende, comme étant dans l'habitude de se charger de livres prohibés aussi mauvais que dangereux*, est du 28 décembre 1764. Cazin était alors âgé de 40 ans, et il est permis de penser que depuis quelques années déjà, il éditait des livres. Remarquons d'ailleurs qu'en 1764, Cazin, libraire à Reims, devait avoir à Paris un dépôt de ses livres ou, du moins, des commissionnaires ou des correspondants pour en faciliter l'écoulement, car nous voyons dans l'arrêt du Conseil ci-dessus daté qu'*il est enjoint non seulement au sieur commissaire départi en la généralité de Champagne, mais encore au sieur lieutenant-général de police de la ville de Paris, chacun en ce qui peut les regarder, de tenir la main à l'exécution de l'arrest.* »

Ces conjectures si douteuses, ces déductions très incertaines présentées par M. A. Maille, ont été reprises, adoptées par Brissart-Binet qui dans sa notice les cite en n'indiquant pas leur provenance, et par M. L. de Laubrière, aux catalogues duquel les premiers essais de Cazin seraient, sous la rubrique de Genève, 1773 : d'abord *la Henriade ;*

ensuite le *Recueil de différents poëmes* de Voltaire, ayant paru presqu'aussitôt après le petit volume d'un si grand intérêt bibliographique, à la fois point de départ d'une première collection de petits formats français et première édition de *la Henriade* en format de poche.

Avec ces deux ouvrages plusieurs fois réimprimés suivis d'un certain nombre d'autres, aux éditions multiples semblables, s'y rattachant tout à fait par les caractères d'impression et les fleurons comme par le format et le papier; rechercher dans leur commune origine après plus d'un siècle écoulé, la solution de leur provenance, était peut-être une tentative assez hardie, insensée en apparence. On n'a cependant pas regardé comme trop téméraire, alors qu'une attribution à Cazin contre laquelle il fallait protester restait seule en question, l'espoir en quelque sorte hasardeux de les restituer à leur éditeur réel, libraire ou imprimeur, resté jusqu'à ce jour à l'écart, trop peu connu, pour ne pas dire oublié. Si le résultat certain ne parut plus improbable et si la conviction ne tarda pas à venir en aide à cette entreprise en compulsant par milliers ces petits formats du siècle dernier; ce ne fut qu'au moyen de leur analyse aussi minutieuse que patiente et persévérante; et l'on ne put néanmoins classer, réunir dans une petite collection primitive, entre les dates 1773 à 1779, que :

1° Quatre éditions distinctes de *la Henriade* reliées successivement l'une à l'autre, autant par les caractères d'impression que par le fleuron du titre, avec la même vignette sur bois en tête du poëme et la même gravure, portrait de Henri IV, dont la planche est retouchée à différentes reprises, sans doute au tirage de chaque édition publiée en 1773, 1775, 1776 et 1779 :

2° Deux éditions, également distinctes, des ouvrages suivants :

Recueil de différents poëmes, etc., par M. de Voltaire. — Genève, 1773, 1777 ;

La Pucelle d'Orléans, par M. de Voltaire. — Genève, 1774, 1776 ;

Contes et nouvelles en vers, par M. de La Fontaine. — A Londres, 1776, 1777 ;

L'art d'aimer, et poésies diverses de M. Bernard. — A Paris, 1776, 1776 ;

*Œuvres complètes de M. le C. de B**.* — A Londres, 1777, 1778 ;

3° Une édition de chacun de ces deux derniers :

Œuvres de M. Boileau-Despréaux. — A Paris, 1778 ;

Le Pot-Pourri, ou préservatif de la mélancolie, etc. — A Genève, 1778.

Guide principal pour rechercher l'origine de cette collection, non moins précieuse que rarissime, et difficile à réunir bien complète ; une sorte d'estampille avec la date de 1777, fut remarquée, apparemment apposée au bas de la première page en général et parfois du titre, dans quelques-uns de ces petits volumes, par les inspecteurs ou les syndics de la librairie, à Lille et à Rouen. Ne portant exclusivement que le nom de l'une ou l'autre de ces deux villes, cette marque à mettre en relief ferait très probablement retrouver les origines de l'estampillage, ou les commencements, sinon la naissance, du colportage de ces petits livres. Sa présence sur des ouvrages appartenant à la première collection portative éditée en France, indiquait deux localités pour retrouver soit l'imprimeur, soit l'éditeur, rouennais ou lillois ; sa fréquence au nom de Lille, à pro-

ximité de l'Angleterre où depuis si longtemps la vogue était attachée aux petits formats de Brindley, suffit pour diriger en principe vers le chef-lieu des Flandres, plutôt que vers celui de la Normandie, les investigations qui devaient conduire à ce résultat, deviné plus que prévu, que vint corroborer la rubrique, avec le nom de l'éditeur sur le titre ainsi que celui de l'imprimeur à la fin du volume, à la quatrième et dernière des éditions ci-dessus mentionnées de LA HENRIADE.... A LILLE, *chez* C. F. J. LEHOUCQ, *libraire, rue de Saint-Nicolas*, M.DCC.LXXIX, que termine une permission simple au bas de laquelle on lit : A Lille, de l'imprimerie de J. B. Henry.

Par raffinement bibliographique exagéré peut-être, on voulut tenter une autre confirmation possible au moyen de divers ouvrages. De longues et laborieuses recherches firent retrouver encore un bien rare et bien curieux volume in-8°, intitulé : BOTANOGRAPHIE BELGIQUE.... *A Lille, de l'imprimerie de J.-B. Henry, rue d'Amiens, imprimeur de MM. les Magistrats, 1781*, sous le même fleuron que la généralité des éditions indiquées ci-dessus, de la première collection d'ouvrages poétiques en petit-format; dans lequel, en dehors des caractères, se rencontrent les fleuron du titre et culs-de-lampe à la fin des chants du petit volume princeps LA HENRIADE... GENÈVE, 1773. Il est donc bien certain, bien incontestable, que tous ces premiers petits formats sont d'origine Lilloise, introduits et propagés en France par l'éditeur Lehoucq qui publia, jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, un certain nombre d'autres ouvrages suivant ceux-là, portant quelquefois sur leur titre en rubrique : *Collection de* J. F. LEHOUCQ.

Quatre ans plus tard, des imprimeurs et libraires lyon-

nais (sans doute Aimé de La Roche et Cie), fondèrent aussi leur collection que l'on attribue encore à tort à Cazin. Publiée en petit format in-24 avec la rubrique GENÈVE, M.DCC.LXXVII sur la plus grande partie de ses volumes contrefaits par ce marchand-libraire rémois; cette charmante collection de Lyon eut toutes ses gravures (portraits comme figures) copiées à l'inverse dans celle fondée à Paris sur la fin de 1779, imprimée par Valade, et connue universellement sous le nom de *Collection Cazin*.

A. CORROËNNE,

Bibliographe des petits-formats Cazins.

LES ÉDITIONS RECHERCHÉES

DE

GIL BLAS

Sur le chef-d'œuvre de Le Sage, le chef-d'œuvre du XVIII^e^ siècle, notre grand roman national enfin, comme l'appelait Charles Nodier, est bien connu au point de vue littéraire, il l'est bien moins, à coup sûr, au point de vue bibliographique. Or, nous avons pensé qu'au moment où les amateurs et les bibliophiles recherchent avec passion les éditions originales, précieuses et rares, de nos classiques, aussi bien que les belles éditions illustrées, il ne serait pas sans intérêt de noter, pour eux et pour nous, celles de *Gil Blas* qui méritent d'être distinguées. Nous avons cru qu'il était surtout urgent de décrire avec soin les premiers fragments de ce remarquable ouvrage, et de montrer par quelles phases il a passé, pour devenir la grande et complète satire de mœurs que l'on ne se lasse pas de relire et d'admirer. Le Sage a fait à son époque ce que notre grand Balzac a fait au XIX^e^ siècle, en créant cette œuvre immense et complexe qu'il a baptisée du titre immortel de *Comédie humaine.* Mais Le Sage a procédé d'une façon plus simple, en promenant toujours le même héros à travers toutes les péripéties de son œuvre, et en lui faisant tour à tour endosser tous les rôles ; tandis que Balzac, plus puissant, plus philosophe peut-

être, plus analyste, nous dirons même plus intime observateur, a créé une multitude de types et de héros, dont le rapprochement concourt cependant à former l'histoire critique, presque cruelle, de la société, à notre époque. Selon nous Le Sage est plus universel et son œuvre sera plus durable, parce qu'il a plus généralisé ses observations et les physionomies de ses personnages. Balzac est plus actuel, plus personnel aussi, et sa *Comédie humaine* restera plutôt comme un monument de l'histoire intime du XIX^e^ siècle, que comme une satire éternelle, une sorte de code moral de l'humanité ; ce qui est réservé aux œuvres de Molière et à celles de Le Sage.

Une chose digne de remarque, c'est que tous ces hommes de génie ou de talent, surtout ceux que nous venons de citer, n'ont produit leurs œuvres fortes que dans l'âge mûr. Molière avait plus de quarante ans lorsqu'il donna le jour à toutes ses pièces et il en avait près de cinquante lorsqu'il publia ces admirables chefs-d'œuvre qui s'appellent *Le Misanthrope, Tartufe, Les Femmes savantes, l'Ecole des femmes, les Précieuses ridicules*, etc..... Balzac a écrit ses ouvrages les plus remarquables de quarante à cinquante ans. Le Sage avait quarante-sept ans lorsqu'il commença à publier Gil Blas ; il en avait cinquante-six lorsque parut le troisième volume, que nous considérons, à raison ou à tort, comme la fin du chef-d'œuvre, le dernier volume étant bien inférieur à tous les autres et ne s'y rattachant qu'imparfaitement. Il ne publia le quatrième volume qu'à l'âge de soixante-sept ans.

Nous allons décrire successivement les éditions précieuses et rares de cet ouvrage, et ensuite celles à l'exécution desquelles des artistes de valeur ont prêté le concours de leur talent.

L'édition originale de *Gil Blas* parut en 1715, en 2 volumes in-12, dont voici la description :

HISTOIRE || DE || GIL BLAS || DE SANTILLANE. || Par monsieur Le Sage. || Enrichie de figures. || Tome premier. || (*Fleuron composé de fleurs dans un vase entouré d'un treillage*). A Paris, || chez Pierre Ribou, Quay des || Augustins, à la Descente du Pont-Neuf, || à l'Image Saint Louis. || M.DCC.XV. || Avec Approbation et Privilége du Roy. ||

In-12, comprenant : le Titre, 4 ff. préliminaires, pour la *Déclaration de l'auteur*, la *Table* des chapitres et *Gil Blas au lecteur*, et la première gravure, 394 pages, plus 1 dernier f. non paginé, contenant seulement au recto 6 lignes avec le titre *Fautes d'impression*.

Ce volume est illustré de 8 figures, placées aux pages 1, 62, 113, 139, 161, 292, 319, 373.

Les feuillets sont signés de A à K k, par cahiers de 8 et de 4 feuillets alternativement. Le dernier cahier seul a 6 feuillets.

On rencontre de très rares exemplaires de ce volume qui portent la date 1714. (Nous en connaissons deux qui se trouvent chez deux grands bibliophiles de Paris). Cette particularité est d'autant plus curieuse que l'approbation ne fut donnée que le 2 janvier et le privilége que le 20 février 1715.

MÊME TITRE, avec les mots : Tome second. Même date. *Seul le fleuron est différent du précédent* (*le treillage qui entoure le vase de fleurs est plus serré*).

In-12, contenant 4 ff. prélim. pour le titre, la *Table des chapitres*, l'*Approbation* et le *Privilége ;* 335 pages chiffrées, plus 1 dernière non chiffrée, contenant 9 lignes avec le titre *Fautes d'impression*.

Les figures, au nombre de 9, sont placées aux pages 11, 26, 135, 144, 169, 177, 189, 296, 330.

L'approbation est datée du 2 janvier 1715, et le *Privilége du Roy*, du 20 février suivant.

Les feuillets portent des signatures de A à Ee, aussi par cahiers de 8 et de 4 feuillets alternativement. Le dernier est composé de 4 feuillets.

Le premier volume comprenait les livres I à III de *Gil Blas*, le second, les livres IV à VI.

Pendant les années qui suivirent, plusieurs éditions et contrefaçons furent données sur le texte de la première, et ce fut en 1724 seulement que parut un troisième volume, faisant suite aux deux autres, et contenant les livres VII, VIII et IX.

Ce volume est ainsi disposé :

HISTOIRE || DE || GIL BLAS || DE SANTILLANE. || Par M. Le Sage. || Tome troisième. || Edition nouvelle. || (*Fleuron, différent de ceux des deux premiers volumes, ornement d'un dessin très lourd.*) || A Paris, || chez la veuve Pierre Ribou, Quay des || Augustins, || à l'Image S. Louis. || M.DCC.XXIV. || Avec Approbation et Privilége du Roy.

In-12, contenant 4 feuillets prélim. pour le titre, l'Avertissement, et la Table des chapitres; 362 pages chiffrées, plus 1 feuillet non chiffré, au recto duquel se trouvent les *Errata*, formant 6 lignes avec le titre.

Les figures sont au nombre de 8, placées en regard des pages 1, 15, 46, 104, 123, 134, 288, 304. La page 311 est par erreur cotée 211.

Ce ne fut qu'en 1735 que Le Sage donna les livres X à XII, qui devaient terminer cette curieuse étude de mœurs.

Le quatrième volume parut avec le titre disposé comme suit :

HISTOIRE || DE || GIL BLAS || DE SANTILLANE. || Par M. Le Sage. || Tome IV. || (*Fleuron, différent des trois autres, et formé d'un large ornement style Renaissance.*) || A Paris, || chez Pierre-Jacques Ribou, vis à vis || la Comédie Françoise, à l'Image S. Loüis. || M.DCC.XXXV. || Avec Approbation et Privilége du Roy.

In-12, comprenant 4 ff. prélim. pour le titre et la Table des chapitres ; 347 pages chiffrées, plus 3 pages non chiffrées, pour l'Approbation, datée du 19 octobre 1733, et pour le Privilége, daté du 8 avril 1734.

Dans ce volume les figures sont signées : *Dubercelle in. et fecit.* Elles sont au nombre de 8, et se trouvent aux pages 1, 17, 30, 68, 87, 185, 328, 342.

Un exemplaire en édition originale doit donc être composé des quatre volumes que je viens de décrire, savoir : le 1^er^ et le 2^e^ tome, datés de 1715, le 3^e^, de 1724, et le 4^e^, de 1735.

Tous ces volumes sont d'une grande rareté, on ne connaît encore que trois exemplaires ainsi complets.

Lorsque Le Sage eut complété son spirituel ouvrage, par le quatrième volume, on imprima en France et à l'étranger différentes éditions ou contrefaçons, qui ne méritent guère d'être citées et ne doivent pas d'ailleurs trouver place dans cette courte étude.

Ce fut seulement en 1747 que l'auteur lui-même publia une nouvelle édition, complète et définitive, dont le texte devait servir aux nombreuses réimpressions qui en ont été faites depuis.

Je vais décrire minutieusement chaque volume, afin qu'on

ne puisse pas confondre la vraie édition, corrigée, augmentée de beaucoup (près de 100 pages) et imprimée sous les yeux de l'auteur, avec les autres éditions qui portent la même date.

Voici cette description :

HISTOIRE || DE || GIL BLAS || DE SANTILLANE. || Par M. Le Sage. || Dernière édition revue, et corrigée. || Tome premier. || (*Fleuron*) || A Paris, || Par les libraires Associés. || M.DCC.XLVII. || Avec Approbation et Privilége du Roy. ||

4 volumes in-12, avec le même titre, disposé de même pour chaque volume. Les fleurons seuls sont tous différents. Les titres sont imprimés en rouge et en noir.

TOME PREMIER : 4 feuillets préliminaires, pour le faux-titre, le titre, la *Déclaration de l'auteur*, et la note intitulée *Gil Blas au lecteur* ; — 402 pages chiffrées, plus 6 pages non chiffrées, contenant la *Table*.

Les figures, au nombre de 8, sont placées aux pages 1, 64, 119, 148, 168, 300, 328, 380.

Au verso du faux-titre se trouvent les noms des libraires associés, au nombre de dix, que je vais du reste citer plus tard, à la fin de cette description.

TOME SECOND : 2 ff. prélim. pour le faux-titre et le titre ; — 342 pages chiffrées et 3 pages non chiffrées contenant la table.

Les figures au nombre de 9, se trouvent aux pages 12, 28, 144, 157, 174, 179, 197, 304, 338.

TOME TROISIÈME : 2 ff. prélim. pour le faux-titre et le titre ; — 381 pages chiffrées, plus 7 pages non chiffrées pour la table.

Les figures sont au nombre de 8, et se trouvent aux pages 10, 20, 53, 108, 142, 182, 295 et 317.

TOME QUATRIÈME : 4 ff. prélim. pour le faux titre, le titre, la *Déclaration de l'auteur* et *Gil Blas au lecteur*. (Ces deux pièces préliminaires, de deux pages chacune, sont exactement les mêmes que dans le tome I^er^, mais le cul-de-lampe minuscule qui se trouve à la fin de chacune, a été tiré dans le tome quatrième, la tête en bas). — 369 pages chiffrées, et 10 pages non chiffrées, commençant au verso de la page 369, et contenant la *Table*, l'*Approbation* et le *Privilége*.

Les 7 figures sont placées aux pages 1, 18, 33, 74, 94, 198, 350.

L'approbation est datée du 29 octobre 1738, et signée : DANCHET.

Le privilège, daté du 30 janvier 1739, fut donné à Jean-Baptiste Juin, libraire à Paris, qui le céda aux libraires associés, le 6 décembre 1740, ainsi que le constate une mention qui se trouve à la suite du privilège.

Les libraires associés dont les noms se trouvent au commencement du premier volume étaient : V^e^ Gandouin, Huart, Nyon fils, Bordelet, Prault fils, Ganeau, Damonneville, Durand, David le jeune, Quillau fils. (Dans la mention de cession à eux faite par Juin, les noms de Durand, David le jeune et Quillau sont remplacés par ceux de Gabriel Valleyre, Clouzier, David l'aîné.)

Il existe sous la même date de 1747, une autre édition, copiée exactement, page pour page et ligne pour ligne, sur celle que nous venons de décrire, et qu'il est facile de confondre avec la première, lorsqu'on ne connaît pas les particularités qui les distinguent. Cette contrefaçon est un peu plus mal imprimée que la bonne édition, et on la reconnaît à la disposition des figures, qui sont retournées. Pour ne prendre que la première gravure, on y remarque, par exem-

ple, que le chanoine est placé à gauche, dans la première de ces deux éditions ; il est à droite dans la contrefaçon. De plus, le premier fleuron gravé sur bois qui se trouve en tête de la première page du roman et qui est le même pour chacun des douze livres, renferme au milieu un petit monument, dans la bonne édition ; dans la mauvaise le fleuron est un simple ornement.

Comme nous ne nous occupons dans cette note que des belles éditions de *Gil Blas*, nous allons passer sous silence quelques éditions assez médiocres qui parurent dans la dernière moitié du XVIII^e^ siècle, et nous arriverons à celle de 1795. Nous omettrons même de décrire celle d'Amsterdam et Leipzig, 1766, quoiqu'elle soit ornée de 32 jolies figures, gravées par Frankendaal.

L'édition la plus belle du XVIII^e^ siècle, aussi bien au point de vue typographique qu'au point de vue artistique, est sans contredit celle qui fut publiée par Didot, en l'an III, et dont voici la description :

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE, par Le Sage. Edition ornée de figures en taille-douce, gravées par les meilleurs artistes de Paris. *A Paris, de l'imprimerie de Didot jeune,* an III (1795). 4 volumes in-8.

Les figures, au nombre de 100, sont très jolies et furent gravées sous la direction de Hubert, d'après les dessins de Bornet, Charpentier et Duplessis-Bertaux.

Si l'on a la chance de rencontrer cette édition en grand papier vélin, avec les épreuves avant lettre des figures, on possède un ouvrage précieux et de grande valeur, car cet état du livre et des figures est fort rare.

L'année suivante on fit paraître une autre édition presque pareille à celle-là pour la disposition du texte, mais illus-

trée de gravures différentes. Les dessins étaient de Monnet, les graveurs s'appelaient Dambrun, Bovinet, Lingée, Masquelier, Malapeau, Duparc, Godefroy. Ces figures sont fort jolies; elles sont au nombre de 28 ; le tirage avant la lettre, de même que les exemplaires sur grand papier vélin, sont recherchés et se vendent assez cher. Il en existe aussi des épreuves avant la pagination et avant les noms d'artistes ; cependant quelques-unes n'existent pas à un état de gravure terminée antérieur à celui où les noms d'artistes sont à la pointe sèche.

Ces différents états des gravures sont très rares.

Le texte de cette édition a été tiré de deux façons, en 8 volumes in-18, ou, avec une réimposition des marges, en 4 volumes in-8°. Mais la pagination est toujours la même dans les deux sortes d'exemplaires, de sorte que dans chaque volume in-8°, cette pagination recommence deux fois.

L'illustration de cet amusant roman n'a pas tenté seulement les artistes français. Une édition en fut publiée à Londres, en 1809, par les libraires Longman et C^ie^, en 4 volumes in-8, avec 24 gravures anglaises d'après les dessins de Smirke, et ces illustrations peuvent compter parmi les plus belles qui aient été faites pour Gil Blas.

Elles existent à différents états, dont le premier se reconnaît à la légende, qui est en gros caractères non ombrés, état qu'on désigne par ces mots : « avec la *grande lettre grise.* » Le second état porte encore une lettre grise, mais les caractères en sont beaucoup plus petits; cet état est « avec la *petite lettre grise.* » On rencontre quelques rares exemplaires de ces deux états sur papier de Chine.

Après ces deux tirages la petite lettre fut ombrée et les

épreuves, quoique bonnes encore, sont bien inférieures aux précédentes.

Les belles éditions modernes de *Gil Blas* sont assez connues pour qu'il soit inutile de les décrire. Nous tenons cependant à citer celle qui parut en 1835, chez Paulin, avec de jolies et très nombreuses vignettes dans le texte, gravées sur bois d'après les dessins de Jean Gigoux, l'un des premiers artistes romantiques. Il fut tiré de cette édition, en un volume grand in-8°, quelques exemplaires sur papier de Chine, dans lesquels les épreuves sont plus belles. Ces exemplaires sont fort recherchés.

Les mêmes vignettes reparurent en 1846, dans une édition donnée par les éditeurs Dubochet et Le Chevalier, édition qui mérite d'être citée parce qu'on y ajouta une traduction de *Lazarille de Tormès*, illustrée de 10 gracieuses et spirituelles figures de Meissonier, finement gravées sur bois, lesquelles se trouvent là en premier tirage.

Quand nous aurons mentionné l'édition nouvelle en 4 volumes, publiée en 1879 par l'Académie des Bibliophiles et imprimée par D. Jouaust, avec treize jolies eaux-fortes de R. de los Rios, nous croirons avoir tant bien que mal atteint notre but, qui est de faire connaître les plus précieuses, les plus belles et les meilleures éditions du chef-d'œuvre de Le Sage. D'ailleurs nous espérons revenir un jour plus longuement sur ce sujet, en publiant une bibliographie complète des œuvres de ce grand écrivain, si spirituel et si français malgré ses sujets et ses héros espagnols; à moins qu'un bibliographe plus compétent et plus autorisé ne nous ait devancé dans cette tâche.

Jules Le Petit.

L'ESPRIT DU TEMPS JADIS *

LES PETITS VERS OUBLIÉS

QUELQUES courtes poésies, très variées, et d'époques diverses, accompagnées de fragments de chansons, naguère à la mode, composeront notre nouveau bouquet. Il s'agit, comme la première fois, d'une simple cueillette, faite çà et là, au hasard des souvenirs, dans le champ, si vaste et si fleuri, de l'esprit français. Donner un aperçu des jolies choses qui charmaient nos aïeux, et que dédaigne beaucoup trop la génération présente, voilà notre but. La politique, sans cesse envahissante, est en train de tuer la grâce et la gaîté : la poésie devient donc bien malade !

Ce coup d'œil, sur les petits vers du passé, distraira sans doute un peu de la prose de maintenant, en général si sèche et si positive.

Commençons par un huitain que François Ier improvisa, lors de sa visite au tombeau de la belle Laure, célébrée, comme on sait, par Pétrarque, en des vers immortels :

> En petit lieu compris, vous pourrez voir
> Ce qui comprend beaucoup par renommée ;
> Plume, labeur, la langue et le devoir
> Furent vaincus par l'aimant de l'aimée.

* Voir pages 6 à 12 de ce volume.

O ! gentille âme, estant tant estimée
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

Le joyeux et spirituel président de Brosses déclare, dans ses *Lettres familières*, qu'à son avis, ce morceau ne serait pas trop bon, si Marot l'avait signé ; mais il ne le trouve pas sans mérite, venant d'un roi. Ce sont là, en effet, de forts jolis vers d'*amateur !*

On dit, assez légèrement, de deux époux déraisonnables à l'envi : *Ce n'est qu'un mariage de gâté.* L'épigramme suivante, de Tabourot (XVI^e^ siècle), fait allusion à ce proverbe :

Comme on traitait le mariage
D'une maligne et d'un malin,
Un des parents dit : C'est dommage,
Ils se battront soir et matin.
Non, dit un d'entre eux, le plus sage,
Il les faut mettre ensemble, afin
Que du moins ce couple mutin
Ne puisse troubler qu'un ménage.

Le galant poète Gombauld, l'un des fidèles de l'hôtel Rambouillet, avait une sorte de culte pour la reine Marie de Médicis, qui, du reste, témoigna toujours à l'auteur d'*Endymion* une très grande bienveillance. Voici un sonnet de Gombauld, adressé à la reine ; il mérite, croyons-nous, d'être ressuscité, quoique un peu précieux :

S'il est vrai que Philis ne regarde personne,
Lorsqu'elle ne voit point l'objet de son amour ;
S'il est vrai qu'elle est seule au milieu de sa cour
Et ne s'aperçoit pas de ce qui l'environne ;

Amant, heureux amant, digne d'une couronne,
Dont ses augustes yeux demandent le retour,

Qui retarde tes pas ? Quel aimable séjour,
Quel pouvoir te retient ? Quelle main t'emprisonne ?

Non, tu ne manques pas ni d'amour ni de foi ;
Tu sais bien que Philis n'a des yeux que pour toi,
Et que chacun se plaint de son indifférence ;

Mais un secret effroi cause tes déplaisirs :
Tu sens que son amour n'a rien que l'apparence ;
Que son cœur est contraire à ses propres désirs.

Cet ingénieux sonnet-énigme, paru sans nom d'auteur, doit dater du dix-septième siècle :

Je suis en liberté sans sortir de prison,
Je suis au désespoir sans quitter l'espérance ;
Quoique dans le péril, je suis en assurance,
Je parais à l'armée et suis en garnison.

J'ay part sans lâcheté mesme à la trahison,
Je suis à la richesse autant qu'à la souffrance ;
Je préside à la rime ainsi qu'à la raison,
Et, dernière en faveur, je suis seconde en France.

Comme il n'est rien de grand ni durable sans moy,
Je suis dedans la cour et dans l'esprit du roy,
Et c'est à moy qu'il rit, qu'il s'entretient, qu'il s'ouvre.

J'assiste à son coucher, j'assiste à son réveil ;
Il me souffre à Versaille, à Saint-Germain, au Louvre,
Mais me laisse à la porte en entrant au conseil.

Il s'agit, tout simplement, de la lettre R ; le lecteur perspicace, et la lectrice, amie des distractions innocentes, l'ont, sans doute, deviné déjà.

En 1720, les Parisiens, à bon droit mécontents du Régent, et surtout du financier Law et des agioteurs, selon l'usage se consolaient à demi en chantant. Voici l'un des couplets qui faisaient fureur à cette époque ; la fin nous semble d'une ironie on ne peut mieux réussie et, au fond, passablement amère :

Accablés de malheurs, menacés de la peste,
Grand saint Roch, notre unique bien,
Ecoutez un peuple chrétien :
Nous ne craindrons rien de funeste;
Venez nous secourir, soyez notre soutien,
Détournez de sur nous la colère céleste,
Mais n'amenez pas votre chien ;
Nous n'avons pas de pain de reste.

Le docte Fontenelle a composé de bien agréables vers galants, — que personne, hélas ! ne lit plus. Reproduisons, du moins, cette petite pièce, vantée, il y a quarante ans, par Sainte-Beuve, dans une lettre familière, adressée à un épicurien : « C'est là un titre pour Fontenelle auprès de tous ceux qui ont alcôve et jolie figure dedans ! »

Avec sa mine renfrognée,
Elevé sur ma cheminée,
Descartes dit : « Messieurs, c'est moi
Qui dans ces lieux donne la loi. »
Mais, au fond d'une alcôve obscure,
Se cache une aimable figure,
Qui se moque du ton qu'il prend
Et dit tout bas : *O l'ignorant !*

Incontestablement, le dix-huitième siècle est le plus riche en verselets tendres ou joyeux, ironiques ou galants ; à cette époque, l'esprit courait les ruelles ; à présent on assure qu'il court les rues. Est-ce bien certain ? En tout cas, l'esprit aimable, élégant, n'est plus aussi à la mode qu'au temps jadis. On ne porte point de poudre, on ne soupe guère, et l'on ne cause plus. — On parle, et c'est bien différent ! Autrefois, la frivolité gracieuse jouait peut-être un trop grand rôle ; maintenant est-on beaucoup plus sérieux, parce que l'on discute avec acharnement, avec

aigreur, à tort et à travers, très souvent ; à propos de tout — et à propos de rien ?

Que dites-vous, lecteur, de cette épître badine de Dorat, adressée à un Ami, au commencement d'avril 1763 :

De quel poids on est soulagé,
Lorsque l'on perd une maîtresse !
Enfin, ami, le charme cesse,
Je suis heureux, j'ai mon congé.
Ris avec moi de ma disgrâce,
Les regrets ne mènent à rien.
Laïs ne laisse aucune trace
Dans un cœur formé sur le tien.
Tout m'amuse et rien ne me lie.
Il faut pourtant en convenir,
Laïs est jeune, elle est jolie :
C'est pour cela que je l'oublie ;
On risque à s'en ressouvenir.
Que je hais ce front où respire
L'intéressante volupté,
Cet art de tromper, de séduire,
Si semblable à la vérité,
Et sa folie et sa gaieté
Et les grâces de son sourire !

Que je dédaigne, s'écrie encore le poëte, sa chevelure flottante ;

Ce sein qu'Amour sait embellir,
Qui s'enfle, s'élève, ou s'abaisse
Au moindre souffle du désir,
Où la rose semble fleurir
Sous la bouche qui le caresse ;

Ses caprices, « ce feu dont son œil étincelle, » et sa voix, si touchante,

Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amants à la fois !

Et « l'aimable » auteur des *Baisers*, après avoir déclaré qu'il déteste, qu'il abhorre sa délicieuse maîtresse, hélas ! infidèle (mademoiselle Dubois), s'écrie tout à coup, avec autant de chaleur que de vérité :

Mais c'est trop m'en entretenir ;
Car, à force de la haïr,
Je pourrais bien l'aimer encore.

Connaissez-vous de plus charmants petits vers que les couplets du *Lendemain*, de Dufresny ? Puisqu'ils nous reviennent à l'esprit, faisons-leur place avec empressement :

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Clitandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, nouvelle affaire :
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis, plus tendre,
Craignant de se voir refuser,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis, peu sage,
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donna pour rien.

On se le rappelle, c'est à l'auteur du *Lendemain* que le Roi-Soleil disait un jour : *Pauvreté n'est pas vice ! — Oh ! non, Sire*, répondit le poète (souvent maltraité par la fortune) ; *c'est bien pis*.

Hélas ! on ne peut tout citer. Voici, néanmoins, du

dix-septième siècle également, deux épigrammes, que nous n'avons pas le courage de passer sous silence. Elles sont du malicieux et jovial Saint-Pavin, qui disait volontiers de son esprit :

Je l'ai vif dans les réparties
Et plus piquant que les orties.

Les coquettes sémillantes, auxquelles le poète s'adressait, ont dû lui garder rancune de ses jolis vers :

Le changement vous est si doux,
Que, quand on est bien avec vous,
On n'ose s'en donner la gloire.
Celui qui vous peut arrêter
A si peu de temps pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

La seconde épigramme, passablement légère, est encore plus acérée :

Vous voulez en femme d'honneur
Me refuser le point suprême :
Vous marchandez à qui vous aime
L'entier abandon du bonheur.
Mais allez, vous avez beau faire
Et triompher d'un air sévère
Quand de là je reviens battu ;
Au lieu du tout, si l'on ne donne
Qu'une moitié de sa personne,
On n'est qu'une demi-vertu.

Oublierons-nous Mme Deshoulières ? Non, certes. On ne la connaît guère aujourd'hui que par quelques pastorales et, si vous parlez d'elle, chacun songera aussitôt, en souriant, à ses « *chères brebis*, » et aux « *prés fleuris qu'arrose la Seine.* »

Les vers suivants prouveront qu'à l'occasion la Muse de cette *bergère* célèbre avait des notes assez viriles :

Homme, vante moins ta raison ;
Vois l'inutilité de ce présent céleste,
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi foible que toi dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécile ;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile ;
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile ;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

Cela n'est-il pas aussi vrai que peu consolant ?

Revenons au dix-huitième siècle, et ne le quittons plus.

Voici des vers empreints d'un sentiment de résignation tendre et philosophique à la fois ; ils sont de Florian :

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
Détrompé, vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir,
On appelle cela naître, vivre et mourir :
La volonté de Dieu soit faite !

Pauvre Florian ! (*Florianet*, disait Voltaire) sa douceur inaltérable lui valut naguère plus d'une épigramme ! Celle de Le Brun, fort amusante, mérite d'être conservée :

Dans ton beau roman pastoral,
Avec tes moutons pêle-mêle,
Sur un ton bien doux, bien moral,
Berger, bergère, auteur, tout bêle.
Puis bergers, auteur, lecteur, chien,
S'endorment de moutonnerie.
Pour réveiller ta bergerie,
Oh ! qu'un petit loup viendrait bien !

Le loup n'est jamais venu. On n'en trouve pas un seul dans les œuvres complètes de l'heureux Florian. Mais qu'importe ! ses livres sont, en revanche, pleins de pages gracieuses, et il nous semble entendre encore notre grand'tante fredonner, de sa voix claire, les jolis couplets d'*Estelle et Némorin :*

Ah ! s'il est dans votre village,
Un berger sensible et charmant...

Parmi les confrères du chevalier de Florian, l'un de ceux qui le plaisantaient le plus volontiers, le spirituel et mordant Rivarol, a rimé de bien jolies épîtres en l'honneur de sa maîtresse, nommée Manette, une brave et appétissante fille, au franc sourire et aux mains un peu rouges. — Jugez-en par cet échantillon :

Vous dont l'innocence repose
Sur les plus aimables pivots,
Pour qui tout livre est lettre close,
Et qui de tous les miens ne lirez pas deux mots ;
Qui, loin de distinguer les vers d'avec la prose,
Ne vous informez pas si les biens ou les maux
Ont l'encre et le papier pour cause,
S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots
Que ceux qu'un jardinier arrose,
Et qui ne connaissez de plumes qu'aux oiseaux ;

Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos,
Ah ! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit,
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

On connaît trop le quatrain sur le *Secret* du marquis de Saint-Aulaire, pour que nous le placions ici. (Ce madrigal, dit-on, lui valut un fauteuil à l'Académie). — En voici un, moins célèbre, du même auteur, adressé également à la duchesse du Maine, — la *Dame de Sceaux*. — M. de Saint-Aulaire avait alors quatre-vingt-dix ans, et la duchesse lui conseillait gaiement d'aller, comme elle, à confesse :

Ma Bergère, j'ai beau chercher,
Je n'ai rien sur ma conscience.
De grâce, faites-moi pécher :
Après je ferai pénitence.

Et la *Bergère* de riposter, avec un aplomb railleur :

Si je cédais à ton instance,
On te verrait bien empêché,
Mais plus encore du péché
Que de la pénitence.

Le roi de Danemark, ayant envoyé à Voltaire, en mars 1767, un secours de quatre cents ducats, pour la famille Sirven, — qui se trouvait dans un cas presque analogue à celui des Calas, et que l'illustre philosophe protégeait, —

reçut, en échange, du chantre de la *Henriade*, les admirables vers suivants :

Pourquoi, généreux prince, âme tendre et sublime,
Pourquoi vas-tu chercher, dans nos lointains climats,
Des cœurs infortunés que l'injustice opprime ?
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes Etats.
Tes vertus ont franchi, par ce bienfait auguste,
Les bornes des pays gouvernés par tes mains,
Et partout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on soit heureux, et tu veux qu'on soit juste.
Hélas ! assez de rois, que l'histoire a faits grands,
Chez leurs tristes voisins ont porté les alarmes :
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes....
Ceux qui font des heureux sont les vrais conquérants !

M. le prince de Condé, en septembre 1767, donna, à Chantilly, une fête splendide. Entre autres surprises, il y eut celle d'un Amour, qui, au dessert, sortit d'un ananas. Un nain, âgé de douze ans, et d'une figure charmante, remplit le gracieux rôle du malin Cupidon, et chanta des couplets de Poinsinet (l'auteur du *Cercle*), sur l'air :

Il faut, quand on aime une fois, aimer toute sa vie.

Voici cette chansonnette, fort bien troussée :

Sous différents traits tour à tour,
J'ai paru pour vous plaire,
Mais à vos regards en ce jour
Je m'offre sans mystère :
Reconnaissez en moi l'Amour
Qui cherche ici sa mère.

Mais dans mon cœur, en ce moment,
Je sens un trouble naître :
Ici chaque objet est charmant...
Ah ! que le tour est traître !
Maman, maman, maman, maman,
Comment vous reconnaître ?

Vous refusez de m'éclaircir,
De me tracer ma route ?
Chacune aime à me voir souffrir ·
Vous riez de mes doutes ;
Eh bien ! je vais vous en punir...
Je vous adopte toutes.

Le 4 octobre 1768, madame Du Bocage, connue de nos aïeux, « par les grâces de son esprit et de sa figure, » adressa à Voltaire un compliment en vers, à l'occasion de la *Saint François*, sa fête. Voici la réponse du malicieux ermite de Ferney :

Qui parle ainsi de Saint François ?
Je crois reconnaître la sainte,
Qui, de ma retraite, autrefois,
Visita la petite enceinte.
Je crus avoir Sainte Vénus,
Sainte Pallas, dans mon village.
Aisément je la reconnus,
Car c'était Sainte Du Bocage.
L'Amour même aujourd'hui se plaint
Que, dans mon cœur étant fêtée,
Elle ne fut que respectée.
Ah ! que je suis un pauvre saint !

Les alertes couplets suivants, sur madame Du Barry, parurent en mars 1769. Ils sont attribués au duc de Nivernais, qui, certes, était fort capable de les écrire.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Lisette ! ta beauté séduit
Et charme tout le monde.
En vain la duchesse en rougit
Et la princesse en gronde :
Chacun sait que Vénus naquit
De l'écume de l'onde.

En vit-elle donc moins les dieux
Lui rendre un juste hommage,
Et Pâris, ce berger fameux,
Lui donner l'avantage
Même sur la reine des cieux
Et Minerve la sage?

Dans le sérail du Grand-Seigneur,
Quelle est la favorite?
C'est la plus belle au gré du cœur
Du Maître qui l'habite ;
C'est le seul titre en sa faveur,
Et c'est le vrai mérite.

La spirituelle fable d'Hoffmann, sur la *Nouveauté*, est pleine de justesse. Nous croyons qu'on la retrouvera ici avec plaisir :

Au bourg où règne la Folie,
Un jour la *Nouveauté* parut :
Aussitôt chacun accourut ;
Chacun disait : Qu'elle est jolie !

« Ah ! madame *la Nouveauté*,
« Demeurez dans notre patrie :
« Plus que l'esprit et la beauté,
« Vous y fûtes toujours chérie. »

Lors la déesse à tous ces fous
Répondit : « Messieurs, j'y demeure ; »
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain, à la même heure.

Le lendemain elle parut
Aussi brillante que la veille ;
Le premier qui la reconnut
S'écria : Dieux, comme elle est vieille !

Les Français ont toujours excellé dans la chanson frondeuse. Celle qui courut, il y a un siècle, sur le duc de

Bouillon, alors en train de se ruiner pour une actrice de l'Opéra, M^lle^ La Guerre, a beaucoup de brio :

Bouillon est preux et vaillant,
Il aime la Guerre ;
A tout autre amusement
Son cœur la préfère ;
Ma foi, vive un chambellan
Qui toujours s'en va disant :
Moi, j'aime *la Guerre*, au gué,
Moi j'aime la Guerre.

Au sortir de l'Opéra
Voler à la Guerre,
De Bouillon, qui le croira,
C'est le caractère ;
Elle a pour lui des appas
Que pour d'autres elle n'a pas.
Enfin c'est la Guerre, au gué,
Enfin c'est la Guerre !

M^lle^ Dugazon, de la Comédie italienne, fut célébrée dans le même temps. Elle possédait une beauté fort piquante, et son jeu était plein d'esprit.

C'est pour l'indolente richesse
Que l'on inventa les sophas,
Mais vers ce lit de la mollesse
Mes désirs ne mé portent pas.

Moi, je préfère la nature
A tous les coussins d'édredon ;
Qui fait le mieux, je vous le jure,
Parler d'amour ? C'est : *du Gazon*.

Davesne, peintre et poëte, a fait au pastel, en 1774, le portrait de ce duc de Bouillon, si follement épris de La Guerre, et dont nous parlions tout à l'heure. Il existe de

Davesne de petits vers, fort gracieux et très peu connus ; on les relira, sans doute, volontiers :

Plus n'est le temps où de mes seuls couplets
Ma Lise aimait à se voir célébrée.
Plus n'est le temps où de mes seuls bouquets
Je la voyais toujours parée.
Les vers que l'amour me dictait
Ne répétaient que le nom de Lisette,
Et Lisette les écoutait.
Plus d'un baiser payait ma chansonnette.
Au même prix qui n'eût été poëte !

A propos de rimes galantes, il faut reproduire cette jolie improvisation de Voltaire, en l'honneur de Mademoiselle de Varicourt, qui épousa, à Ferney, M. le Marquis de Villette (1777) :

Il est vrai que le dieu d'amour,
Fatigué du plaisir volage,
Loin de la ville et de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
Je l'ai vu ce dieu séducteur :
Il courait après le bonheur,
Il ne l'a trouvé qu'au village.

Et ce sixain, de M. de Langeron, sur le prince de Ligne (1790), n'est-il pas très réussi ?

De Mars et d'Apollon tu vois le favori,
Et de Vénus le serviteur fidèle.
Es-tu bon citoyen ? Ce sera ton ami.
Es-tu soldat ? Ce sera ton modèle.
Es-tu triste ? Ses soins calmeront ta douleur.
Es-tu femme ? bientôt il sera ton vainqueur.

La princesse de Condé, dans une réunion intime qui eut lieu (en 1782) chez M^me^ la duchesse de Bourbon, remplit

sans hésitation et à merveille quatre bouts rimés, dont les mots étaient *fantaisie, amour, folie, vautour :*

N'avoir jamais d'amour, telle est ma fantaisie ;
Je crains trop les transports d'un dangereux amour ;
Et j'évite ce Dieu guidé par la folie,
Comme l'oiseau timide évite le vautour.

Ne quittons point les Condé sans remettre en lumière ce sixain, inscrit naguère à Chantilly, au bas d'une statue représentant un enfant qui tient en sa main un cœur enflammé :

N'offrant qu'un cœur à la beauté,
Aussi nu que la vérité,
Sans armes comme l'innocence,
Sans ailes comme la constance,
Tel fut l'amour au siècle d'or :
On ne le trouve plus, mais on le cherche encor.

La séduisante madame d'Houdetot, — « l'objet » d'une si violente passion de Jean-Jacques Rousseau, — a composé des vers qui font, tout à la fois, l'éloge de son cœur et de son esprit. Cette pièce donnera une juste idée de sa manière :

Oh ! le bon temps que la vieillesse !
Ce qui fut plaisir est tristesse,
Ce qui fut rond devient pointu,
L'esprit même est cogne-fêtu.
On entend mal, on n'y voit guère,
On a cent moyens de déplaire ;
Ce qui charma nous semble laid ;
On voit le monde comme il est.
Qui vous cherchait vous abandonne :
Le bon sens, la froide vertu
Chez vous n'attirent plus personne.

On se plaint d'avoir trop vécu.
Mais, dans ma retraite profonde,
Qu'un seul ami me reste au monde,
Je croirai n'avoir rien perdu.

Nous ne résistons pas au plaisir de citer aussi ce madrigal en l'honneur de la duchesse de La Vallière, attrayante encore à cinquante ans sonnés :

La nature prudente et sage
Force le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage,
Qu'elle n'aurait pu répéter.

Chateaubriand raconte, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe,* que cette aimable comtesse d'Houdetot, qui fut toujours si fidèle à ses affections, et, tout particulièrement, à Saint-Lambert, ne se couchait point qu'elle n'eût frappé trois fois à terre avec sa pantoufle, disant à feu l'auteur des *Saisons :* Bonsoir, mon ami !

Le comte d'Houdetot rimait, lui aussi, à ses moments perdus. Ce quatrain, au bas du portrait de son petit-fils, Georges Malherbe, prouve que la Muse « avait pour lui des sourires » :

Cher petit chérubin, un baiser t'a fait naître.
Par un baiser un jour tu transmettras ton être.
Puisse un baiser d'ami, plus tard fermant tes yeux,
De baiser en baiser te reporter aux cieux !

Parmi les spirituelles beautés, si nombreuses, du dix-huitième siècle, l'une des plus adorables a été, sans contredit, la comtesse de Sabran, qui épousa, en 1792, le marquis Stanislas de Boufflers (d'abord l'abbé, puis le chevalier de Boufflers), très apprécié de tous les amateurs de poésies gra-

cieuses et légères. On nous saura gré de citer d'elle une bien jolie définition :

Pourquoi l'amour est-il donc le poison,
Et l'amitié le charme de la vie ?
C'est que l'amour est fils de la folie,
Et l'amitié fille de la raison.

Le huitain suivant a été fait sur une autre charmante femme, de la même famille, M^me^ la duchesse de Boufflers (née de Villeroy), qui avait l'esprit vif... et le cœur tendre ! Il est intitulé : *La Semaine de M^me^ de Boufflers :*

Dimanche je fus aimable,
Lundi je fus autrement,
Mardi je pris l'air capable,
Mercredi je fis l'enfant,
Jeudi je fus raisonnable,
Vendredi j'eus un amant,
Samedi je fus coupable,
Dimanche il fut inconstant.

Lord Georges Keith d'Athry, maréchal d'Ecosse, improvisa un jour ces vers, — tournés, à tous égards, à la française :

Un trait lancé par caprice
M'atteignit dans mon printemps ;
J'en porte la cicatrice
Encor sous mes cheveux blancs.
Craignez les maux qu'amour cause,
Et plaignez un insensé
Qui n'a point cueilli la rose
Et que l'épine a blessé.

Le même auteur a traduit, en vers blancs, un délicieux quatrain, plein de noblesse et d'émotion, qui avait été composé par son père, sur lui, et en anglais :

Quand vos yeux, en naissant, s'ouvraient à la lumière,
Chacun vous souriait, mon fils, et vous pleuriez.
Vivez si bien, qu'un jour, à votre dernière heure,
Chacun verse des pleurs et qu'on vous voie sourire.

Au siècle dernier, tout était prétexte à improviser de petits vers, tantôt aimables, tantôt badins et tantôt satiriques. Lors de la première représentation de *Richard Cœur de Lion*, par exemple (1785), M. de la Croix rimait en toute hâte, le compliment suivant, très légitime d'ailleurs :

Ceux-ci font bien, ceux-là font vite,
Le plus grand nombre ne fait rien ;
Mais Grétry seul a le mérite
De faire beaucoup, vite et bien.

A la même époque, le magnétisme, après avoir fait fureur, tombait en discrédit, et cette épigramme était fort à la mode :

Le magnétisme est aux abois !
La Faculté, l'Académie,
L'ont condamné tout d'une voix
Et l'ont couvert d'ignominie.
Après ce jugement bien sage et bien légal,
Si quelque esprit original
Persiste encor dans son délire,
Il sera permis de lui dire :
Crois au magnétisme... animal.

Ce madrigal de M. de Ségur, adressé à M^me^ de Luxembourg, complètera notre gerbe. C'est un éloge ironique du loto, que nos pères cultivaient volontiers :

Le loto, quoi que l'on en dise,
Sera fort longtemps en crédit ;
C'est l'excuse de la bêtise
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu vraiment philosophique
Met tout le monde de niveau ;
L'amour-propre si despotique
Dépose son sceptre au loto.
Esprit, bon goût, grâce et saillie
Seront nuls tant qu'on y jouera.
Luxembourg, quelle modestie,
Quoi ! vous jouez à ce jeu-là !

Selon l'usage, les réflexions malicieuses, en prose et en vers, n'ont converti personne ; après cent ans, on croit encore au magnétisme (non sans quelque raison), et l'on joue toujours au loto.

Il est vrai que ce ne sont plus les duchesses qui « tripotent les cartons, » comme dirait Nana, en belle humeur !

Alexandre PIEDAGNEL.

TABLE

DE LA

TROISIÈME PARTIE

	Pages.
Quelques noms de relieurs peu connus, par Jean Poche..	1
L'esprit du temps jadis, par A. Piedagnel	6
L'abbé Rive et ses travaux bibliographiques et littéraires.	13
Un éditeur romantique en 1830, par Ad. Jullien.....	29
La Bibliographie des fous, par G. Mouravit.....	57
Le Duc de La Vallière, ses collections et ses ventes, par Jean Poche	70
Petits formats précurseurs de la collection Cazin, par A. Corroënne	114
Les éditions recherchées de Gil-Blas, par Jules Le Petit..	123
L'esprit du temps jadis, par A. Piedagnel.....	133

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 31 décembre 1880

Par Ch. Blind, Imprimeur

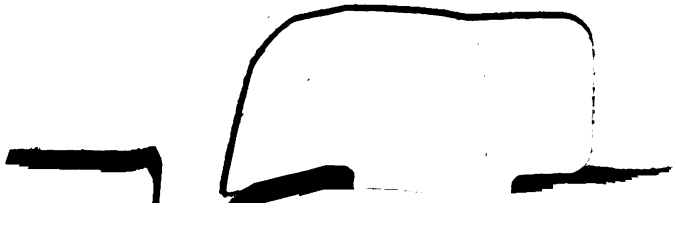
A DOLE-DU-JURA

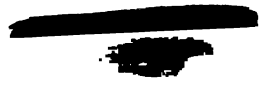
POUR

ÉDOUARD ROUVEYRE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

A PARIS



APR 1 0 1941

APR 10 1941